

VOYAGE
EN NUBIE
ET
EN ABYSSINIE.

TOME DIXIÈME

EX LIBRIS



VOYAGE
AUX
SOURCES DU NIL,
EN NUBIE
ET
EN ABYSSINIE,

Pendant les années 1768, 1769, 1770, 1771
& 1772.

PAR M. JAMES BRUGE.

Traduit de l'Anglois par J. H. CASTERA.

TOME DIXIÈME



LONDRES.

M. DCC. XCL

VOYAGE

DU NILE

SOURCES DU NILE
EN NATURE

EN LIBRAIRIE



PAR THOMAS DRUGGE
LONDRE

TOME DIXIEME

LONDRE

MEILLEUR

VOYAGE AUX SOURCES DU NIL.

LIVRE SEPTIÈME.

RETOUR DES SOURCES DU NIL A GONDAR.
SÉJOUR DANS CETTE CAFITLE. BATAILLE
DE SERBRAXOS ET SES SUITES. L'AUTEUR
SE PRÉPARE A QUITTER L'ABYSSINIE.

CHAPITRE PREMIER.

Retour des sources du Nil par le Maitship. — Arrivée chez Wellid-Amlac. — Passage du Nil à Delakus. — Arrivée à Gondar.

Ce fut le 10 Novembre 1770, que nous partimes de Geez pour retourner à Gondar. Nous passâmes l'Abay (1), comme la première

(1) On sait que c'est le nom que les Agows donnent au Nil.

fois, au-dessous de l'église de Saint-Michel de Sacala. Nous descendimes la montagne à travers le bois, nous guéâmes la rivière de Davola, & la nuit nous nous arrêtâmes au nord-est de l'entrée de la vallée, dans un endroit où il y a un petit groupe de hutes, qu'on appelle Dembéa.

Le 11, nous poursuivîmes notre voyage par la même route que nous avions prise en venant, jusqu'à l'église d'Abbo. Là, nous tournâmes à droite, & nous marchâmes au nord-quart-est. A neuf heures trois quarts, nous fîmes une halte à droite de la vallée. Notre chemin traversoit bien le territoire de Goutto; mais ce côté-là n'est ni aussi peuplé, ni aussi agréable que celui qui est à l'occident du Nil. A onze heures, dirigeant nos pas au nord-nord-est, nous passâmes devant l'église de Tzion, qui est à un huitième de mille à l'est-nord-est du chemin. Nous pûmes contempler de là, tout à notre aise, cette vallée qu'arrose le Jemma, & qui est large, profonde, & couverte d'arbres jusqu'au pied des montagnes d'Amid-Amid.

A onze heures un quart, nous traversâmes un ruisseau venant du côté de l'ouest, & à

AUX SOURCES DU NIL.

midi nous passâmes l'Uchmi, rivière très-dangereuse, dont le courant est très-rapide & le gué placé précisément entre deux cataractes. Au-delà de l'Uchmi, nous suivîmes un sentier étroit, qui traversoit un champ de buissons & d'arbustes très-agréables, & rempli d'une espèce de renards d'une couleur brillante & dorée (1). A une heure trois quarts, nous arrivâmes dans la maison du shalaka Welled-Amlac, avec qui je m'étois très-lié à Gondar : on appelle sa maison Welled-Abea-Abbo, d'après l'église d'Abbo, dont elle n'est éloignée que d'un huitième de mille.

Pour ne pas interrompre l'ordre & le cours de ma narration, j'ai différé jusqu'à présent à tracer le caractère singulièrement remarquable de shalaka Welled-Amlac. Après que j'eus le bonheur de guérir les enfans de la famille royale, qui étoient attaqués de la petite vérole, après que je fus établi à Koscam, dans une maison qui avoit appartenu au bâcha Eusebius, mon ami Ayta-Aylo recommanda à mes soins

(1) C'est je crois le même animal que les naturalistes appellent *lupus aureus*. Il est de la grosseur d'un loup, & il se nourrit de taupes.

V O Y A G E

un habitant du Maitsha, qui avoit deux domestiques, dont l'un étoit, ainsi que le maître, attaqué d'une fièvre intermittente.

L'iteghé me faisoit fournir abondamment tout ce qui m'étoit nécessaire : je vivois dans la plus grande aisance, & le seul inconvénient que je trouvois à accéder aux vœux d'Aylo, c'étoit d'introduire chez moi un étranger, & le germe d'une maladie, qui pouvoit y faire des ravages. Mais comme j'étois en pays étranger, & que j'avois tous les jours besoin des habitans, il falloit bien que je fisse de mon côté tout ce qu'il m'étoit possible pour leur être utile, quand l'occasion s'en présentoit. Je me prêtai donc de fort bonne grâce aux vœux d'Aylo, & le reçus chez moi les deux malades, & je montrai d'autant plus de zèle, que je fus informé que le maître étoit un des voleurs les plus puissans, les plus intrépides & les mieux secondés de tout le Maitsha : qu'il habitoit précisément sur le chemin que je devois suivre pour me rendre aux sources du Nil ; & que si j'étois protégé par lui, je pouvois dépasser l'homme qui étoit considéré comme le principal obstacle à mon voyage.

Le domestique de Welled-Amlac étoit un pauvre malheureux, qui trembloit sans cesse de mourir. Il suivit exactement le régime que je lui prescrivis, & fut bientôt rétabli; mais il n'en étoit pas de même de Welled-Amlac. Il avoit, comme je l'ai dit, un autre domestique, qui ne paroifsoit jamais dans la maison quand j'y étois; mais qui, dès que je sortois pour aller voir quelques malades, ou pour me rendre, suivant ma coutume, au lever de l'iteghé, portoit furtivement à son maître assez de viande crue, d'hydromel & d'eau-de-vie pour lui occasionner la fièvre, & le jeter dans le délire. Heureusement je fus bientôt informé de cette manœuvre par le domestique convalescent, qui ne doutoit pas que son maître n'en fut la victime, comme il l'avoit probablement été, si cela eût duré; mais nous obtîmes, par le moyen d'Ayto-Aylo & de l'iteghé, que le malvais sujet fut renvoyé dans le Maitsha; & Welled-Amlac ne fut plus servi que par le domestique qui avoit été malade, & en qui on pouvoit avoir confiance.

Sans fatiguer le lecteur par d'inutiles détails, je me bornerai à lui dire que le shalaka Welled-Amlac parvint à se rétablir, après plusieurs

semaines de maladie. Quand il arriva chez moi, il étoit assez mal vêtu, chose fort peu remarquable dans un homme malade; mais comme il n'avoit d'autres habits que ceux qui étoient sur son corps, ils devinrent encore plus mauvais durant sa maladie; de sorte que quand il fut convalescent, il étoit si dépenaillé, qu'il avoit l'air d'un vrai mendiant. Un soir je lui disois qu'il ne devoit pas s'en retourner dans le Maitsha, sans s'être prosterné devant l'iteghé; & il me répondit que non sûrement, & qu'il étoit prêt à y aller, sitôt que je jugerois à propos de lui donner des habits. Je crus d'abord qu'il avoit d'autres hardes, & qu'il les avoit données à garder aux gens de ma maison; mais, après m'être fait expliquer les choses, je sus qu'il n'avoit pas un haillon de plus que ceux que je lui voyais en ce moment, & il me dit tout vainement qu'il aimeroit mieux demeurer toute sa vie chez moi, que de sortir pour avoir l'humiliation de se présenter dans le monde, sans que je l'eusse habillé depuis les pieds jusqu'à la tête. Que sert-il que vous m'ayez guéri, me dit-il avec beaucoup d'assurance, si vous me renvoyez de chez vous comme un mendiant?

Je pris en vérité ce propos pour une plaisanterie; & ayant rencontré le même jour Ayto-Aylo à Koscam, je lui rapportai en riant la conversation de Welled-Amlac. Mais il me répondit gravement: "Sans doute vous devez l'habiller, car c'est la coutume de ce pays-ci." — "Et son domestique aussi?" dis-je. — "Certainement," répondit-il, "son domestique aussi; & s'il avoit dix domestiques, qui eussent mangé & bu dans votre maison, il faudroit que vous les habillassiez tous." — "Je crois," dis-je, "mon cher Ayto-Aylo, qu'à ce prix un médecin feroit beaucoup mieux de laisser mourir tous ses malades que de les guérir." — "Yagoubé," me replia Aylo, "je vois bien que ce que je vous dis n'est pas d'usage dans votre pays; mais c'est une coutume invariable du nôtre, du moins parmi les gens d'un rang élevé, si ce n'est pas parmi la dernière classe du peuple. Si vous voulez donc vivre ici en homme de distinction, vous ne pouvez vous soustraire à cet usage, sans vous faire de Welled-Amlac un ennemi irréconciliable. Welled-Amlac est un homme opulent. Ce n'est pas qu'il regarde au prix des vêtemens; mais il croit que le cas que ses voisins peuvent faire de lui,

„ dépend du respect & des égards qu'on lui
„ témoigne loin de sa province. Ne craignez
„ rien, je suis sur qu'il vous donnera des
„ preuves de sa reconnoissance; & quant aux
„ vêtemens que vous lui donnerez, je me
„ charge de les payer, moi. — « Non, cer-
„ tes, m'écriai-je, mon bon ami! Je regarde
„ la coutume & l'anecdote auxquelles elle a
„ donné lieu, comme si curieuses, qu'elles
„ valent bien le prix des habits que je four-
„ nirai à mon malade; & je vous prie de croire
„ que devant traverser la province de Maitsha,
„ je ne puis que vous avoir beaucoup d'obli-
„ gation de m'avoir mis dans le cas de faire
„ quelque dépense pour Welled-Amalac. » —

Mon amitié seule m'a servi de guide, réphi-
qua Aylo; & j'étois bien sûr que vous pen-
serez ainsi. Vous êtes un homme prudent,
qui voyez les choses de sang-froid, qui
aimez à prendre conseil des autres, & qui
ne cherchez point à heurter de front les
coutumes du pays; aussi cela vous récon-
cilie chaque jour les méchans, & vous en
serez plus long-temps en sûreté. »
L'on ne doit pas douter que, d'après cette
conversation, je ne m'acquittasse bientôt des

devoirs que l'usage du pays m'imposoit envers Welled-Amlac. Je lui fis présent d'un habillement neuf, d'une ceinture & d'une paire de sandales; le tout valoit environ deux guinées, & il le reçut avec la même indifférence, que s'il l'avoit acheté argent comptant; il demanda en même temps des habits pour son domestique. Ils étoient prêts. Welled-Amlac les ayant vus, les trouva presque trop beaux pour un valet, & il donna à entendre qu'il les prendroit pour lui, quand il seroit de retour dans le Maitsha.

Quand mon malade fut bien paré, je le conduisis chez l'iteghé, qui lui recommanda expressément de prendre soin de moi, si jamais j'étois entre ses mains. Après cela il s'en alla avec Ayto-Aylo, & jusqu'au moment que j'arrivai dans sa maison de Welled-Abea-Abbo, je n'entendis plus parler de lui, excepté par Fasil, qui m'en dit quelques mots à Bamba.

Le shalaka Welled-Amlac n'étoit point chez lui: mais j'y trouvai sa mère, sa femme & ses sœurs, qui, me connaissant de réputation, me reçurent avec amitié; & sans attendre le retour de notre hôte, on s'empessa de faire tuer une vache.

La vénérable mère de Welled-Amlac étoit une femme grande, bien constituée, pleine de gaieté, & n'ayant aucune des infirmités de la vieillesse. L'épouse du shalaka, au contraire, avoit l'air de la plus insigne sorcière; cependant elle étoit attentive, polie, & elle parloit passablement l'amharic. Les deux sœurs du shalaka, âgées d'environ seize ou dix-sept ans, étoient fort jolies: mais la femme de Fasil, qui résidoit là, étoit sans contredit la plus belle, la plus gracieuse de toutes. Elle ne paroissoit pas avoir plus de dix-huit ans. Elle étoit grande, mince, élancée, & pleine d'agrément dans son maintien & dans ses manières. Elle avoit tous les traits réguliers, mais sa bouche, ses dents & ses yeux surtout étoient d'une extrême beauté, que ne déparoit pas son teint brun. Je lui trouvai d'abord un air de mélancolie: mais cette teinte sombre disparut bientôt. Elle devint gaie, prévenante, & celle de toutes qui désiroit le plus de causer avec nous; mais malheureusement elle ne parloit que la langue des Gallas, quoiqu'elle entendît quelque mot d'amharic. Notre conversation amusa beaucoup toutes nos hôtesse, & la femme de Fasil fut tout en rit outre mesure.

Les deux sœurs du shalaka étoient allées aider mes gens à arranger mon bagage. Mais quand ils eurent planté ma tante, & qu'ils voulurent étendre ma natte pour préparer mon coucher, l'aînée les arrêta, & ne pouvant se faire entendre des Grecs, elle prit la natte & la jeta hors de la tente. Mes gens ne lui épargnèrent pas alors les épithètes injurieuses ; & l'un d'eux vint m'avertir de son impudence, car ils s'imaginoient qu'elle avoit dit que je passerois la nuit avec elle, & ils croyoient que nous étions dans une maison de voleurs & d'assassins. Mais je réprimandaï vivement mes domestiques, & je leur enjoignis de se conformer en toutes choses aux vœux de nos hôtes. La jolie nymphe étoit très en colère. Elle raconta son aventure à ses compagnes, avec une énergie & une volubilité qu'il est impossible de peindre ni d'imaginer, & toutes en tirent de bon cœur.

La femme de Fasil me fit asseoir auprès d'elle, & se mit assez plaisamment à m'instruire comme on instruit les enfans, sans que je pusse comprendre un mot de ce qu'elle disoit. Cependant j'essayois toujours de répéter les dernières paroles qu'elle prononçoit, & cela occasionnoit

encore de grands éclats de rire, auxquels je me joignois pour prolonger le jeu, & entretenir la gaîté le plus long-temps possible.

Cependant Welled-Amlac arriva, & nous apporta une nouvelle désagréable. Il nous dit qu'il étoit impossible de pouvoir se rendre au gué de l'Abay (1), parce que deux shums du voisinage étoient en mésintelligence, & devoient dans un ou deux jours décider leur querelle par la voie des armes. A ces mots, la tristesse se peignit sur le visage de nos compagnons. Mais comme je connoissois le shalaka, je ne fus pas très-affecté de ce qu'il disoit, & j'imaginais que s'il parloit ainsi, c'étoit pour avoir occasion de nous accompagner lui-même & de dissiper nos craintes. Enfin j'étois bien sûr qu'après les obligations qu'il m'avoit depuis le séjour qu'il avoit fait chez moi à Gondar, il ne pouvoit pas, suivant l'usage du pays, & pour son honneur, manquer de me bien recevoir, & de me régaler le mieux qu'il lui seroit possible, tout le temps que je serois chez lui.

Satisfait de voir que je l'avois bien compris, le shalaka prit un air très-joyeux. On tua une

(1) Du Nil.

autre vache. On porta beaucoup d'hydromel; & notre hôte nous fit préparer le festin le plus magnifique qu'on pût donner dans ces contrées. Nous fûmes là, comme nous l'avions été souvent ailleurs, obligés de vaincre notre répugnance pour la viande crue. Le shalaka nous donnoit l'exemple de l'appétit & de la gaîté, en nous racontant l'histoire de ses chasses à l'éléphant, & de ses faits dans les dernières guerres, faits qui pour la plupart étoient des scélératesses. L'appartement dans lequel nous étions, & qui étoit assez grand pour loger la nuit comme le jour, le shalaka, sa mère, sa femme, ses sœurs, ses domestiques, ses chevaux & ses mulets, étoit tapissé tout autour des trompes d'éléphants qu'il avoit rapportées de ses expéditions dans le Kolla voisin, près de Guesgué. Il avoit tué ces éléphants de sa propre main; car il manioit fort bien les armes, & il étoit en même temps un des cavaliers les plus adroits & les plus braves de toute l'Abyssinie.

Quand notre repas polyphémien fut achevé, la corne d'hydromel courut légèrement à la ronde. La sœur ainée de Weléd-Amlac, nommée Meloctanea, voulut bien se charger par-

ticulièrement de moi ; & je sentis bientôt la nécessité de me mettre au lit, pendant que j'en étois capable. Ici recommença la première histoire ; ici on rappela l'invariable coutume de tout de Maitsha & du pays des Gallas, suivant laquelle on établit une espèce de parenté, en faisant coucher un voyageur avec la fille ou la sœur du maître de la maison ; & comme la jeune personne étoit présente, & qu'elle m'offroit elle-même la corne d'hydromel pour me faire boire, pendant cette dispute polie à son sujet, je ne fais pas si on n'aroit pas plutôt regardé comme un manque de délicatesse de la refuser que de l'accepter.

Quelque succès qu'ait eus la Belle,

C'est un secret : n'en disons rien.

Il ne faut pas que je révèle

Cé que ma muse fait si bien.

Fi de la muse si bien instruite, s'écrie Lord Orrery ; & fi ! dis-je comme lui. — Un galant homme ne devroit pas même se permettre de faire soupçonner certaines choses, quoique la mer Rouge fût alors entre lui & sa maîtresse.

Il étoit impossible de fermer l'œil. Le tonnerre, les éclairs, la pluie durèrent toute la

la
ue
re
ne
s,
de
ec
;
y-
te
si
n
le

nuit; mais le beau temps revint le matin. Mes gens me pressèrent beaucoup de partir; mais il me restoit auparavant à m'arranger avec Zor-Woldo, qui, nonobstant les ordres de son maître Fasil, s'étoit rendu aux sollicitations de la femme de ce général, & lui avoit raconté tous les détails de nos expéditions. Elle ne manqua pas de rire beaucoup de la singularité de nos sentimens & de nos coutumes, & elle paya le récit de Woldo par de grands morceaux de viande crue, & par plusieurs cornes d'hydromel & de bouza, qui le rendirent un éloquent historien. J'ignore s'il fut aussi historien fidèle, mais au moins il

Après que j'eus terminé avec lui à son entière satisfaction; car j'avois passé l'éponge sur certaines choses un peu désagréables, Zor-Woldo prit congé de nous, & nous remit solennellement, en présence de Welled-Amlac, entre les mains du domestique d'Ayto, Aylo. Mais au même instant on amena à la porte de ma tente une très belle vache blanche; c'étoit un présent de la femme de Fasil, qui insista pour qu'en qualité d'ami de son époux, je restasse encore un jour de plus, afin qu'elle pût apprendre à parler ma langue & m'ensei-

gner le galla. Je me rendis aisément à cette invitation. La matinée étoit fraîche & agréable, & les libations de la veille ne m'avoient nullement dérangé.

Strates, quoique craignant beaucoup Welld-Amtac, & indigné de ce qu'il appeloit l'impudence de Malectanea, s'étoit radouci à la vue de la vache blanche. " Frère, dit-il à Michaël (1), nous devons nous embarquer rassembler peu des mœurs des peuples chez qui nous voyageons, lorsqu'ils sont honnêtes & polis envers nous. Quant à la maison où nous sommes maintenant, il n'y a pas de doute que les hommes n'y soient tous des voleurs & des assassins, & les femmes des catins. Mais si l'on nous y traite avec bienveillance, & que nous puissions revoir les murs de Gondar, je veux que le diable m'emporte si je cherche jamais à remettre le pied dans Welld-Abba-Abbo. " Nous convainimes tous de bon accord de nous reposer ce jour-là, d'herboriser, & de satisfaire la curiosité de nos bienveillantes hôtes, de

(1) Michaël étoit un domestique grec, que M. Bruce avoit amené de l'Archipel.

sorte que nous passâmes la matinée très-agréablement.

Welled-Amlac, grand chasseur de son métier, monta à cheval avec moi, & nous nous rendîmes, armés de lances, dans un bois voisin pour y tirer quelques bêtes fauves, quoique certainement nous ne manquassions pas de provisions. Nous vîmes bientôt partir deux bohurs, qui sont de grands animaux de l'espèce du daim, & chacun de nous se mit à la poursuite du sien. Le mien n'eut pas couru quatre cent pas que je le joignis & le perçai de ma lance ; & il en feroit vraisemblablement arrivé autant à l'autre, si le cheval de Welled-Amlac, mettant les deux pieds de devant dans un trou de renard, ne s'étoit pas abattu & n'eroit pas jeté son maître à terre. Cependant il ne fut point blessé : mais se relevant d'un air grave, il me pria de reprendre le chemin de la maison ; car l'usage de ces gens-là est de ne jamais poursuivre la moindre entreprise, quand, dès le matin, il commence par leur arriver quelque malheur.

Nous trouvâmes, en rentrant chez Welled-Amlac, la compagnie augmentée par l'arrivée

de notre hôte de Goutto, celui-là même chez qui nous dûmes à un stratagème de Woldo, la découverte d'une vache. Quand le dîner fut prêt, nous nous mêmes gaiement à table. La chute de Welled-Amlac ne lui avoit pas ôté l'appétit. Il mangea au moins autant que quatre hommes ordinaires. Pour moi, je mangeai aussi beaucoup du bohur, dont on avoit fait une espèce de ragou excellent, mais trop assaisonné de toutes sortes d'épices. La femme de Fasil seule avoit très-peu d'appétit. Malgré ses grands éclats de rire & tout ce qu'elle faisoit pour paroître gaie, une teinte de mélancolie obscurcissait de temps en temps son charmant visage, & sembloit indiquer que son cœur n'étoit pas content. Elle étoit d'une noble famille de Gallas, qui avoient conquis le bas du royaume de Naréa, & s'y étoient établis. Je lui dis que je m'étonnois que Fasil ne l'eût point menée à Gondar. Elle me répondit que son époux avoit vingt autres femmes qu'elle, & qu'il ne s'étoit fait suivre par aucune; que Gondar étoit une ville de guerre; que la coutume des vainqueurs étoit d'épouser les femmes des ennemis qu'ils avoient forcés de fuir, & qu'ainsi Fasil se marieroit avec Ozoro-Esther, épouse du ras Michaël. A ces mots,

je fus vivement ému, me rappelant tout-à-coup que je m'amusois à perdre mon temps, & que je manquois à la parole que j'avois donnée de m'en retourner le plus promptement possible. Mais nous avions vécu depuis plusieurs mois dans des alarmes continues, qu'il nous étoit absolument nécessaire de saisir le moment de donner un peu de relâche à notre esprit, & du repos à nos corps.

L'après-midi je distribuai mes présens aux dames. La femme de Fasil ne fut point oubliée, & la jolie Melectanea fut couverte de la tête aux pieds de grains de verroterie, de mouchoirs & de rubans de toutes les couleurs. La femme de Fasil me donna, à ma première sollicitation, une boucle de ses beaux cheveux, qu'elle coupa à la racine, & qui depuis sert à suspendre le plomb de mon grand quart de cercle, plomb pesant au moins une once & demi.

Le lendemain matin, 13 Novembre, nous quittâmes la maison hospitalière du shalaka Welled - Amlac, après lui avoir témoigné toute notre gratitude, & avoir promis aux dames de venir bientôt les revoir. Notre hôte

nous accompagna lui-même jusqu'au gué de la rivière ; & par son attention à nous montrer tout ce qui étoit digne de curiosité, & par son exactitude à nous apprendre la distance & la situation des lieux, il nous prouva qu'il étoit content de nous, & que nous n'avions rien à craindre.

Les deux nuits que nous avions couché chez Welled-Amlac, nous avions entendu le bruit des eaux, que nous avions jugé être une cataracte du Nil, parce que nous n'étions qu'à cinq milles de celle de Kerr, qui se trouvoit à l'ouest-sud-ouest de nous. Mais nous apprîmes après notre départ que ce bruit provenoit des cascades du Jemma, près des bords duquel la maison de Welled - Amlac étoit située. Nous nous étions mis en route à huit heures du matin, les collines d'Aroossi portoient au nord. A huit heures & demie nous fûmes au gué du Jemma, dont l'eau est rapide, & coule sur un fond très-inégal.

•
Là, le Jemma vient de l'est. Ses bords pittoresques sont ombragés d'acacias & d'autres arbres, qui y forment un couvert, comme à l'occident du Nil, c'est-à-dire que les arbres

sont plantés assez régulièrement & à une certaine distance les uns des autres, mais que leurs branches s'étendent horizontalement & se joignent les unes aux autres. Ces bois ne sont pas très-hauts, mais ils sont remplis de différentes espèces de gibier, pour la plupart inconnues en Europe. Il y a beaucoup de buffles, & surtout beaucoup de bohurs.

En voyant les collines de Richemont, on peut se former une idée des rives du Jemma & de la campagne qui s'étend à l'est de cette rivière : mais il faut en même-temps se représenter tous les avantages que peut lui donner le climat de l'Orient. Ce n'étoit plus alors la saison des pluies. Tout étoit couvert de fleurs. Le soleil étoit à la vérité brûlant ; mais une brise constante tempéroit la chaleur sous les arbres, qui bordoient la rivière. Là, il ne faut que chercher l'ombre pour avoir du frais. On n'y est point désolé par ces vents brûlans, par ces réverbérations du soleil, qui sont si insupportables en Egypte, en Syrie, en Arabie, & sur les deux côtes de la mer Rouge.

Au-dessous du gué où nous traversâmes le Jemma, cette rivière forme deux cascades. La

première est à environ trois cent pas du gué, & l'autre, qui est la plus considérable, est à environ un demi mille: cette dernière cascade ne tombe cependant pas à plus de sept ou huit pieds de profondeur. Elle a à peu près quatre-vingt-dix pieds de large: mais la nappe d'eau est coupée en quelques endroits. Le magnifique bassin qui la reçoit, a quatre cent pieds carré, & est très-profound; on y voit beaucoup de gros poissons, mais point de crocodiles; & l'on m'a assuré qu'il n'y en avoit point au-dessus de la troisième cataracte, qui est peu éloignée de celle-ci, c'est-à-dire dans l'endroit où, après avoir fait le tour du Gojam, le courant tourne au nord & semble retourner vers sa source. Pour le gomari (1), il vient souvent à l'embouchure du Jemma, & principalement dans les temps de pluie. Le crocodile semble avoir besoin d'un climat plus chaud.

Après avoir satisfait ma curiosité à l'égard de la rivière de Jemma, je commençai à faire des reproches à mes gens sur la terreur panique qu'ils avoient eue la nuit précédente.

(1) L'hippopotame.

Ceux qui avoient témoigné des craintes étoient Strates, & trois autres domestiques que j'avois amenés du Caire. — “ Vous voyez, leur dis-je, quel danger nous courons. Welled-Amlac nous accompagne, monté sur un mulet, ne portant ni lance, ni bouclier, & n'ayant avec lui que deux esclaves tout nuds. Ne vous avois-je pas dit ce que signifioit la nouvelle qu'il nous avoit portée ? ”

Quoique je prononçasse ces paroles dans une langue dont il ne pouvoit pas connoître une syllabe, Welled-Amlac en devina presque le sens. — “ Je vois bien, dit-il, que vous croyez que ce que je vous dis la nuit dernière étoit faux & inventé pour obtenir de vous quelque présent. Mais vous verrez ; & si avant que la journée se passe, nous ne rencontrons pas Welled-Aragrawi & ses soldats, vous aurez raison ; j'aurai cherché à vous tromper. — Vous me faites injure, lui répondis-je. Vous ne m'avez point entendu ; & comment en effet pourriez-vous m'entendre ? Ces hommes blancs croient très-bien tout ce que vous nous avez annoncé, & ils craignent seulement qu'étant sans armes & sans soldats vous ne soyez

„ point en état de nous défendre. Mais je
„ viens de leur dire que là où vous êtes,
„ armé ou désarmé, nous n'avons point de
„ risque à courir. — Cela est vrai, s'écria-t-il;
„ vous êtes maintenant dans le Maitsha, &
„ hors de mon canton, qui est celui de Goutto.
„ Vous êtes dans le pays le plus dangereux
„ de toute l'Abyssinie, dans un pays où le
„ frère tue son frère pour un morceau de
„ pain, dont il n'a pas besoin. Vous êtes
„ dans un pays de païens, de chiens, de
„ gallas, de gens pire même que des gallas.
„ Si jamais on rencontre ici un vieillard, il
„ est sûrement étranger. Les hommes qui y
„ naissent périssent jeunes par la lance. Cepen-
„ dant, quoique les deux chefs, dont je vous
„ ai parlé, doivent aujourd'hui combattre, &
„ quoique je sois désarmé, comme vous le
„ dites très-bien, vous n'avez rien à craindre,
„ tandis que je ferai avec vous. Les habitans
„ du Maitsha, renfermés entre le Jemma, le
„ Nil & le lac, ne tirent que des Agows
„ toutes les choses dont ils ont besoin, ils
„ vont au même marché de Goutto où nous
„ allons; ils savent que les gués du Jemma
„ sont en mes mains. Oseroient-ils donc insul-
„ ter un de mes amis? Oseroient-ils seule-

» meut siffler quand il passera? Ils savent trop
» bien que je ne badine pas. Ils savent bien
» que je ne suis pas un Galla, & que je pour-
» rois tôt ou tard leur demander raison d'une
» pareille offense, jusques dans la chambre de
» leur maître Fasil.

» Et votre maître aussi, avec votre permis-
» sion, lui dis-je, Welled-Amlac. — Oui,
» mon maître aussi, par force, répondit-il,
» mais je ne le reconnoîtrai jamais pour tel
» d'inclination, puisque c'est lui qui a assas-
» sine le kasmati Eshté. Il m'appelle son frère;
» il me croit son ami. Vous avez vu une de
» ses femmes, qu'il laisse dans ma maison.
» Mais je n'en désire pas avec moins d'ar-
» deur de le voir égorgé avec tous ses Gal-
» las, comme la vache que nous avons égor-
» gée hier chez moi. — Je suis étonné, lui
» dis-je, que votre maison ait toujours été
» épargnée par le ras Michaël, & qu'il n'y
» ait point mis le feu dans les différentes
» courses qu'il a faites dans le Maitsha.

» En 1769, répliqua Welled-Amlac, je
» n'étois point avec Fasil à Fagitta. Le ras
» Michaël passa le Nil bien au-dessus du Kelti

„ & je retournai avec lui à Gondar. Dans le
 „ mois de Ginbot (1), Fasil nous informa que
 „ les troupes de l'Amhara & du Begemder
 „ marchoient contre lui. Tout le Maitsha se
 „ soumit à Fasil; & moi, moi seul, j'allai
 „ joindre Michaël à Derdera, parce que je
 „ savoys qu'il devoit passer le Nil vis-à-vis
 „ d'Abbo, & que les forces du Begemder &
 „ de l'Amhara seroient derrière lui, ou peut-
 „ être même essayeroient de traverser le fleuve
 „ à Delakus, où, grossi par les pluies, il
 „ n'étoit pas guéable. De peur donc que,
 „ remontant le long du Nil, le ras ne trou-
 „ vât un gué, & qu'il ne brûlât ma maison
 „ à son passage, je le joignis la veille du jour
 „ où il apprit la révolte de Powussen, & au
 „ moment où il s'apprêtoit à brûler Samseen.
 „ Le lendemain matin il commença à faire
 „ retraite, & il me choisit pour l'accompagner
 „ au-delà du Nil, me considérant encore
 „ comme son ami, & n'ayant vraisembla-
 „ ment aucune envie de faire du mal à ce
 „ qui m'appartenoit.

„ C'est donc vous, interrompis-je, qui

(1) Le 1^{er}. du mois de Ginbot est le 26 Avril.

nous conduisîtes dans ce maudit précipice, que vous appelez un gué, & où tant d'hommes & d'animaux furent estropiés ou perdus pour jamais. „ — „ Ce furent, me répondit-il, les espions de Fasil, qui lui conseillèrent les premiers de passer le Nil en cet endroit-là, où bien à Kerr. Certainement, ce gué n'est praticable qu'en été, excepté quand on veut y passer à la nage. D'ailleurs, le passage de tant de monde à-la-fois l'avoit rendu encore plus mauvais. Vous rappelez-vous de l'horrible tempête, qui nous assailliit alors ? De toute la pluie qui tomba ? O ! Sainte Marie, toujours Vierge, disois-je, pendant que ces malheureux se débatoient dans la vase ! O ! Saint-Abba Guebra-Mehfus-Kedus, qui ne bûtes ni mangeâtes depuis le ventre de votre mère jusques l'au moment de votre mort, n'ouvrirez-vous pas la terre pour que cette exécutable multitude puisse descendre vivante en enfer, comme Dathan & Abiram „ ? — „ Voilà une prière bien charitable ! Je vous rends grâce, lui dis-je, Welled-Amilac, d'abord de nous avoir conduits à ce gué, où avec des chevaux les plus vigoureux & les meilleurs qui soient au monde, j'ai failli me noyer, & ensuite des vœux pieux que vous

formiez pour que nous fussions bientôt loin des régions de la pluie & du froid, dans ces cantons si chauds, où l'on jouit de la société de Dathan & d'Abiram. »

« Je ne savois pas que vous fussiez-là, dit-il; l'on m'avoit dit que vous étiez resté à Gondar pour mener au combat la cavalerie noire. Je vis un homme blanc (1) avec le ras, qui avoit un bon sabre & un bon fusil, mais il étoit monté sur un mauvais mulet, & lui-même paroissoit malade. Comme je m'en retournois pendant la nuit, je pouvois l'emmener loin de l'armée. Peut-être, me dis-je, est-ce le frère de Yagoubé, médecin & mon ami. Oh! j'ai beaucoup vécu avec vous autres hommes blancs, dans le temps du kasmati Esthé. » —

« Eh! apprenez-moi, je vous prie, lui dis-je, ce que vous faites après avoir passé l'Abay (1)? » — « Lorsque je vis ce diable de Michaël de l'autre côté, me répondit Welled-Amlac, je m'en retournaï, sous prétexte d'aider Kefla-Yafous à traverser le fleuve; & étant joint par tous mes gens, nous tombâmes sur tous les

(1) C'étoit le Grec Francisco qui étoit malade.

(2) Le Nil.

traîneurs que nous rencontrâmes. Vous savez quel mauvais temps il faisoit ? Nous enlevâmes dix-sept fusils, douze chevaux, & environ deux cent mulets ou ânes chargés; après quoi je me retirai chez moi, laissant le reste à Fasil, qui, s'il avoit été un homme, vous auroit le lendemain taillés en pièces, tous tant que vous étiez. „ — “ Et que faites-vous de ces traîneurs que vous volâtes ? Les tuâtes-vous ? „ — “ Nous les tuons toujours, reprit Welled-Amlac. Notre usage est de n'en épargner aucun. Nous ne laissons jamais la vie à un homme que nous offensons, de peur qu'il trouve le moyen de se venger. Mais, d'ailleurs, ceux que nous tuâmes en cette occasion, étoient déjà malades. Les hyènes les auroient achevés elles-mêmes dans la matinée. Ainsi c'étoit une justice, c'étoit leur épargner des tourmens que de les tuer pendant la nuit; & quoique vous en pensiez, Yagoubé, je vous assure que ce ne fut point par méchanceté que je leur donnai la mort. „

D'après cette conversation, on peut juger du caractère de Welled-Amlac & de ses idées compatissantes.

A neuf heures & demi, nous passâmes l'église de Kedus-Michaël, située sur la droite de notre chemin. A neuf heures trois quarts, nous marchions droit au nord-quart-d'ouest, & à dix heures un quart nous passâmes le Coga, rivière assez grande. A dix heures trois quarts nous faisions face au nord. Nous passâmes l'église d'Abbo, que nous laissâmes à un quart de mille à notre droite. Depuis que nous avions passé le Jemma, nous trouvions la campagne moins belle que de l'autre côté. A midi notre route étoit au nord-quart-d'ouest, & à midi & demi nous vîmes l'église de Mariamnet, qui nous resta à deux cent pas de distance à notre gauche. Nous traversâmes alors la petite rivière d'Amlac-Ohha. Chaque pas que nous faisions dans ces contrées nous rappeloit la campagne désastreuse du mois de Mai précédent; car nous étions précisément dans le chemin qu'avoit suivi Kefla-Yafous, lors de sa mémorable retraite avec l'arrière-garde de l'armée. A une heure un quart nous fîmes halte dans un petit village, composé de maisons très-basses, construites de jons. Nous vîmes là, pour la première fois, des troupeaux de chèvres, qu'on faisoit coucher sur les toits des maisons, pour les mettre à l'abri des bêtes féroces.

“ Vous verrez bientôt , me dit Welled-Amlac , si je vous ai parlé vrai ou non. Voilà la demeure de Welled-Aragawi ; s'il est chez lui je vous ai trompé . „ — Nous vîmes une troupe de femmes portant des jarres de bouza & d'hydromel , & nous leur demandâmes où elles alloient. Elles nous répondirent qu'elles alloient à Delakus joindre leur maître , qui étoit là pour empêcher Welleta - Michaël de Degwassa de passer le fleuve . — A ces mots , la terreur de mes Grecs se renouvella , & ils auroient voulu de bon cœur être encore à Welled-Abea-Abbo ,

A une heure trois quarts nous continuâmes notre route au nord , & nous passâmes une seconde rivière d'Amlac-Ohha , plus large que la première. Elle vient de l'est , & elle reçoit cette première à un demi-mille au-dessous du gué. Le soleil étoit alors très-chaud. A trois heures nous fîmes un quart-d'heure de halte. Puis nous étant remis en marche , nous commençâmes à descendre par une pente douce , & une heure après nous arrivâmes sur les bords du Nil. Nous vîmes là les deux combattans Welleta-Michaël & Welled-Aragawi. Ils étoient précisément vis-à-vis , l'un sur la rive occi-

dentale du fleuve, & l'autre sur la rive orientale. Leurs différends étoient terminés. Chacun de ces chefs avoit fait tuer plusieurs vaches pour régaler son parti, & c'étoit-là tout le sang versé.

Là, le Nil est déjà très-considerable. Il avoit au moment où nous arrivâmes au gué, au moins trois quarts d'un mille anglois de large. Le courant étoit peu rapide. A peine pouvoit-on distinguer que l'eau rouloit dans les endroits où il y avoit de la profondeur. Le fleuve vient de l'ouest-quart-de-sud & de l'ouest-sud-ouest au gué, son cours est est & ouest. Les écorres du côté de l'est sont très-hautes & presqu'à pic. Du côté de l'ouest on trouve, en entrant dans l'eau, un fond mou & dangereux; l'eau a quatre pieds & demi de profondeur, & on s'enfonce au moins d'un pied dans la vase. Tandis que Welled-Amlac guidoit le mulet que je montois, je lui criai de ne pas adresser au Saint, qui n'avoit jamais ni bu ni mangé, la même prière qu'il lui avoit adressée au mois de Mai. Mais il se contenta de me répondre tout bas: "Croyez-vous que ces voleurs vous laisseroient passer, si je n'étois pas avec vous? " — Je lui répliquai:

* Welleta-Michaël ne souffriroit pas qu'on me fit du mal. Je lui ai sauvé la vie: il ne l'ignore point, & tout le monde le fait comme lui.

Nous gagnâmes avec difficulté le milieu du fleuve. Le fond y étoit solide, & nous nous y toposâmes un peu. En nous avançant vers l'autre côté, nous trouvâmes de la vase; mais l'eau étoit moins profonde, & ses bords plus aisés à monter. Tout le terrain qui borde le Nil est en cet endroit maigre & dépourvu de toute espèce de bois. On n'y voit que des épines & de l'herbe longue & sèche. L'eau est rougie par la chaleur du sol qui compose ses bords. Ce gué se nomme Delakus. Il est praticable depuis la fin d'Octobre jusqu'à la mi-Mai. Au sommet de la montagne, dont le pied vient jusqu'au bord du fleuve, est la petite ville de Delakus, qui donne son nom à cette passe. La ville s'étend du nord-est au nord-nord-ouest, & elle paroît plus considérable que ne le font en général les petites villes d'Abyssinie, par la raison qu'elle n'est habitée que par des Mahométans, peuple intelligent, fôbre & entièrement adonné au commerce.

Welled-Amlac nous parla encore du service qu'il nous avoit rendu, & nous ne fumes point ingrats. Il fut reçu avec beaucoup de respects & d'égards par les troupes, qui étoient sur la rive orientale du fleuve; & il est impossible de concevoir avec quelle promptitude il avala près d'une livre de viande crue, qu'on coupa sur le derrière de la cuisse d'un animal encore en vie. Après avoir bu par-dessus cela quelques cornes d'hydromel, il passa de l'autre côté, où il fut accueilli plus amicalement encore, s'il est possible, par Welleta-Michaël; & là, il recommença à manger de la chair crue & sanguinolente avec autant d'appétit que s'il avoit jeûné depuis plusieurs jours. Là, il nous remit sous la garde de Welleta-Michaël, son ami & le mien, qui nous donna un de ses gens pour nous servir de guide pendant que lui passoit la nuit au gué avec ses combattans. Welleta-Michaël nous conseilla en même-temps de faire le plus de diligence possible, parce que tout le pays étoit désolé par une fièvre maligne, qui faisoit des ravages horribles au-delà de Delakus.

Nous partîmes du gué à cinq heures du soir, & marchant droit au nord, nous passâ-

mes la petite ville de Delakus. Nous trouvâmes sur le revers de la montagne, tantôt des champs couverts de halliers & d'arbustes, tantôt de petits champs de bled. A six heures & demi nous passâmes la rivière d'Avola. Une heure après nous traversâmes une autre petite rivière très-rapide, mais claire, peu profonde, & remplie de pierres glissantes. A sept heures trois quarts nous mîmes pied à terre à Gougue, village considérable. Comme il étoit déjà nuit, nous ne pouvions aller plus loin. Nous nous étions déjà plusieurs fois trompés de chemin ; nous nous étions souvent embourbés dans la plaine que nous venions de laisser entre les deux petites rivières que nous avions passées ; mais notre guide avoit entendu les ordres de son maître, & il avoit voulu nous conduire avec célérité.

Nous trouvâmes que les habitans de Gougue étoient les plus sauvages, les moins hospitaliers que nous eussions encore vus. Ils ne voulurent d'abord, à quelque prix que ce fût, nous permettre d'entrer dans leurs maisons, & nous fûmes obligés de rester dehors la plus grande partie de la nuit. Cependant, ils nous menèrent ensuite dans une maison

assez apparente ; mais ils refusèrent encore de nous donner à mauger pour nous & pour nos chevaux ; & comme nous étions les plus faibles, nous fûmes obligés de céder. Il avoit beaucoup plu pendant la soirée, & nous étions trempés jusqu'aux os. Nous allumâmes un grand feu au milieu de la maison, & nous l'entretenîmes toute la nuit, autant pour nous sécher que pour pouvoir faire meilleure garde, quoique nous ne fussions pourtant pas que c'étoit le seul moyen de sauver notre vie. Mais le matin nous apprimes que tout le village étoit malade de la fièvre, & qu'il étoit déjà mort deux familles entières dans la maison, où l'on nous avoit logés.

Bout moi j'avoue qu'à cette nouvelle je fus bien plus effrayé que je ne l'avois été de la rencontre de Welled - Aragawi & de tous ses voleurs. Tout mouillé, & épuisé de fatigue, j'avois dormi au moins six heures couché devant le feu, & quoique je me portasse fort bien, il me sembla tout le jour que j'avois quelque symptôme de fièvre. Ma première précaution fut de faire infuser une dose de quinquina dans un verre d'eau de vie, dont nous avions une grande corne pleine ; ensuite

je fis brûler beaucoup d'encens & de myrrhe, & nous nous fumigâmes bien, comme on le pratique en Arabie & à Masuah. Le matin à bonne heure nous reprîmes une seconde dose de quinquina & nous renouvellâmes notre fumigation; & soit que le quinquina prévînt la fièvre ou non, il est certain que l'eau-de-vie fortifia nos esprits & fut un remède pour notre imagination.

Les gens de Googue, qui voyoient avec quelle ardeur, avec quelle confiance, nous prenions cette médecine, accoururent en foule autour de nous pour implorer notre secours. Mais, je l'avoue, j'étois si indigné de la manière dont ils nous avoient accueillis, & surtout de ce qu'ils nous avoient logés dans une maison infectée, que je refusai obstinément de me rendre à leurs prières, & que je les laissai en proie à la contagion, pour leur apprendre à se montrer une autre fois moins durs envers les étrangers.

La fièvre fait beaucoup de ravage en Abyssinie, dans les plaines & surtout près des rivières, qui coulent dans les vallées. C'est une espèce de fièvre tierce très-maligne, qui varie

tellement dans ses symptômes, qu'il feroit impossible à un membre de la faculté de la décrire. Elle n'est pas partout également dangereuse, mais sur les bords du Nil ses atteintes sont toujours funestes. La vallée où coule ce fleuve est très-profonde, très-chaude, & couverte de grands arbres. Dans le Kuara la fièvre est également mortelle. Dans le Beles-sen & dans le Dembea, on la redoute moins. Dans le Walkayt elle est dangereuse, mais non pas tant que dans le Tzegadé, dans le Kolla, le Woggora & le Waldubba. On ne la connoît presque point sur les montagnes & dans tous les endroits bien aérés.

Cette fièvre est connue sous le nom de nedad, c'est-à-dire la brûlante. Elle commence par un frisson, un grand mal de tête, une pesanteur dans les yeux & des envies de vomir; ensuite une extrême chaleur s'empare du malade, sans qu'il ait presqu'aucun relâche, & il est rare qu'il soit en vie le troisième ou le cinquième jour. Lorsque la maladie est à son dernier période, le ventre enflé prodigieusement; quelquefois cette enflure n'a lieu qu'après la mort, & à l'instant même le corps exhale une odeur fétide & insupportable. Aussi pour

remédier autant qu'il est possible à cet inconvenient, on a soin d'enterrer les morts dès qu'ils ont rendu le dernier soupir, ou au moins une heure après. Le visage de ceux qui sont attaqués de cette fièvre, est extrêmement jaune & prend même une teinte noire, comme dans ceux qui sont au dernier degré d'une hydro-pisie ou d'une atrophie. Le nedad se déclare ordinairement dès que le soleil échauffe la terre après les premières pluies, c'est-à-dire lorsqu'il y a des intervalles de pluie & de soleil. Il cesse quand la terre est bien humectée, en Juillet & en Août, & il recommence ensuite en Septembre, pour disparaître tout-à-fait au commencement de Novembre.

La campagne autour de Googue est riante, fertile, & toute semée en blé d'une bonne qualité. On étoit, à notre passage, dans le temps de la moisson : mais dans quelques endroits où l'on peut conduire l'eau pour arroser, on voyoit du blé qui ne faisoit encore que de sortir de la terre. De Googue nous pouvions contempler à notre aise toute l'étendue du lac Tzana, & nous voyions aussi très-distinctement les montagnes du Begemder & du Karoota, formant une chaîne le long du Foggora, mais

paroissant si enfoncées que leurs sommets ne s'élevoient guère au-dessus de l'horizon.

Le 14 Novembre à sept heures trois quarts du matin, nous abandonnâmes le village inhospitalier de Googue. Notre chemin étoit sur une colline, & alloit droit au nord-quart-d'ouest. A huit heures & demi nous passâmes au milieu du petit village d'Azzadari, que traverse une petite rivière qui porte le même nom, & qui étoit alors stagnante. Un quart d'heure après, nous vîmes à un quart de mille à notre droite l'église de Turcon-Abbo. A neuf heures trois quarts nous passâmes la rivière d'Avolai venant du nord-ouest. L'Avolai, ainsi que toutes les autres rivières dont j'ai déjà parlé, se jette dans le lac. Là commence le district de Degwassa. A dix heures & demi nous fîmes une demi-heure de halte. A onze heures nous reprîmes notre chemin au nord-quart-d'ouest, & une demi-heure après nous gagnâmes la grande route de Buré, par Kelti. Toute cette partie de l'Abyssinie est stérile, peu agréable, mal arrosée & insalubre. Le peu de rivières ou plutôt de ruisseaux qui la traversent, forment autant de lacs, & probablement ils sont stagnans en Janyier & en Février. Les habitans de ce

canton sont aussi bien plus malheureux que ceux de Goutto & d'aucune autre partie du Maitsha.

Comme nous allons sortir du Maitsha, il est nécessaire de faire connoître cette province un peu plus en détail. Le Maitsha comprend le Maitsha propre, & le pays auquel on donne le même nom par extension. Le Maitsha est borné à l'occident par le Nil, au midi par la rivière de Jemma, qui le sépare du pays de Goutto, & de l'autre côté des montagnes d'Amid-Amid par la province du Damot. Au midi il a encore le Gojam, & à l'est & au nord, l'Abay ou le Nil, avec le lac Tzana. C'est-là le Maitsha propre; mais on y ajoute à l'occident du Nil une grande étendue de pays, qui commence par le district de Sankraber au nord, & va jusqu'aux cantons des Agows à l'ouest, comprenant dans ses limites l'Atcheffer & l'Aroossi sur les rives du Nil. Voilà le Maitsha tel qu'il est; mais il ne ressemble pas à celui qui est décrit dans les livres.

Le Maitsha, gouverné par quatre-vingt-dix-neuf shums, est un apanage de l'emploi de betwudet, dont il augmente le revenu de deux

mille onces d'or. Les habitans du Maitsha font une colonie de ces Gallas, qui vivent à l'occident du Nil. Yafous-le-Grand allant porter la guerre à ce peuple, qui, sous le règne de ses prédécesseurs, avoit dévasté le Gogam, le Damot & surtout la province des Agows, le trouva défuni & livré aux horreurs des querelles intestines; & ce prince, toujours suivi de la victoire, étant joint par le plus foible parti des Gallas, s'avança jusques dans le royaume de Narea, & à son retour, il transplanta ses nouveaux alliés dans le Maitsha, & les établit le long du Nil, pour qu'au besoin ils pussent en défendre le passage. Les successeurs de Yafous suivirent quelquefois cet exemple. Ils appellèrent des Gallas dans le Maitsha, comme ils en appellèrent d'autres tout le long du Nil dans le Gojam & dans le Damot, où ils furent convertis au christianisme, du moins au christianisme qu'on professe en Abyssinie. Ces immigrants se sont beaucoup multipliés, & au commencement de la guerre de 1768, ils mettoient sur pied quinze mille combattans, dont quatre mille cavaliers.

La capitale du Maitsha est Ibaba. Le roi y a une maison ou plutôt un petit château. La

ville, l'une des plus grandes d'Abyssinie, ne le cède guère à Gondar, ni en étendue, ni en richesses. On y tient marché tous les jours. Elle a pour gouverneur un officier, qui porte le titre d'azage d'Ibaba, & à qui sa place rend six cens onces d'or. Cette place, dont dépend en outre un vaste territoire, est ordinairement confiée au principal habitant du Maitsha, afin de le retenir dans le devoir. La campagne des environs d'Ibaba est la plus belle & la plus féconde, non-seulement du Maitsha, mais de toute l'Abyssinie. La partie qui l'emporte, surtout, est le Kollela, situé entre Ibaba & le Gojam. Là, les premières ozoros (1) ont des terres & des maisons, qu'elles ont héritées des rois leurs ancêtres, & qui sont désignées sous le nom de *Goult*, mot qui répond à celui de fief.

Quoique le Maitsha soit, comme je l'ai dit, un apanage du betwudet & gouverné par lui, il a aussi un autre sorte de gouvernement particulier. Les quatre-vingt-dix-neuf shums, qui sont chacun d'une famille différente de Gallas, se choisissent un roi tous les sept ans, comme les autres Gallas, dont ils descendent, & avec les

(1) Les princesses.

mêmes cérémonies en usage chez ces idolâtres. Ce roi a toujours bien plus d'ascendant sur eux que le betwudet & le roi d'Abyssinie lui-même. Aussi de mon temps étoient-ils sans cesse dans un état de rébellion, ce qui les réduisit bientôt au point de ne pouvoir pas rassembler plus de dix mille hommes. Le ras Michaël détruisoit de toutes parts leurs habitations; & s'emparant de leurs femmes & de leurs enfans, il les vendoit aux Mahométans, qui les envoyoient à Masuah & de-là en Arabie.

A midi précis, le Guesgué parut à trois ou quatre milles à notre droite. Nous vîmes du même côté, mais à douze milles de distance au moins la montagne escarpée de Casercla, toute remplie de précipices. Le pied de ces montagnes touche au Kolla. Quoique le Guesgué soit habité par des Agows & qu'on n'y parle que leur langue, il est compris dans le gouvernement du Kuara. A une heure un quart nous arrivâmes à Degwassa dans la maison d'Ayto-Welleta-Michaël. Le pays où nous venions d'entrer étoit bien mieux cultivé & bien plus agréable que celui que nous avions traversé depuis la veille. Le village de Degwassa est fort petit. Il a été incendié dans les dernières guerres.

guerres. Situé sur une jolie colline & à trois milles de distance du lac, il est environné des magnifiques wanzeys (1).

Malgré les promesses que nous avoit faites, au passage du Nil, Welleta - Michaël, nous fûmes mal accueillis dans son village, nous n'y trouvâmes pas les habitans plus hospitaliers que ceux de Googué. Degwassa est un peu à droite du grand chemin. Nous marchâmes ce jour-là cinq heures & demi, & nous fimes un peu plus de dix milles.

Le 15 de Novembre la pluie ne nous permit de partir qu'à midi; en partant de Degwassa nous entrâmes dans le district de Gouzala qui le borde. Ce district rempli de villages appartient à l'Iteghé. A une heure un quart nous passâmes un grand marais, au milieu duquel coule une petite rivière qui se jette dans le lac. Nous nous reposâmes une demi-heure; puis, nous étant remis en route, nous regagnâmes le grand chemin que nous avions laissé à gauche en allant à Degwassa. A deux heures,

(1) On peut se rappeller que c'est un arbre sacré & même adoré chez les Gallas.

nous eûmes une vue encore plus distincte du lac Tzana, & nous pûmes voir aisément l'endroit où le Nil y entre & celui où il en sort. Il nous parut que l'entrée étoit au sud-ouest, & la sortie au nord-est, & que le lac avoit en cet endroit huit ou neuf milles de large. A deux heures trois quarts nous arrivâmes à Dingleber. Nous ne marchâmes ce jour-là que deux heures & demi, & nous fimes cinq milles.

Le 16, à sept heures du matin, nous partîmes de Dingleber. Il faisoit déjà très-chaud; & un peu avant d'arriver à Mescalaxos, situé sur une langue de terre ou une péninsule, qui s'avance fort loin dans le lac, nous fimes une petite halte à l'ombre de quelques beaux acacias. Nous vîmes-là beaucoup de gibier marin, ainsi que quelques hippopotames. Il y a en cet endroit une petite rivière, qui traverse le chemin en allant se jeter dans le lac. A une heure de l'après-midi nous continuâmes notre route, & nous rencontrâmes une troupe d'Agows, qui alloient à Gondar chargés de beurre, de miel & de peaux non préparées. Ils conduissoient aussi environ huit cent têtes de bétail. Ces gens-là accoutumés à marcher, quoique pesamment chargés, font de très-longues jour-

nées. Ils devoient faire cinquante milles depuis ce moment jusqu'au dix-huit à neuf heures du matin, & nous étions au 16 à une heure après midi.

A peine avions nous passé Mescalaxos, que nous fûmes assaillis par une averse, qui nous força de chercher retraite dans un groupe de hutes, qui sont sur le bord du lac Tzana, & qu'on nomme Goja. Les habitans de ce petit village & des villages voisins parlent le falasha, ancienne langue de toute la province de Dembea, & qui, comme je l'ai déjà observé, a fait place à l'amharic dans presque tout le plat pays.

Nous vîmes là deux hippopotames sortir du lac & entrer dans le bled : mais les chiens du village les ayant attaqués, ces deux monstres reprirent bientôt la route du lac & s'y replongèrent. Il me fut impossible de les observer assez distinctement & assez long-temps pour pouvoir les dessiner : mais je puis assurer qu'ils étoient très-différens de tous les dessins que nous avons des animaux de la même espèce. Leur tête me parut ressembler beaucoup plus à la tête d'un cochon qu'à celle d'un cheval.

— Nous fûmes ce jour là en route six heures & demie, & nous fîmes treize milles.

Nous partîmes de Goja le 17, à sept heures un quart du matin. A une heure après - midi nous fîmes halte à Sar-Ohha, après avoir marché cinq heures & demie de suite, durant lesquelles nous fîmes onze milles.

Le 18 à six heures & demie du matin nous quittâmes Sar-Ohha. A sept heures trois quarts nous passâmes la rivière de Talti; & à onze heures & demie nous fîmes halte sous un grand sassa, planté non loin de l'église d'Abba-Abram. A une heure nous nous remîmes en route, & à deux heures un quart nous arrivâmes à Kemonâ.

Le 19, à sept heures du matin, nous reprîmes notre chemin, & marchant continuellement sans nous arrêter ni à Chergué ni à Azazo, j'envoyai mes domestiques avec mon bagage devant moi à Gondar, où ils arrivèrent à une heure après midi. Nous achevâmes ainsi le voyage que j'avois depuis si long-temps projeté de faire aux sources du Nil; & dans mon retour je traçai précisément la corde de l'arc que j'avois décrit en allant; ce qui fait une route d'environ 93 milles, dont les principaux points ont été à peu de chose près d'accord avec mes observations astronomiques.

Deux choses me préoccupoient & m'empêchèrent de suivre mes gens à Gondar. La première, étoit l'impatience que j'avois de savoir comment étoit la santé d'Ozoro-Esther ; & la seconde, l'envie d'éviter Fasil jusqu'à ce que j'eusse des nouvelles un peu plus certaines du roi & du ras Michaël. Ne prenant donc qu'un seul domestique avec moi, je me séparai de mes gens à Azazo, & tournant à gauche, je gravis une montagne très-escarpée, & après avoir fait toute la diligence possible, j'arrivai à deux heures aux portes de Koscam. Dans ce trajet je ne rencontrais personne appartenant à Fasil. Ce général étoit campé sur les bords du Kahha, vis-à-vis de Gondar, & à côté de la montagne ; de sorte que je passai derrière son armée. Cependant ayant su l'arrivée de mes gens à Gondar, il m'envoya dire de venir le trouver dans son camp ; & quand on lui rapporta que je m'étois rendu directement à Koscam, il témoigna, dit-on, quelque mécontentement. Il adorait la gloire et l'opulence et ignorait que son frère n'avoit pas de force ni de noblesse. Fasil droit à l'appartement de l'Iteghé : mais je ne fus point admis parce qu'elle étoit en prière. En traversant une des cours du palais, je rencontrais deux des esclaves d'Ozoro-Esther,

qui, au lieu de répondre aux questions qu'je leur fis, laissèrent échapper un grand cri & coururent avertir leur maîtresse. Les inquiétudes qu'avoit eues cette princesse au sujet de Fasil avoient cessé, & je la trouvai beaucoup mieux. Elle avoit accordé à Fasil un entretien particulier, & ce général lui avoit fait part des engagemens qu'il avoit avec Michaëh, & de la résolution où il étoit d'empêcher que Gusho & Pownissen ne prissent des mesures qui pussent retarder le rétablissement du roi & l'arrivée du ras.

CHAPITRE II.

Conduite incidente de Fasil. — Arrivée de M.

Bruce à Gondar. — Le roi passe le Tacazzé. —

L'Inghé & Socinios s'enfuent de Gondar.

Le reprendrai ici l'histoire d'Abyssinie. Je raconterai les événemens auxquels j'ai eu part, où dont j'ai été témoin; & je m'en écarterai le moins qu'il me sera possible, jusqu'au moment où je repris le chemin d'Europe par les déserts affreux & jusqu'alors inconnus du Sennar. L'on verra, quand j'en parlerai, que si

cette partie de mon voyage n'est pas la plus intéressante, c'est du moins celle où j'ai éprouvé le plus d'obstacles & de dangers.

Ce fut vers le 20 Octobre (1) que Woodage-Afahel se rendit, avec un corps considérable de cavalerie, aux environs de Gondar, & intercepta toute communication entre cette capitale & les provinces du midi. Les soldats de Woodage ayant pillé tous ceux qui portoient des provisions au marché de Gondar, on éprouva bientôt une espèce de famine. Les habitans épouvantés s'adresserent à Woodage; mais il refusa de dire quels étoient ses desseins. Cependant, peu de jours après, ayant traversé les plaines du Dembea, il alla camper à Dingleber, sur le chemin du Maitsha & du pays des Agows, & il déclara qu'il n'étoit venu que pour se joindre à Fasil, qui marchoit vers Gondar à la tête d'une nombreuse armée. Mais, ni les projets de cette armée, ni les motifs qui engageoient Fasil à marcher, n'étoient assez connus pour empêcher aucun parti de craindre.

Sanuda, qui remplissoit la place de ras, & le reste de son parti, essayèrent d'engager

(1) 1778.

Dliv

Woodage-Afahel à entrer dans Gondar, & à rendre hommage à Socinios, dont on avoit fait un fantôme de roi. Ils ne doutoient pas que l'exemple d'un homme tel que Woodage ne fût imité par beaucoup d'autres; & ils espéroient, par ce moyen, pouvoir rassembler assez de troupes pour se rendre redoutables à Michaël, & le faire différer encore d'une faison à sortir du Tigre. Ils réussirent donc à persuader Woodage. Il entra dans Gondar le 28 Octobre, le jour même que j'en étois parti pour me rendre aux sources du Nil; de sorte que, comme il avoit pris pendant quelques heures le chemin d'empas, pour piller des villages du Démbea, j'eus le bonheur d'éviter une des plus funestes rencontres que je pusse faire.

Après avoir passé sa cavalerie en revue devant Socinios, avec son ostentation accoutumée, il eut une audience publique, dans laquelle il dit que Fasil l'avoit chargé d'annoncer qu'il viendroit incessamment à Gondar porter au roi les revenus des provinces où il commandoit, pourvu qu'il eût un homme de confiance, qu'il put laisser dans ces provinces pour le suppléer; quainsi il prioit le roi de le nommer lui Woodage-Afahel pour commander par interim dans le Damot, le Maitsha & le pays des Agows.

Après toutes les promesses vaines que Fasil avoit faites; après tous les engagemens qu'il avoit pris & rompus sans aucun motif, il est douteux que Socinios ajoutât foi à cette belle histoire. Mais comme il avoit intention de gagner Woodage, il s'embarrassa fort peu que ce qu'il lui disoit fût vrai ou non, & il le reçut comme vrai. Il lui accorda tout ce qu'il lui demandoit au nom de Fasil; & ce Woodage, ce brigand, qui s'étoit révolté vingt fois contre ses rois légitimes, cet assassin nourri dans les forêts & dans les déserts, & à qui tous les crimes étoient familiers, fut élevé à une place, qui est la troisième de l'empire; pour le rang, le pouvoir & les richesses; & ce qu'on n'avoit jamais vu auparavant, le roi, ou plutôt l'usurpateur qui occupoit le trône, sortit de son palais & se rendit à Dippabye, c'est-à-dire dans la grande place où se tient le marché, pour voir le cercle d'or, appelé le ras werk, posé sur la tête du nouveau gouverneur. C'est ce cercle qui, avec le manteau bleu & blanc, sert à revêtir un homme de la dignité de kasmati, ou de lieutenant-général du roi, dans les provinces qui lui sont confiées.

Un homme de néant tel que Woodage ne

pouvoit pas résister aux caresses d'un souverain. Il se laissa donc entièrement gagner, & il avoua en secret à Socinios & à ses confidens, toutes les choses importantes dont il étoit instruit. Mais leur imprudence naturelle & leurs engagements particuliers les portèrent bientôt à publier ces secrets. On sut alors que la paix avoit été jurée de la manière la plus solennelle entre Michaël & Fasil; qu'ils devoient rétablir sur son trône le roi Tecla-Haimanout; qu'ils devoient employer tous les moyens possibles, pour consommer la ruine de Gusho & de Powussen, gouverneurs de l'Amhara & du Begemder; que la place de ras & de betwudet étoit promise à Fasil, & qu'il pourroit disposer des provinces de Begemder & d'Amhara en faveur de ses amis, tandis que le ras Michaël, content de commander dans le Tigré, ne s'avoit ceroit que jusqu'aux bords du Tacazzé, pour remettre le roi entre les mains de Fasil, & s'en retourner soudain dans sa province. Sanuda devoit en même tems continuer à remplir le poste de ras, d'accord avec Fasil & Michaël; & s'il voyoit les gens du parti de l'Iteghé résolus à élire un roi, il devoit faire en sorte que le choix tombât sur quelqu'un qui, incapable de régner, pût seulement occuper un certain

temps le trône, & empêcher l'élection d'un prince digne de cette place.

De son côté, Fasil entreprit par ses promesses, par ses menaces, quelquefois même par l'approche de son armée, d'épouvanter l'Iteghé, afin de prévenir toute intelligence entre elle, Gusho & Powussen. Le dernier article du traité fut qu'il ne seroit jamais plus question du meurtre du roi Joas, & que tout ce qui y avoit rapport seroit enseveli dans un oubli éternel. Woodage-Asahel déclara que cette paix avoit été faite par la médiation du neveu du ras Michaël, de ce Welleta-Selassé, fait prisonnier par Fasil à la bataille de Limjour, & dont j'ai déjà eu occasion de parler tant de fois.

Cette découverte, qui auroit pu être si dangereuse en tout autre temps & en toute autre circonstance, n'eut pourtant aucune suite funeste pour les personnes dont on avoit dévoilé les projets, tant il y avoit alors dans le gouvernement de faiblesse & d'impéritie! Samuda, qui n'avoit point entendu lui-même les aveux d'Asahel, mais à qui on en parla bientôt, affecta d'en rire & de les traiter de fiction improbable; & quoiqu'en acquit chaque jour

quelque nouvelle preuve de cette trahison; elle étoit si bien ourdie & si bien appuyée, qu'il ne fut plus possible d'en prévenir les effets, & qu'elle eut enfin peu-à-peu une pleine exécution.

Fasil étoit, comme je l'ai déjà dit, campé à Bamba, & il congédia tous les barbares Gallas, qu'il avoit appelés d'au-delà du Nil. Aussitôt qu'il fut instruit de l'accueil favorable qu'avoit reçus Woodage-Asahel, il prit avec lui un détachement de quatre cent cavaliers & six cent fantassins des meilleures troupes du Maitsha & du Damot, & forçant sa marche, il arriva à Gondar le 2 de Novembre. Son approche ne put manquer de surprendre la cour & la ville, car il avoit si souvent promis de venir & si souvent manqué à sa parole, que personne n'osoit plus dire s'il viendroit ou s'il ne viendroit pas. Le même soir il alla voir l'Iteghé & resta fort peu de temps auprès d'elle; il fit une visite encore plus courte à Socinios, mais il ne fut question d'aucune affaire ni chez la reine, ni chez l'usurpateur. Socinios fut alors plus persuadé que jamais de la vérité de ce que lui avoit dit Woodage-

Asahel, puisqu'il vit que Fasil, qui connoissoit fort bien ses besoins, & qui depuis sept ans n'avoit pas payé le moindre tribut, ne lui portoit ni une partie des revenus de la couronne, ni le moindre présent. D'ailleurs, ce général, au lieu de mener une armée nombreuse & en état de faire face au ras Michaël, venoit comme dans un temps de paix, avec un corps de troupes, à peine suffisant pour sa garde; & enfin, ce qui ne laissoit plus aucun doute, c'est que le même soir de son arrivée à Gondar, Fasil rendit la liberté à Welleta-Selassé, neveu du ras Michaël; & le renvoya en Tigré chargé de présens & de témoignages de respect.

L'usurpateur avoit autour de lui quelques hommes sages, qui lui conseillèrent de dissimuler, & il fut lui-même quelque temps assez prudent pour suivre leur conseil. Comme il avoit su par sa bienveillance gagner Woodage-Asahel, il crut qu'il pourroit de même réussir auprès de Fasil. Sans entrer dans aucune discussion, le 3 Novembre au matin, il fit proclamer solemnellement Fasil, ras & betwudet, gouverneur du Damot, du Maitsha & du pays des Agows, & ayant sous le roi la disposition de toutes les places de l'empire. On déclara

en même temps, au nom de Socinios, que les emplois auxquels l'Iteghé & lui avoient nommé en l'absence de Fasil, demeuroient vacans & seroient remplis de nouveau par les personnes à qui Fasil les donneroit.

Cependant Socinios ne tarda pas à éprouver que le caractère de Fasil étoit bien différent de celui de Woodage-Asahel. Ce général le prit au mot. Il accepta la place qu'on lui donnoit. Il commença même à exercer tout de suite son nouveau pouvoir, & le poste cantiba, c'est-à-dire de gouverneur du Dembá, se trouvant vacant, il le donna à Ayto-Engedan, neveu de l'Iteghé & fils de ce même kasmati Esthé, qu'il avoit assassiné pour lui enlever le gouvernement du Damot & du Maitsha. Il éleva en même temps au grade de palambaras Selassé-Barea, frère d'Ayto-Aylo. Ces nominations mirent Socinios dans un extrême embarras, car il avoit lui-même déjà donné les deux places à Sanuda, pour le dédommager du poste de ras & de betwudet, qu'il venoit de céder à Fasil. Ainsi Sanuda, que Socinios regardoit comme son ami, Sanuda qui l'avoit élevé au trône, demeura sans aucun emploi, par l'ingratitude apparente de ce même Socinios.

Le lendemain Fasil, suivant toujours la même marche, nomma Tacca-Georgis, l'une de ses créatures, fit-auraris du roi; mais Socinios ne put agréer aucun de ces choix; de sorte que quand les nouveaux dignitaires se présentèrent pour lui rendre hommage, il refusa absolument de les recevoir & de déplacer le kasmati Sanuda. Cependant son embarras fut encore plus grand, car il manquoit de parole à Fasil, qui n'avoit rien fait que ce que sa nouvelle charge lui donnoit droit de faire. D'un autre côté, Selassé-Barea étoit frère d'Ayto-Aylo, ami & confident de la reine mère; & Selassé-Barea avoit au moins autant de sagesse, d'intégrité & de fortune que son frère. Il avoit comme lui la faveur populaire, mais il étoit bien plus ambitieux, il désiroit bien plus de gouverner, & il en étoit d'autant plus dangereux quand on contrarioit ses projets.

Socinios ne croyant pas que Sanuda méditât traitreusement sa ruine, persista obstinément à rejeter le choix de Fasil, & la confusion & le désordre furent bientôt la suite de ce refus. Des troupes s'avancèrent de tous côtés, comme si elles en avoient eu dès long-temps le signal. Ayto-Engedan irrité, alla camper avec un corps

de mille hommes sur les bords de la rivière de Mogetch, qui coule non loin de Gondar. Son frère Aylo, avec le double de soldats, se posta à Emfras, qui est quinze milles plus loin. Ayton-Gonfu, son cousin germain, se tint au-dessus de Kofcam, avec six cent hommes de cavalerie, pour veiller à la sûreté d'Ozoro-Esther, sa mère, & de l'Iteghé. Tout étoit en armes; mais tout se tenoit pourtant sur la défensive.

Ce fut alors que j'arrivai à Kofcam (1). Je ne pus voir la reine, qui s'étoit retirée dans un appartement secret, sous prétexte de dévotion, mais, en effet, pour se livrer à la mélancolie profonde, à la tristesse qu'elle ne pouvoit manquer d'avoir en voyant que tout la contrarioit & sembloit conspirer à ramener le ras Michaël à Gondar, la chose qu'elle craignoit le plus au monde.

Je trouvai auprès d'Ozoro-Esther l'Acasaat, Abba-Salama, qui, comme je l'ai déjà rapporté, ayant excommunié le kasmati Esther, oncle de cette princesse, prépara le meurtre de ce gouverneur, & eut depuis beaucoup de part

(1) Le 19 Novembre.

au meurtre du roi Joas. C'est cet Abba-Salama, que Fasil me dit à Bamba l'avoir fait prier de ne pas me laisser pénétrer jusqu'aux sources du Nil, par la seule raison que j'étois un Franc, & qu'il me haïssoit comme tel. Nous nous saluâmes l'un l'autre comme gens qui n'étoient pas grands amis; & il commença à parler d'une manière fort sèche, fort grossière & sententieuse, en s'adressant à Ozoro-Esther, & lui disant combien il étoit dangereux de souffrir que des Francs restassent libres dans le pays, & se mêlassent d'affaires. Je l'interrompis alors par un éclat de rire, & je lui dis: "Si c'est moi, Abba, que vous voulez désigner par ce mot de Franc? je vous déclare que malgré vos avis, je suis allé dans l'endroit où j'avois intention d'aller, & que j'en suis revenu sans accident. Quant à votre pays, je vous promets de vous faire un beau cadeau, si vous pouvez m'en faire sortir dès demain. — Le plutôt sera le mieux."

Au même instant, Ayto-Confu entra dans l'appartement de sa mère, & ayant entendu les dernières paroles que j'avois prononcées, il me demanda avec beaucoup de vivacité qui pouvoit désirer que je fustisse du pays? — "Moi d'abord, lui répondis-je, je le désire sincère-

ment & avec ardeur. Mais ce que je disois quand vous êtes entré, avoit rapport à un conseil amical que venoit de me donner l'Abba-Salama, — "Père ! père ! s'écria Ayto-Confu, en regardant d'un air sévère l'Abba-Salama, ne favez-vous pas que la mesure de vos bonnes actions est déjà comblée ? Ne voyez-vous pas ici la maison du kasmati Eshté environnée des soldats de mon père Michaël ? Vous croyez-vous en sûreté, vous qui avez osé récemment excomunier & le roi & le ras ? Voyez, ajouta-t-il, en se tournant vers sa mère, voyez quelle race de chiens sont les gens de ce pays-ci ! Ce payen, qui s'ose appeler chrétien, avoit charitaiblement prié Fasil de faire voler & assassiner, par les Gallas du Damot, Yagoubé, qui est un étranger, & qui ne fait du mal à personne. Mais cela n'a pas réussi ; & alors l'Abba-Salama a persuadé à Wododagé-Asahel d'envoyer un parti de brigands du Samseen, pour arrêter Yagoubé dans le Maitsha. Coque-Abou-Barea lui-même m'a avoué que c'étoit à la sollicitation de cet infidèle qu'il avoit envoyé Welleta-Selassé de Guesgué avec un détachement, pour surprendre Yagoubé, & qu'on l'avoit manqué à Dewassa. Mais pourquoi tout cela ? Je jure-rais qu'ils ne lui auroient pas trouvée la valeur

de dix onces d'or, à l'exception du présent de Fasil, & ils n'auroient sûrement pas osé toucher à ce présent. „

“ Dieu connoît l'intégrité de son cœur, s'écria Ozoro-Esther, Dieu sait que ses mains sont pures; & il n'en est pas de même des gens de ce pays-ci. „ — “ Aussi, répondit Confu, il a fait de Fasil son protecteur & son ami. Les soldats envoyés par Woodage-Alabel ont rencontré un officier de Welleta-Yasous, qui les a trouvés occupés à piller des Agows, & les a taillés en pièces. „ — Se levant alors de l'endroit où il étoit assis aux pieds de la mère, & prenant un ton de voix plus fort & un air plein de courroix, il s'avanza vers l'Abba-Salama, en disant: “ & moi aussi, maintenant je ne suis rien, parce que Michael est loin. Je ne suis qu'un enfant, un petit garçon, le jouet de trois payens, de trois infidèles tels que vous, Fasil & Abou-Barea ! „

L'Acab répondit avec beaucoup de gravité, & sans paroître avoir le moindre ressentiment. — “ Vous êtes excommunié, Confu, vous êtes excommunié, si vous dites que je suis un payen & un infidèle. Je suis un prêtre chrétien. „

“ Un prêtre du diable, s’écria Confu irrité. Le vin, les femmes, la gourmandise, le mensonge, sont vos dieux ! Arrière de moi, ajoute-t-il, en portant la main à son coutelas. Je jure par Saint-Michel que dix jours ne s’écouleront pas, sans que je vous aye appris votre devoir à vous & à Coque-Abou-Barea. Venez, Yagoubé, venez voir mes chevaux. J’ai rassemblé des hommes en état de les monter, & nous irons ensemble combattre nos ennemis dans le Sennhaar. ” — Il sortit alors précipitamment. Je le suivis; & nous laissâmes l’Abba-Salama tremblant de peur, ainsi que me le raconta ensuite Ozoro-Esther. Avant de se retirer, il ne dit que ces mots à cette princesse : “ rappelez-vous que je ne l’ai point excommunié. ”

Je laissai Ayto-Confu avec ses chevaux & les cavaliers; & quoiqu’il fût déjà tard, je me rendis au camp pour présenter mes hommages à Fasil. Comme je ne portais point d’armes, je fus d’abord très-moleste sous divers prétextes. Ensuite on me fit attendre une demi-heure, sans que je pusse voir le général. Il se contenta de m’envoyer un message pour me dire qu’il me recevroit le lendemain. Cependant je rencontrais plusieurs amis que j’avois vus à Bamba,

& ils me répétèrent en peu de mots ce que j'avois déjà appris par Ayto-Confu, c'est que Woodage-Afahel avoit envoyé un parti pour m'arrêter & me voler, & que ce parti étoit celui de ces mêmes brigands qu'on avoit dit être cinq Agows, & qui passèrent auprès de l'armée de Fasil la nuit après que nous eûmes traversé la rivière de Kelti (1). Ils m'apprirent que l'Agneau avoit dit que c'étoit des cavaliers, pour ne pas me causer d'allarmes; mais qu'il les connoissoit fort bien, qu'il étoit instruit de leur dessein, & que la nuit après nous avoir quitté, ayant eu de nouveaux renseignemens sur eux par trois paysans à qui ils avoient volé du miel, il avoit suivi leur trace jusqu'à l'ouest de Geesh, où il les avoit attaqués, quoiqu'inferieur en nombre, & les avoit tous tués ou blessés aussi adroitemment qu'il nous avoit promis de le faire dans l'entrevue que nous avions eue avec lui.

Pour marquer ma reconnaissance à mon ami l'Agneau, je lui envoyai un petit présent, dont je chargeai trois personnes, afin d'être plus sûr

(1) Voyez la relation de ce voyage en allant aux sources.

qu'on ne le garderoit pas. Fasil me garantit en outre qu'il seroit fidellement remis; mais ce ne fut qu'un des jours suivans. Je résolus de m'établir dans la maison que l'iteghé m'avoit donnée à Koscam; car il étoit aisé de voir que les choses en viendroient nécessairement à un état de crise où il y auroit du sang répandu.

Ce ne fut que le 23 Novembre que je vis l'iteghé. Elle m'envoya elle-même chercher de grand matin. Elle avoit fait préparer un grand déjeuner. Ayto-Confu & Ayto-Engedan étoient auprès d'elle. Elle me parut triste & indisposée. En m'approchant d'elle, je me prosternai. Elle étoit fort grāve, & sans m'ordonner de me relever, elle dit aux gens qui étoient autour d'elle: — "voyez, le voilà ce fou, qui, dans des temps comme ceux-ci, quand les gens du pays ne sont pas en sûreté dans leurs propres maisons, court imprudemment, & malgré tout ce qu'on lui peut dire, dans les champs, pour se faire chasser comme une bête sauvage, par tous les brigands, dont ce royaume est rempli."

Ensuite elle me fit signe de me relever, & j'allai baisser sa main. — "Madame, lui dis-je, si j'ai fait ce que vous dites, c'est pour suivre

les leçons que vous avez daigné me donner vous-même. „ — Moi, s'écria-t-elle avec surprise? Est-ce moi qui vous ai conseillé de vous exposer dans un temps comme celui-ci, à tomber entre les mains de Coque-Abou-Barea & de Woodage-Asahel, pour être maltraité, volé & probablement massacré? „ — Non, certainement, répondis-je, Madame, vous ne m'avez jamais donné un pareil avis, mais vous conviendrez que quand vous étiez menacée par une foule d'ennemis puissans, je vous ai entendu dire chaque jour que vous ne les craigniez point, parce que vous étiez dans les mains de Dieu & non dans les leurs. Or, Madame, la Providence vous a défendue jusqu'à ce jour, & c'est en vous imitant, c'est en ayant comme vous toute la confiance d'un vrai chrétien, que j'ai eu le bonheur de réussir. Je savois que j'étois entre les mains de Dieu. Ainsi, je dédaignois les desseins coupables de tous les brigands de l'Abyssinie. „ — “ Madame, dit Confu, Guegué ne vous appartient-il pas? Vous paie-t-il quelque tribut? „

“ Guegué étoit à moi, répondit l'iteghé, quand quelque chose étoit à moi. Mais Michaël le prit & le donna à Coque-Abou-

Barea, & depuis je n'en ai rien reçu. Fasil a mandé Coque - Abou - Barea par rapport à Yagoubé, & il lui a, dit-il, ordonné de venir en simple particulier comme il est venu lui-même, au lieu de lui laisser amener son armée; car on veut prévenir tous les moyens de secourir ce malheureux royaume. „ — Les larmes inondèrent alors le visage vénérable de cette reine, & nous montrèrent à découvert que son cœur étoit tourmenté de voir que rien ne pouvoit s'opposer au retour de Michaël.

Ayto-Engedan voulant essayer de la distraire, lui dit en riant: Je doute que Coque - Abou - Barea soit un aussi bon chrétien que vous & Yagoubé; & s'il ne l'est pas, rien ne peut le sauver des mains de Confu & des miennes. Nous avons l'un & l'autre besoin de chevaux & de mullets pour nos troupes, & il en a d'excellents ainsi que beaucoup d'armes, qui ont appartenu à mon père. — “ Et vous & Confu, lui répondit la reine, vous êtes tous deux aussi méchans que Woodage-Afahel & Coque-Abou - Barea. „ — Au même instant on annonça l'arrivée de Fasil. Nous fûmes congédiés, & nous allâmes déjeûner. Je vis ce général au moment qu'il sortoit du palais. Il sembloit avoir l'esprit

très-préoccupé, & il me salua légèrement, en me priant de venir à Gondar le lendemain matin, parce qu'il vouloit me parler au sujet de Coque-Abou-Barea. Mais l'iteghé ne voulut pas me permettre d'y aller, & je demeurai à Kofcam.

Quoique Fasil ne niât point qu'il eût fait la paix avec le ras Michaël, il cherchoit à tranquilliser les esprits, en protestant solennellement que bien loin de permettre que le ras vînt à Gondar, il ne consentiroit pas même qu'il passât le Tacazzé. Ces assurances eurent sur la plupart des gens de la capitale l'effet qu'on en attendoit, car le roi Técla-Haimanout étoit aussi chéri que son concurrent étoit détesté; mais les cruautés horribles, qui ne pouvoient manquer de suivre le retour de Michaël, faisoient préférer à tout le monde tout autre gouvernement, pourvu qu'il prévînt ce retour funeste.

D'un autre côté, bien que Socinios connût parfaitement les projets de Fasil, il n'abandonna pas sa propre cause. Il fit partir Woodage-Afahel, fort de toute son autorité, pour essayer d'occasionner des soulèvements dans le

Maitsha. Il lui ordonna d'annoncer à tous les Gallas de cette province que s'ils vouloient prendre avec eux leur buco (1), & venir à Gondar pour s'opposer au retour du ras Michaël, ils auroient le droit de se choisir eux-mêmes un gouverneur, & ils seroient affranchis pendant sept ans du tribut qu'ils devoient au roi. Socinios fit en même-temps avertir Powussen d'essayer par des marches forcées de surprendre Fasil, pendant qu'il étoit à Gondar avec peu de troupes. Malgré cela, l'usurpateur continua à dissimuler le plus qu'il lui fut possible : mais comme il avoit affaire avec des gens rusés, il étoit plus que probable que ses secrets seroient bientôt découverts.

Chacun ayant les armes à la main, les mesures étant prises de tous côtés & d'aussi loin que la prévoyance humaine pouvoit aller, il étoit impossible qu'on restât long-temps sans commencer à combattre. Dans la nuit du 23, on reçut un message d'Adera-Tacca-Georgis, l'un des lieutenans de Fasil dans le Maitsha. Cet officier mandoit qu'il avoit fondu sur Woodage-Afahel, occupé à lever des soldats & à exciter des troubles; qu'après un combat op-

(1) Le scème.

niâtre il l'avoit vaincu; qu'il avoit tué ou blessé la plupart de ses gens, & que Woodage-Asahel lui-même blessé de deux coups de lance, n'avoit dû son salut qu'à la vitesse de son cheval, & avoit été joindre Pawussen dans le Begemder.

Ces nouvelles engagèrent soudain Fasil à jeter le masque. Il avoua publiquement que son intention étoit de faire remonter sur le trône Tecla-Haimanout, & que plutôt que de ne pas réussir dans ce projet, il aimeroit mieux rendre au ras Michaël toutes ses dignités & tout son pouvoir. Il dit qu'on n'avoit appelé Socinios au trône que pour se moquer de lui. Il soutint que ce phantôme de roi n'étoit point le fils de Yafous, mais bien le fils d'un habitant de Degwassa, nommé Mercurius; & dans le fait Socinios n'avoit ni dans ses traits, ni dans ses manières, la moindre ressemblance avec les princes de la famille royale, dont il disoit descendre.

L'usurpateur vit bien alors qu'il ne devoit plus regarder Fasil que comme un ennemi. Les ordres furent donnés pour qu'on fermât toutes les portes du palais, & on plaça des

troupes dans toutes les cours & les avenues qui conduisoient à l'appartement du roi. Personne ne put plus être admis en présence de ce prince, qu'il n'eût été auparavant attentivement examiné. Les tambours se firent continuellement entendre; les gardes furent sur pied, & on les renforça de trois cent fusiliers Mahométans, ce qui causa beaucoup de murmures parmi le peuple.

Fasil avoit établi sa résidence dans la maison qu'habite ordinairement le ras, maison située à l'un des bouts de la ville opposé à celui où est le palais du roi; & pour montrer combien il faisoit peu de cas de Socinios, ce général n'avoit auprès de lui qu'une très-faible garde, & son armée campoit au-dessous du palais. Il y eut alors une chose très-remarquée. On entendit battre un tambour dans la maison de Fasil, quoique par un usage constamment observé, il ne soit permis à qui que ce soit de faire battre des tambours ou des tymballes ni dans la capitale, ni dans aucun autre lieu où se trouve le roi.

Le roi Yafous, second fils de l'iteghé, & père du roi Joas, avoit eu deux fils d'une

esclave de la reine. Mais ce prince avoit eu tant d'ensans de mères d'une basse extraction, qu'on en avoit négligé beaucoup, au point même de ne pas les réleguer dans la montagne de Wechné. L'un des deux fils de l'esclave se montra en Gojam après le meurtre de Joas, & parut disposé à essayer sa fortune : mais il fut pris par le gouverneur de la province. On le conduisit à Gondar & de-là à Wechné. L'autre étoit, disoit-on, venu à Gondar avec Fasil, & le tambour qu'on entendoit dans la maison de ce général sembloit annoncer qu'il étoit dans l'intention de déclarer ce jeune prince roi. Tout fut en confusion dans le palais ; mais Fasil maintint l'ordre dans la ville.

Cependant, vers la fin de Novembre, la reine mère, l'abuna & l'itchegué (1) tâchèrent de réunir les partis opposés, & au moment où l'on s'y attendoit le moins, la paix fut conclue entre Socinios & Fasil. Ce dernier jura d'être fidelle à l'autre comme à son unique souverain ; & l'abuna prononça une excommunication contre le premier d'entr'eux qui

(1) Chef des moines de Debra-Libanos.

manqueroit à ce traité. Quel étoit le motif de cette farce ? C'est ce que je n'ai jamais pu deviner ; mais dès le lendemain on ôta à Powussen & à Gusho leurs gouvernemens du Begemder & de l'Amhara, ce qui étoit une preuve certaine que Fasil persistoit dans l'intention de rappeler le roi Tecla - Haimanout. Les portes du palais furent fermées de nouveau, & les hostilités recommencèrent.

Je dînis avec Ozoro-Esther quand un envoyé de Coqué Abou-Barea vint se plaindre à la reine que son maître étant en marche pour se rendre à Gondar, où il venoit jurer fidélité à Socinios & lui porter le tribut de sa province, avoit reçu un messagier de Fasil, qui lui ordonnoit de congédier la plus grande partie de ses troupes : mais que désirant d'être utile à la reine, & de s'opposer au retour du ras Michael, il avoit désobéi à cet ordre, & pris avec lui un corps considérable de ses meilleurs soldats, renvoyant le reste dans sa province sous la conduite de Welleta-Selassie ; que cependant le 26 Novembre il avoit été surpris dès le matin par Confu & Engedan, qui sans lui alléguer aucune raison, avoient tué ou dispersé ses soldats, & enlevé

tous les chevaux & les mulets sur lesquels ils avoient pu mettre la main ; qu'après cela ils s'étoient mis à la poursuite de Welleta-Selassé, qu'ils étoient tombés sur lui à l'improviste comme il étroit dans le Guesgué ; que dès le commencement de l'action, Engédan avoit tué lui-même cet officier d'un coup de lance, qu'il lui avoit porté à la gorge, au moment qu'il avançoit la main pour faire signe qu'il vouloit entrer en pourparler, & qu'enfin ils avoient mis le feu à neuf villages du Guesgué, après en avoir donné le pillage à leurs soldats.

Cependant Powussen ne dédaigna point l'avis de Socinios. Il tenta de venir surprendre Fasil ; mais ne pouvant pas passer Embras sans combattre Aylo, il l'attaqua & dispersa ses troupes sans beaucoup de résistance. A la première nouvelle de cette action, Fasil proclama Tecla - Haithamout roi ; & abattant ses tentes, il alla se poster à Abba-Samuel, groupe de villages à deux milles de Gondar, & il invita tous ceux qui redoutoient la vengeance du ras Michaël, à sortir de la capitale & à venir le joindre. D'Abba-Samuel, il se rendit bientôt à Dinglebet sur les bords du lac Tzana,

où il arrêta toutes les provisions qu'on pouloit à Gondar ; ce qui occasionna une famine, qui fit périr beaucoup de monde.

Je n'avois eu jusqu'alors aucune relation avec Socinios. Je ne l'avois même jamais vu que lors de l'interrogatoire du Galla, qui avoit aidé à assassiner Joas. Je ne croyois donc pas que l'usurpateur me connût, ou du moins qu'il se souciât plus de moi que d'aucun des Grecs, qui étoient dans Gondar. Mais j'avois à la cour un bon ami, qui veilloit pour moi, tandis que je m'endormois, & qui ne voulut pas que je restasse inconnu. Cet ami si zélé étoit l'Acab-Saat-Salama, qui, le 5 Décembre, profitant d'un des momens où Socinios avoit trop bu, l'excita à sortir la nuit de son palais, accompagné d'un grand nombre de bandits, la plupart Mahométans, & à aller piller plusieurs maisons. Socinios en cette occasion tua, dit-on, un homme de sa propre main. Parmi les maisons qu'on pilla, la mienne ne fut point épargnée ; mais heureusement j'étois alors à Koscam. Ces brigands fondirent aussi sur la maison de Metical aga, dont un des domestiques se sauva dans un cimetière, & l'autre fut assassiné. Le chef de cette indigne troupe étoit

etc
M
tro
lev
fie
gr
fun
en
ha

po
fu
ay
qu
de
vi
pl
qu
tro
lun
&
H
en
in
le
l'u

étoit un nommé Consu, frère de Guebra-Mehedin. Tout ce que les scélérats purent trouver chez moi, fut volé ou brisé. Ils m'enlevèrent entr'autres choses un télescope à réflexion, un baromètre, un thermomètre & un grand nombre de papiers & de dessins, qui furent d'abord déchirés, & que Consu brûla ensuite lui-même, en prononçant des juremens horribles & beaucoup de menaces contre moi.

Le lendemain matin à neuf heures, je reçus l'ordre de me rendre au palais. J'y allai, & je fus soudain introduit. Socinios étoit assis. Il avoit les yeux à demi-fermés & aussi rouges que de l'écarlate, par une suite des débanches de la veille, & il paroisoit encore pris de vin. Il mâchoit du tabac, sa bouche en étoit pleine; & il avoit tellement couvert le parquet de ses crachats, que j'eus de la peine à trouver une place nette pour m'agenouiller & lui rendre hommage. Socinios avoit des habits & des ornemens pareils à ceux du roi Tecla-Haimanout: mais combien il différoit de lui en toute autre chose! J'éprouvai une secrète indignation, une horreur invincible en voyant le trône si mal occupé. En m'avancant vers l'usurpateur, je le fixai le cœur plein d'un

profond mépris. Ces vers d'Hamlet le peignent exactement.

Ce traître, ce brigand, ce barbare impôleur,
O! combien il est loin de son prédécesseur!
Roi vil, sa main perfide a ravi la couronne,
Et le lâche nous montre un voleur sur le trône (1).

Il faut une sorte de noblesse & de majesté naturelle pour caractériser un roi.

Quand je me relevai & me tins debout devant Socimios, il eut l'air d'être déconcerté & de ne savoir que dire. Indépendamment de ses domestiques, il avoit autour de lui beaucoup de monde, mais personne de bien recommandable, car la plupart des gens de distinction avoient suivi Fasil. Après avoir

(1) Les vers anglois sont trop singuliers & trop énergiques pour ne pas les citer :

A murderer and a villain :
A Slave, that is not twentieth part a tithe
Of your proceeding Lord ; à vice of Kings ;
A cutpurse of the Empire, and the rule ,
That from a shelf the precious diadém stole
And put in his pocket ;
A King of shreds and patches.

SHAKESPEARE.

craché deux ou trois fois & avoir écouté son frère Chremation, qui lui parla à l'oreille, & que je n'avois jamais vu, Socinios me dit : "d'où vient que vous, qui êtes *un Grand*, vous ne vous tenez pas au palais ? Vous étiez constamment avec l'exilé ou l'usurpateur Tecla-Haimanout, soit pendant la paix, soit pendant la guerre ; vous aviez coutume de monter à cheval à sa suite, de l'amuser par votre adresse, & je crois même de manger & de boire avec lui. — Où est tout l'argent que vous avez tiré de la province du Ras-el-Feel, dont je fais que vous êtes encore gouverneur, quoique vous le cachiez ? Comment osez-vous garder Yasmine dans ce gouvernement, & ne pas le donner à Abd-el-Jelleel, qui est mon esclave, & que j'ai choisi pour y commander ? "

J'attendis patiemment qu'il eût achevé de parler, puis je lui fis une légère inclination, & je lui répondis : — "Je ne suis point un grand, même dans mon pays, & la preuve de cela, c'est que je viens dans le vôtre. J'arrivai ici dans le temps que Tecla-Haimanout régnoit, & je lui fus recommandé par les amis qu'il avoit en Arable. Vous êtes parfaitement

instruit de l'amitié qu'il m'a toujours témoignée: mais tout ce qu'il fit pour moi n'étoit qu'un effet de ses bontés & non le prix de mon mérite. Je n'ai jamais mangé ni bu avec lui. C'est un honneur auquel je n'ai jamais pu prétendre, la coutume de votre pays y est contraire; & je ne me serois jamais senti disposé à transgresser cette coutume, quand bien même j'en aurois eu la facilité; mais je ne l'avois point. J'ai, à la vérité, vu souvent Tecla-Haimanout manger & boire; mais cet honneur, j'ai dû le partager avec ses serviteurs de confiance, puisque j'étois un officier de sa maison. L'or, que vous dites que j'ai plusieurs fois eu du roi & de la province du Ras-el-Feel, je l'ai constamment dépensé pour le service du monarque, ou pour m'en faire honneur. Mais à présent je ne suis plus gouverneur du Ras-el-Feel, & je n'ai aucun emploi, ni n'en désire. Je pense que Yafine commande dans le Ras-el-Feel, par l'ordre de son supérieur Ayto-Confu, qui tient lui-même ce gouvernement du roi & du ras Michaël: mais je n'ai aucune certitude sur cela. Quant à mes tours à cheval, je ne ne fais pas ce que vous voulez dire. J'ai pendant plusieurs années consécutives monté à cheval avec les Arabes.

Mon pays est aussi un pays de cavaliers; & j'avoue que je suis parvenu à manier avec supériorité les armes à feu & la lance: mais je ne suis point un farceur & je ne fais point de tours. La profession des armes est un droit que j'ai hérité de mes ancêtres, & c'est avec mes armes que j'ai souvent amusé le roi, à sa sollicitation, parce que cet amusement étoit digne de lui, & non au-dessous de moi. „

“ Le roi! s'écria Socinios d'un ton furieux. Eh! qui suis-je donc moi? un esclave? Ne savez-vous pas qu'en frappant seulement du pied, je puis vous faire mettre en pièces dans un instant? Pourquoi avez-vous dit à l'iteghé qu'on avoit volé dans votre maison cinquante onces d'or? Tout autre roi que moi vous feroit arracher les yeux au moment même, & feroit jeter votre corps aux chiens. „

Ce qu'il disoit étoit vrai. Les mauvais rois font toujours entourés de bourreaux. Cependant je ne perdis point courage. Etranger & isolé, je me croyois encore supérieur à la brute que je voyois sur le trône. — “ L'iteghé, lui dis-je, est à Koscam, & elle peut vous apprendre si je lui ai dit qu'on m'eût

volé de l'or, excepté un couteau garni en or, que Tecla - Haimanout m'avoit donné à Dingleber le lendemain de la bataille de Lim-jour, & qui étoit par hasard resté dans ma maison, parce que je ne le portois plus depuis le départ de ce prince pour le Tigré, „ — Au même instant Socinios cracha vers moi une bouchée de salive pleine de tabac qui faillit m'attrapper. Je ne fais point s'il le fit exprès ou non : mais je me sentis singulièrement ému. Alors un homme âgé & de bonne mine, qui étoit assis dans un coin de l'appartement se leva, & s'avançant vers Socinios, il lui dit d'un ton très-ferme : „ Je ne puis plus long-temps souffrir tout ceci. Nous deviendrons la fable & l'horreur du genre humain. Quelle affaire avez-vous avec Yagoubé ? Pourquoi l'avez-vous envoyé chercher ? Il a eu la faveur du dernier roi : mais on n'a rien fait de plus pour lui que ce que j'ai vu faire pour tous les Grecs & les Arméniens sous les règnes précédens, & cependant tous ces gens-là conviennent que dans leur pays ils ne seroient pas dignes d'être ses serviteurs. Il est non-seulement l'ami du roi, mais le nôtre. Tout le monde le chérit. Quant à moi, je ne lui ai pas parlé deux fois en ma vie : mais je fais

que lorsqu'il pouvoit aller en Tigré avec son ami Michaët, il a mieux aimé rester avec nous à Gondar. Ainsi vous avez à vous en plaindre moins que personne, vous qu'il a préféré au ras, quoique vous ne lui ayez jamais rien donné. Quant à son adresse à monter à cheval, je souhaiterois qu'il eût pratiqué cet exercice avec vous, comme avec Tecla-Haimanout, & que vous eussiez passé autant de temps avec lui que votre prédécesseur. Les malheurs & la honte de la nuit dernière, ne nous auroient point accablés, ou du moins ils n'auroient point passé les limites de votre royaume, vous n'auriez mécontenté ni Fasil ni l'iteghé, & quand le jour du jugement s'approche, vous seriez plus en état de répondre, que vous ne pourrez jamais l'être, en vous conduisant comme vous le faites. — Je fus depuis que celui qui parloit ainsi étoit le ras Sanuda, neveu de l'iteghé & fils du fameux ras Welled-de-l'Oub. Je ne pouvois le connoître, parce qu'il avoit été exilé dans le Kuara par Tecla-Haimanout, dans les premiers temps que j'étois à Gondar.

Pendant tout le temps que dura cette harangue, Socinios tint les yeux fermés. Une salive

mêlée de tabac découloit de sa bouche entrouverte ; & son corps se balançant sur son siège sembloit avoir perdu l'équilibre. Mais quand le ras Sanuda cessa de parler, il voulut prendre un ton plaisant : " vous êtes bien en colère aujourd'hui, lui dit-il, Baba ? „ — Puis se tournant vers moi : " dès demain, ajouta-t-il, menez-moi ce cheval que Yasine vous a envoyé à Koscam ; & menez-moi aussi Yasine lui-même, ou bien vous aurez de mes nouvelles. Esclave & franc, comme vous l'êtes, ennemi de la Vierge-Marie, menez-moi le cheval. „ — Sanuda me prit par la main & me dit tout bas : " ne craignez rien ; je suis ici. Retirez-vous. La première fois que vous viendrez, vous ne manquerez pas de cavaliers pour vous accompagner. „

Sanuda lui-même sembloit avoir un peu bu. Il me fit signe de me retirer, & je laissai bien volontiers le roi & son ministre, pour m'en retourner à Koscam. Je racontai à l'iteghé tout ce qui s'étoit passé. Elle m'ordonna de rester auprès d'Ozoro-Esther, comme étant à son service, & de ne plus remettre le pied dans Gondar.

En ce temps-là on reçut la nouvelle certaine que le ras Michaël étoit arrivé dans le Lasta, avec Guigarr, shum ou chef de la tribu des Waags, jadis le mortel ennemi du ras, mais qui s'étoit raccommodeé avec lui, & lui servoit de guide. Il faut nécessairement traverser le pays de Lastra pour se rendre du Tigré dans le Begemder & dans le Belessen, & souvent des armées entières ont péri pour avoir voulu forcer ce passage. Quoique Powussen eût plusieurs partisans parmi différentes tribus de ces contrées, il ne put empêcher Michaël & le roi de passer, parce que Guigarr étoit, sans contredit, l'homme le plus puissant du pays. Le 15 Décembre 1770, Michaël traversa le Tacazzé; puis il tourna un peu à gauche, comme s'il avoit voulu prendre sa route par le milieu du Begemder, quoiqu'il n'en eût pas le dessein, mais seulement pour engager Powussen à en venir aux mains. Mais voyant bientôt qu'il ne réussiroit pas & qu'il ne feroit que perdre son temps, il marcha droit à Gondar, non plus comme par le passé, pillant, brûlant, exterminant tout ce qui tomboit sous sa main, mais paisiblement, exerçant partout une police équitable & corrigeant les abus, car il avoit déjà des craintes.

Dès qu'on fêma la nouvelle qu'il avoit passé le Tacazzé, Socinios & l'iteghé prirent la résolution de s'enfuir. Socinios marcha d'abord vers le Begemder : mais le lendemain il tourna sur la droite, passa le Dembea & joignit l'iteghé à Azazo, où il eut beaucoup d'altercations avec elle. Cette princesse avoit prié l'abuna de l'accompagner, & le prélat y avoit consenti, moyennant quinze mulets & trente onces d'or, qu'on lui avoit payé d'avance : mais quand l'iteghé voulut partir, & qu'elle envoya avertir l'abuna de sa promesse, les gens du prélat reçurent le messager à coups de pierres, & ne voulurent pas le laisser approcher de la maison ; mais ils gardèrent les mulets & l'or. La reine dirigea sa fuite vers Degwassa, près du lac Tzana, & envoya tout ce qu'elle avoit de plus précieux sur l'isle de Dek.

Ayto-Engedan & Ayto-Confu, à la tête de leurs soldats, balayoient le pays, protégeant à-la-fois la marche de l'iteghé & s'assurant de tous les partisans de Socinios, qu'ils croyoient mériter d'être punis. Sanuda étoit aussi en force, & jetant enfin le masque, il agissoit d'après les instructions de Michaël, & s'étoit

déjà emparé de plusieurs Tigréens de distinction, révoltés contre le ras. Il avoit arrêté entr'autres Guebra-Denghel, qui, marié à une petite-fille de Michaël, & descendu d'une des familles les plus illustres de sa province, étoit singulièrement distingué par sa candeur, sa générosité & son extrême politesse. Confu & Sanuda s'étant réunis entrèrent dans Gondar, prirent possession du palais & mirent un terme au pillage, aux excès qui étoient devenus très-fréquens depuis la fuite de l'iteghé.

Un jour que j'étois tranquillement assis chez moi à Koscam, Yafine entra tout-à-coup, se prosterna & baisa la terre devant moi, comme cela se pratique quand on salue son supérieur. Il me dit en même-temps qu'il quittoit Ayto-Confu, & qu'il venoit par son ordre me rendre hommage pour la province du Ras-el-Feel, & me dire d'aller le joindre soudain, pour aller au-devant du roi Tecla-Haimanout, parce que plusieurs de ses gens étoient déjà arrivés à Gondar. Mais je renvoyai Yafine auprès d'Ayto-Confu pour le remercier de ma part, & lui dire que je n'accepterois aucun emploi jusqu'à ce que j'eusse vu le monarque; & que comme ce prince m'avoit fixé lui-

même Mariam - Ohha pour le lieu où je le verrois, je croyois qu'il étoit de mon devoir d'attendre qu'il y fût rendu, pour aller le joindre.

Cependant le malheureux Socinios s'enfuyoit toujours avec la reine ; & ils arrivèrent ensemble sur les frontières du Kuara, où cette princesse étoit née. Ceux qui avoient fait de Socinios un roi ne s'en étoient point fait un ami. On fit entendre à l'iteghé que la présence de l'usurpateur seroit infailliblement cause d'une poursuite qui la mettroit en péril, elle, sa patrie, & tous ceux qui lui étoient dévoués. Alors on résolut d'abandonner l'indigne prince, & les soldats l'ayant dépouillé de ses ornemens, & ne lui ayant laissé que quelques haillons pour cacher sa nudité, & un bon cheval pour le porter, le laissèrent tout seul aller tenter fortune.

La reine ne resta que peu de temps dans le Kuara, & prit le chemin de Buré. Tout le Maitshä se rassembla pour l'escorter jusqu'au camp de Fasil, qui lui fit traverser la province de Damot & la mena jusqu'aux frontières du Gojam, où elle fut reçue en triom-

phe par Ozoro-Welleta-Israël, sa fille, & Ayton-son petit-fils, à qui appartenloit la moitié de cette province. C'est-là qu'après un voyage long & pénible, cette princesse jouit enfin de quelque tranquillité.

Le 21 Décembre Ozoro-Esther m'envoya un message pour m'engager à aller avec son fils Confu au-devant du roi, dont le fit-aura-ris avoit déjà marqué le camp à Mariam-Ohha. Je me rendis d'abord auprès d'Ozoro-Esther, qui ayant observé que je ne portois à ma ceinture qu'un coutelas fort ordinaire, parce que celui que le roi m'avoit donné, avoit été enlevé dans le pillage de ma maison à Gon-dar, m'en fit présent d'un magnifiquement monté en or. Elle avoit déjà fait mettre cette arme sur un siége à côté d'elle, où je la vis quand j'entrai, & elle daigna me l'attacher elle-même. Elle me dit en même-temps que je serois bien accueilli, parce qu'elle avoit déjà prévenu le ras Michaël son époux, de l'atten-tion avec laquelle je l'avois soignée, ainsi que son fils aîné, dont la santé avoit été souvent altérée.

C H A P I T R E III.

M. Bruce joint l'armée royale à Mariam-Ohha. — Aucueil qu'il y reçoit. — Terreur universelle que répand dans Gondar l'approche de l'armée. — Plusieurs rebelles sont pris & exécutés. — Inflexibilité du roi.

J'avois encore quelques doutes sur la prudence de ma démarche. Je ne favoisois pas si je devois aller à Mariam-Ohha avant que le roi y fût arrivé. Malgré cela je promis à Confu de le joindre le lendemain, 22 Décembre, dans la plaine au-dessous de l'église d'Abbo, où est un passage appelé Semma-Confu, passage dangereux, parce qu'il est dans les temps de troubles toujours rempli de bandits prêts à piller les voyageurs.

Quoique le jour commençât à peine à pointre, quand je partis de Kofcam, je rencontrais sur le chemin de Gondar une foule de domestiques du roi venus du Tigré, qui me témoignèrent la joie qu'ils avoient de me revoir; & quand je fus dans la plaine au-dessous d'Abbo, je me trouvai déjà suivi d'un parti.

nombreux de cavaliers & de gens de pied. Mon intention n'étoit pourtant point de paraître en force. J'étois parti sans armes, suivi seulement de deux domestiques Abyssiniens à cheval, n'ayant ni leur lance ni leur bouclier; & je ne voulois me présenter devant le roi que comme étant de la suite d'Ayto-Confu. Mais mes résolutions furent vaines; & en partant de bonne heure & marchant très-vite, je diminuai le nombre des personnes qui m'accompagnèrent, mais j'en eus toujours beaucoup. J'avoue que la bienveillance de tous ces gens là, le degré de faveur dans lequel ils croyoient que j'étois, & surtout les assurances que m'avoit données Ozoro-Esther, m'encouragèrent beaucoup; car d'autres personnes avoient prédit, je ne sais pourquoi, que le ras Michaël seroit très-irrité de ce que j'avois jeté une couverture sur le corps du malheureux roi Joas, & surtout de ce que je ne l'avois pas suivi lorsqu'il étoit allé en Tigré.

Je passai à côté des trois monceaux de pierres, sous lesquelles font les corps des trois moines franciscains, qui furent lapidés sous le règne de David IV. Quand je fus au pied

de la montagne sur laquelle est bâtie l'église d'Abbo, je fus joint par Yafine qui m'ame-
noit une vingtaine de cavaliers, revêtus de
leur cote de maille, ayant le casque en tête
& la visière baissée. Ils tenoient leurs piques la
pointe haute, mais de manière qu'ils n'avoient
qu'à faire un seul mouvement pour la placer
horizontalement & se trouver prêts à charger
au premier signal. Je demandai à Yafine pour
quoi lui & ses gens s'étoient ainsi équipés,
avec la chaleur qu'il faisoit & lorsqu'ils n'a-
voient aucun ennemi à combattre ? Il me
répondit que c'étoit pour obéir aux ordres
qu'Ayto-Confu lui avoit donnés la veille ; &
que quant aux ennemis, il y en avoit un qui
s'étoit emparé du défilé de Semma-Confu, &
qui ne nous laisseroit passer que par force.

“ Assurément, lui dis-je, Ayto-Confu fait
„ bien que des cavaliers pesamment armés ne
„ sont point propres à forcer un passage dans
„ des montagnes escarpées, où si l'on faisoit
„ rouler des pierres sur eux, ils pourroient
„ tous être abîmés, sans même voir leurs
„ ennemis. C'est bien étrange, ajoutai-je en
„ parlant à moi-même, qu'un parti d'hommes
„ ait eu assez de hardiesse pour se poster à

„ six

„ six milles en avant du roi, & se mettre „ entre lui & sa capitale. Ces gens-là méritent „ d'être taillés en pièces, & certes ils le feront „ Où est donc Ayto - Confu „ ? Yafine me répondit qu'Ayto-Confu s'étoit avancé jusqu'à l'entrée du défilé pour le reconnoître, & qu'il nous attendoit - là. Nous fîmes environ un demi-mille dans la plaine. Je fus étonné de voir, qu'à l'exception des gens de Yafine, tous ceux qui m'avoient joint en route rioient & plaisantoiient, sans plus se soucier de preser leurs chevaux & leurs mullets, que s'il n'y avoit pas eu la moindre chose à craindre. Aussi commençai-je alors à soupçonner quelque tour de la part de Confu, qui étoit fort jeune & qui aimoit beaucoup à se divertir.

Un peu avant d'arriver à l'entrée du défilé, nous vîmes venir vers nous un soldat, qui nous demanda qui nous étions? On répondit que nous étions de la troupe de Yafine, serviteur d'Ayto - Confu, & commandant pour lui dans le Ras-el-Feel. Le soldat répliqua qu'il ne connoissoit point Yafine, & il se retira. Mais à peine il s'en étoit allé qu'un autre s'avança & fit la même question. Le soleil étoit déjà très-chaud; j'étois impatient, & je répon-

dis que j'étois Yagoubé, l'homme blanc, l'ami & le serviteur du roi: mais on répliqua qu'un tel homme ne passeroit pas. Il s'avança alors pour interroger un troisième soldat, que je reconnus pour être à Ayto-Confu, & à qui Yasine répondit que notre troupe étoit celle de Yagoubé, gouverneur pour le roi du Ras-el-Feel, & du maure Yasine qui venoient pour rendre hommage au roi, & pour mourir s'il le falloit au milieu de ses ennemis. — On s'écria alors que nous étions les bienvenus; & le serviteur d'Ayto-Confu se retirant sur le rocher, prit un tambour dont il batit quelque temps, & fit ensuite entendre cette espèce de proclamation: — “ Yagoubé est „ gouverneur pour le roi du Ras-el-Feel, „ commandant de la cavalerie noire, seigneur „ de Geesh & chambellan du roi. „ — Là finit la plaisanterie d'Ayto-Confu. Je trouvai avec lui plusieurs officiers du roi, avec lesquels j'étois lié depuis long-temps. Nous nous assîmes tous auprès d'une source, à l'ombre du rocher, & nous fîmes de bon cœur un excellent déjeûner, que nous avoit fait préparer Ozoro-Esther.

Comme nous achevions de déjeûner & que

nous allions monter à cheval, nous vîmes accourir vers nous un homme, qui nous demanda où étoit le roi, & si nous étions de la troupe de son fit-auraris ? Nous ne lui fîmes aucune réponse : mais l'ayant entouré nous l'obligeâmes à nous faire connoître sa mission. Il nous dit qu'il appartenloit au negadé ras Mahomet de Dara, lequel avoit arrêté le frère de Guebra-Mehedin (1), cet Ayto-Confu, dont j'ai eu déjà occasion de parler plusieurs fois, mais jamais en bien. Ce mécréant que nous avons vu le principal auteur du pillage de ma maison, quand, dans un accès d'ivresse, l'indigne Socinios courroit la nuit les rues de Gondar avec lui, étoit alors prêt à paroître devant le roi, où il auroit infailliblement perdu les yeux ou la vie, & peut-être l'un & l'autre, si tous ses forfaits avoient été dévoilés. Il étoit neveu de l'iteghé, fils du bacha Eusebius, frère de cette reine, & par conséquent cousin-germain de l'autre Ayto-Confu mon ami, qui me demanda avec une sorte de défiance si je pardonnois à son cousin, & si je consentois qu'on le délivrât des mains de

(1) Blessé d'un coup de fusil par M. Bruce, du côté de Dara.

Mahomet. Quelque rancune que je fusse conservé contre le prisonnier, on sent bien que je n'hésitai pas à me rendre aux vœux de mon ami; car je n'aurois pas voulu pour le monde entier qu'on eût dit que j'étois cause de la mort du perfide. On avoit assez dit, mais pourtant mal-à-propos, que j'étois l'auteur de celle de son frère.

Mahomet nous remit alors le prisonnier, & promit de ne pas se plaindre de lui au ras Michaël: mais il l'assura en même-temps que si jamais il retomboit entre ses mains, il n'épargneroit pas sa vie. Il favoit assez qu'aucun des parens du scélérat ne feroit fâché de le voir périr, pourvu qu'il ne finît pas ses jours par la main du bourreau. Aytò-Confu quoique plus jeune de dix ans que son indigne cousin, voulut qu'il fût puni. En conséquence il le fit fouetter de verges, & ensuite il le livra à un serviteur d'Ozoro-Esther pour qu'on le conduisît dans quelque lieu sûr, où il fût hors de la portée du ras Michaël, du moins pour quelque temps.

Nous montâmes alors à cheval; & ayant ordonné à Yasine & à ses soldats de quitter

leurs armes , nous marchâmes tous en habit de paix , & le cœur plein de joie de revoir le roi , qui , dès les onze heures du matin , campa à Mariam-Ohha.

Mon premier soin fut de me rendre auprès du ras Michaël , qui , quoique très - occupé , ordonna qu'on m'introduisit dès que je fus annoncé. Comme serviteur du roi , j'aurois pu me dispenser de lui rendre cet hommage : mais j'avois résolu de ne paroître avec aucune marque de distinction , & de rester avec l'humble vêtement d'un simple étranger. Le ras s'en apperçut tout de suite ; & dès qu'il vit que je m'approchois pour baisser la terre devant lui , il fit un effort comme s'il avoit voulu se lever , quoiqu'il fût estropié de manière à ne pouvoir se tenir debout sans qu'on l'aïdât. Alors il étendit sa main vers moi pour m'empêcher de me prosterner , en disant avec précipitation : „ Be Gzeir , be Gzeir , c'est-à-dire , pour Dieu ne faites pas cela , pour Dieu ne faites pas cela. Néanmoins , je m'étois déjà prosterné. Aussitôt que je fus relevé , il me dit très - haut , sans m'inviter à m'asseoir : — „ Avez - vous vu le roi ? „ — „ Non , pas „ encore , lui répondis-je. „ — „ Avez-vous

„ à vous plaindre de quelqu'un, ou avez-
„ vous quelque grâce à demander „ ? —
“ Aucune, lui dis-je, si ce n'est de me con-
„ tinuer vos bontés. „ — Il me répliqua :
“ Je suis sûr que je vous les dois. Allez trou-
„ ver le roi. „ — Je le saluai & je me retirai.
J'avois eu beaucoup de peine à entrer dans
sa tente. Je m'étois fait presqu'écraser : mais
quand je voulus sortir, la foule s'écarta &
m'ouvrit un large passage.

L'accueil qui m'avoit été fait, devoit servir infailliblement de règle aux courtisans pour se conduire avec moi. L'homme est partout le même, quoique d'une couleur différente. La cour d'Abyssinie & celle de Londres ont des principes égaux. Je me rendis promptement chez le roi, qui donnoit audience. Sa tente, quoique très-grande, étoit remplie de manière à ne pouvoir s'y remuer. Aussi quand je vis cela je résolus de me retirer dans ma tente jusqu'à ce que la foule se fût dispersée. Mes domestiques l'avoient plantée près de celle de Kefla-Yasous, à l'instigation de ce général : mais avant que j'y fusse arrivé, je fus joint par un officier du roi, qui me dit de revenir sur mes pas. La foule étoit moins nombreuse

chez le monarque, mais il y avoit encore beaucoup de monde.

Tecla - Haimanout étoit assis sur un siége d'ivoire, pareil à ceux qu'on voit représentés sur les médailles des anciens. Ce siége étoit un présent, qui lui avoit été envoyé d'Arabie pendant son séjour dans le Tigré. Le roi étoit vêtu simplement, mais avec beaucoup de propreté, & il avoit les cheveux peignés & parfumés. Quand je me prosternai devant lui : — " Voilà , dit - il , un rebelle bien obstiné , quel châtiment lui ferons - nous infliger ? " — " Votre majesté , m'écriai - je , ne peut certainement pas me faire infliger une punition , qui approche du plaisir que je ressens à la voir assise sur son trône. " — Il sourit d'un air très-satisfait : puis il me donna le dessus de sa main à baiser & ensuite le dedans. Il me fit en même-temps signe de rester debout à ma place. Je m'y tins en effet un moment. Mais voyant qu'il étoit occupé d'affaires qui m'étoient étrangères , je me retirai. Je ne pus m'empêcher de réfléchir en m'en allant que parmi la multitude , qui étoit alors dans le camp , j'étois peut-être le seul qui demeurât sans crainte ou sans espérance.

Tous les habitans de Gondar, & des villes & des villages voisins étoient accourus au-devant de leur roi : mais la crainte qu'inspirroit le ras Michaël étoit cause de cet empêsement ; car chacun trembloit de ne pas être vu de peur qu'on le jugeât partisan de Socinios.

Le penchant de la montagne, à prendre depuis le Belessem, offre un coup-d'œil charmant. Il est tapissé d'une belle verdure depuis le sommet jusqu'au pied, qui est garni d'une chaîne de rochers confusément posés. Cette montagne est très-étendue & opposée à l'ouest-sud-ouest : un joli ruisseau, qui prend sa source dans le Belessem, traverse la montagne & va se précipiter dans la rivière de Mogetch. C'est ce ruisseau qu'on appelle Mariam-Ohha, c'est-à-dire l'eau de Marie, d'après une église du Belessem, dédiée à la Vierge-Marie. La montagne étoit couverte de gens vêtus d'étoffe de coton aussi blanche que la neige, & assis sur l'herbe. Il ne pouvoit certainement pas y en avoir moins de cinquante ou soixante mille, tant hommes que femmes. Les uns avoient porté de quoi prendre leur repas ; les autres comptoient sur les amis qu'ils avoient dans l'armée. Les soldats ne manquoient pas

de viande ; car dès l'instant que le roi avoit eu passé le Tacazzé, tout avoit été de bonne prise ; & quoiqu'on ne brûlât point les maisons, quoiqu'on ne massacrât point les habitans, suivant la coutume observée jusqu'alors par Michaël, on emmenoit du moins tout le bétail dont on pouvoit s'emparer. En outre, on avoit porté beaucoup de provisions des environs de Gondar, pour en faire présent au roi & aux grands. La famine étoit dans la capitale, parce que tous les chemins étoient obstrués; mais le camp nageoit dans l'abondance.

On étoit alors au mois de Décembre, c'est-à-dire dans la plus belle saison de l'année en Abyssinie. Le soleil étoit dans le tropique du sud, & conséquemment on n'avoit à craindre ni de la pluie pendant le jour, ni de la rosée pendant la nuit ; de sorte que si le souvenir du passé n'avoit pesé sur le cœur de beaucoup de personnes qui étoient-là, c'eût été une délicieuse partie de plaisir que de ramener le roi dans sa capitale. Les prêtres, les moines de tous les couvens d'alentour, avec des robes de coton jaune & blanc, & portant leurs croix & leurs tambours vinrent tous en procession, & ajoutèrent singulièrement à la magnificence

du spectacle. On distinguoit surtout trois cent moines de Koscam , à leurs grandes croix & à leurs tymbales d'argent, que l'iteghé leur avoit données dans un temps de splendeur : mais la fuite de leur protecteur rendoit leur destinée bien incertaine. Les deux hommes qui attiroient ensuite les regards de tout le monde étoient l'abuna & l'itchegué , que leur rang , leur dignité sembloient devoir exempter du soin de sortir de Gondar pour venir au-devant du monarque. Mais ils y étoient conduits par la crainte. Il prirent l'air humble , qui ne convient qu'à des criminels , & ils furent traités avec fort peu de respect par les soldats , qui les regardoient comme ennemis.

L'on doit se rappeler que peu après que Soci-nios fut monté sur le trône , le bruit se répandit que la fortune sembloit avoir abandonné Michaël , qui assiégeoit la montagne d'Haramat , & qu'alors l'abuna , l'itchegué & l'Acab-Saat excommunièrent solemnellement le roi , le ras & tous leurs partisans , & délièrent le peuple du serment de fidélité qu'il avoit juré à Técla-Haimanout. Mais dès que le roi quitta le Tigré , les deux prélats employèrent tous les moyens pour obtenir grâce , & ce ne fut qu'avec beau-

coup de peine & à la sollicitation d'Ozoro-Esther que Michaël la leur accorda. Cependant on leur imposa en même temps l'obligation de venir au-devant du roi jusqu'à Mariam-Ohha, sans suite, sans croix, sans tympales, & avec des habits de suppliants. En conséquence, ils arrivèrent lorsque le roi descendit de cheval: mais ils ne portèrent point de tentes, on n'en planta point pour eux, & on ne leur rendit aucune espèce d'honneur.

L'abuna avoit avec lui un prêtre monté sur une mule, & deux domestiques à pied, qui avoient l'air de deux mendians. L'itchegué étoit suivi de deux moines, qu'on auroit pris pour deux misérables valets, si on ne les avoit pas reconnus à leur capuchon. L'on fit attendre les deux prélats jusqu'à trois heures après midi; après quoi ils furent admis dans la tente du ras, qui leur fit de sévères reproches. Ils allèrent ensuite chez le roi, qui les congédia aussitôt sans leur adresser une seule parole, & sans leur permettre de s'asseoir en sa présence, honneur auquel leur rang leur donnoit droit. J'invitai l'abuna à entrer dans ma tente, pour se mettre à l'abri du soleil; ce qu'il accepta volontiers. Il étoit humilié. Il ne parla que très-bas

& d'un air prévenant. Il me dit qu'il avoit toujours eu beaucoup de considération pour moi: mais je n'avois aucune raison de le croire. Il me pria ensuite de parler en sa faveur devant le roi & devant le ras, & je le lui promis sincérement. Je fis apporter du café. Il en but avec grand plaisir, & en même temps il me donna à entendre qu'il ne se croyoit pas sûr de son pardon; & il me pria de lui dire franchement ce que j'en pensois, & ce que j'avois entendu dire. Je lui répondis que je croyois que tout alloit bien pour lui & pour l'itchegué; mais que je ne favois pas si la clémence du roi s'étendroit plus loin. "J'entends, me dit-il tout de suite, j'entends ce que vous voulez dire. Vous parlez de l'Acab-Saat. Maudit soit-il! c'est lui qui est cause de tout. Pouvois-je connoître ces malheureux noirs, moi qui suis un étranger, si récemment venu dans le pays?" — En effet, il sembloit les connoître fort peu. Il favoit l'arabe, qui étoit sa langue maternelle, & qu'il parloit comme un vrai payfan: mais il n'entendoit pas un seul mot des diyers langages usités dans le pays, où il étoit destiné à vivre & à mourir. Quand il eut achevé de prendre son café, je le laissai s'entretenir avec quelques-uns de ses gens; & au bout d'une demi-heure il s'en alla.

Le ras Michaël avoit mené du Tigré environ vingt mille hommes, qui, sans contredit, étoient les meilleurs soldats de l'empire. Il y avoit dans ce nombre six mille fusiliers, & le reste étoit armé de lances & de boucliers. De plus, son armée avoit été renforcée par six mille hommes de Gondar. Cette armée avoit beaucoup de cavalerie, sans cesse occupée à battre l'estrade, & arrêtant tous les malheureux qu'on croyoit coupables, & qu'on destinoit à servir d'exemple des vengeances du ras.

Le chemin le plus court du Tigré à Gondar est celui du Lamalmon (1) & du Woggora. Mais Ayto-Tesfos s'étoit maintenu dans le gouvernement du Samen depuis le règne de Joas, qui le lui avoit donné ; il étoit l'ennemi constant du ras Michaël, & il vénloit de s'emparer des passages voisins du Tacazzé, de manière qu'il pouvoit couper toute communication entre la capitale & le Tigré. L'armée de Michaël étoit sur les frontières du Belessen, entre le Lasta & le Begemder. Powussen, à la tête des troupes du Begemder, s'empara du chemin qui mène en Gojam, par le Foggora

(1) La plus haute montagne du Samen.

& par Dara. Ayto-Engedan, qu'on pouvoit regarder comme commandant un poste avancé de Fasil, étoit à Tshemmera, clef du Maitsha & du pays des Agows; & Coque-Abou-Barea se tenoit au nord-ouest vers le Kuara. Ainsi toutes les routes qui aboutissent à Gondar se trouvèrent si bien interceptées, que beaucoup d'habitans de la capitale périrent de faim.

Le ras Michaël avoit ordonné à deux de ses neveux, Técla, & Welleta-Michaël, grand-maitre de la maison du roi, d'essayer de forcer le passage du Woggora, & d'ouvrir une communication entre le Tigré & Gondar. En conséquence il laissa quatre mille hommes dans la province de Siré, & au-delà du Tacazzé; & à peine eut-il achevé de planter ses tentes à Mariam-Ohha, qu'il détacha Kefla-Yafous, à la tête de six mille hommes, pour tâcher d'opérer une jonction avec Welleta-Michaël & Técla. Leurs ordres étoient de faire leurs efforts pour engager Tesfos à en venir aux mains, mais de ne pas chercher à emporter les montagnes d'assaut, parce que le principal poste où le gouverneur s'étoit retranché, le roc Juif, étoit inaccessible, qu'on y recueilloit du bled pour la subsistance des troupes, &

qu'il y avoit un ruisseau dont l'eau étoit excellente, & qui ne tarissoit dans aucune saison de l'année. Pour irriter davantage Tesfos, on nomma à sa place Kefla-Yafous. Ce brave Kefla-Yafous, cet intrépide & vigilant officier, se hâta d'aller exécuter les ordres qu'il avoit reçus, & j'eus la douleur de ne pas le voir avant son départ.

Quoique le ras Michaël eût tenu conseil toute la nuit, l'ordre d'abatre les tentes fut donné dès la pointe du jour, & bientôt après toute l'armée fut en mouvement. Le conseil s'étoit tenu dans la tente du ras, & non en présence du roi, avec qui j'avois été la plus grande partie de la soirée, & même fort avant dans la nuit. Ce prince sembloit avoir perdu toute sa gaîté; il avoit l'esprit rempli d'inquiétude, & il craignoit le parti que pouvoient prendre l'iteghé & Fasil. Il me dit qu'il avoit envoyé à l'iteghé des assurances de paix, en la priant de ne pas sortir de Koscam: mais qu'elle avoit répondu qu'elle ne pouvoit se fier à Michaël, d'après les menaces qu'il lui avoit fait faire du Tigré. On observoit aussi que depuis qu'il étoit en marche, le jeune roi, oubliant l'usage qu'il avoit toujours suivi ayant

de passer le Tacazzé, ne recevoit plus qu'avec un front sévère ceux qui se présentoient devant lui, & qu'à peine même il daignoit leur parler. Michaël devenoit aussi chaque jour plus sombre & plus terrible, & il l'avoit pourtant été assez dans tous les temps.

Le 23 Décembre, l'armée campa à onze heures du matin, sur les bords du Mogetch, précisément au-dessous de Gondar. La conduite du roi & du général avoit tellement frappé tout le monde, qu'à peine les tentes furent plantées, que chacun s'en alla furtivement sans avoir diné; & bientôt après, le bruit se répandit que la ville alloit être brûlée & les habitans passés au fil de l'épée. Cette nouvelle occasionna une consternation universelle, & plusieurs habitans s'enfuirent pour aller joindre Fasil.

Quant à moi, la conduite du roi me fit penser qu'il y avoit quelque dessein caché, & un accident ne tarda pas à confirmer mes soupçons. Tandis que nous étions en marche, ce prince me pria de passer devant lui & de lui faire voir le cheval que j'avois reçu de Fasil, qui étoit très-beau, bien dressé, & que je lui réservois

réervois à lui-même. Nous traversions un ravin profond, au-dessus du quel un kantuffa étendoit ses branches. J'avois sur les épaules une peau de chèvre blanche que le kantuffa ne m'enleva pas : mais le roi, qui étoit vêtu d'un habit de paix, ayant ses longs cheveux épars autour de son visage, & enveloppé dans son manteau de mousseline, de manière qu'à peine on pouvoit lui voir les yeux, faisoit plus d'attention au cheval qu'au kantuffa. Ses cheveux touchèrent d'abord à une branche, & le pli du manteau qui couvroit sa tête fut rejeté sur ses épaules. Le secours qu'on lui apporta tout de suite, la promptitude avec laquelle je coupai la branche d'un coup de coutelas, rien enfin n'empêcha le manteau de tomber, & le prince parut avec sa simple robe, & la tête & le visage nuds devant tous les spectateurs.

Un pareil accident est regardé comme un malheur véritable pour un prince qui ne paroît jamais que couvert en public. Cependant il n'en fut pas plus ému qu'à l'ordinaire : mais conservant son air grave, il demanda deux fois, d'un ton de voix assez bas, quel étoit le shum de ce district. Malheureusement ce shum n'étoit pas loin. C'étoit un homme maigre & qui

paroifsoit avoir une soixantaine d'années, & son fils en avoit environ trente. Ils accoururent aussitôt l'un & l'autre, & se mirent, suivant l'usage, nuds jusqu'à la ceinture. Le roi étoit déjà recouvert. Je ne fais ce qu'avoit le vieillard, mais en passant à mon côté, il riait & paroifsoit fort content de lui-même. Je ne pus m'empêcher de considérer en lui la folie humaine, qui fait qu'en général on n'a jamais plus d'aveuglement & d'insouciance qu'au moment des plus grands périls. Le roi lui demanda s'il étoit le shum de cet endroit-là. Il répondit qu'oui, & il ajouta, sans qu'on le lui demandât, que le jeune homme étoit son fils.

Quand le roi d'Abyssinie est en marche, il a toujours auprès de lui un officier qui s'appelle *le Kanitz-Kitzera*, c'est-à-dire, le bourreau de l'armée. Ce kanitz-kitzera porte toujours à l'arçon de sa selle une grande quantité de courroies de cuir, roulées d'une manière très-industrieuse, & on nomme ces courroies *le taradé*. Le roi ne fit qu'un signe des yeux & de la main; & au même instant, deux courroies du taradé furent déployées & passées autour du cou du shum & de son fils, & les deux malheureux furent hissés au même arbre. On les

haïssa ainsi pendus. Je suis sûr qu'ils furent quelques minutes avant d'expirer, & qu'on auroit pu les sauver, si on avoit osé couper leurs courroies : mais la crainte s'étoit emparée de tous ceux qui n'avoient pas accompagné le roi en Tigré.

Cependant ce cruel événement me parut être un présage certain des résolutions qu'on avoit prises, & qui ne tardèrent pas à s'exécuter. Quoique le jeune roi aimât beaucoup à voir couler le saug dans les combats, c'étoit la première fois que je l'avois vu ôter la vie à quelqu'un par la main du bourreau. Au contraire, je l'avois souvent vu frémir & entendu exprimer tout bas son mécontentement de ce que le ras Michaël ordonnoit chaque jour de ces sortes d'exécutions. Mais cette fois-ci, il sembla avoir perdu toute sa sensibilité. Il continua tranquillement sa route en s'entretenant du cheval de Fasil ou d'autres sujets indifférens, sans qu'il lui échappât la moindre réflexion sur la barbarie atroce qu'il venoit de commettre.

Dans la soirée du 23, l'armée étant campée sur les bords du Mogetch, on vit arriver Sanuda, le même qui avoit fait Socinios roi,

& qui avoit rempli sous lui la place de ras. Il fut reçu avec de grandes marques de faveur pour prix du rôle de traître qu'il venoit de si bien jouer. Il mena avec lui trois prisonniers, dont l'un étoit Guebra-Denghel, gendre du ras Michaël, & l'un des hommes les plus aimables d'Abyssinie, mais qui malheureusement avoit embrassé un mauvais parti. Les deux autres infortunés se nommoient Sabaat-Laab & Kefla-Mariam, tous deux issus des premières familles du Tigré. Ils furent tous, l'un après l'autre, jetés violemment la face contre terre en présence du roi. J'eus le cœur navré de douleur à la vue de Guebra-Denghel. Il pria le roi avec instance d'ordonner qu'on le mit à mort devant sa tente, au lieu de le faire livrer à son cruel beau-père. Mais le monarque ne répondant rien, ne paroissant pas même sentir de la pitié, fit signe de la main qu'on menât les prisonniers au ras Michaël; & le ras les fit charger de fers.

Deux heures après, vint Ayto-Aylo, fils du kasmati Eshté, & nommé par le roi au gouvernement du Begemder. Il traînoit à sa suite Chremation, frère de Socinios, & l'Acaab-Saat, Abba-Salama, qui en excommuniant son père,

avoit été un des auteurs de sa mort (1). J'étois curieux de voir comment on traiteroit l'Acaab-Saat; car j'avois encore la tête pleine de ce que j'avois lu dans nos livres européens, qui prétendent qu'en Abyssinie les prêtres sont affranchis de toute autorité civile.

Aylo avoit fait attacher les jambes de l'Acaab-Saat sous le ventre de sa mule, & on lui avoit en outre lié les mains derrière le dos, & un homme armé d'une lance & d'un bouclier, & marchant à côté de lui, tenoit le bout de la corde qui partoit des poignets, tandis qu'un autre, pareillement armé, conduisoit la mule par le licou. Chremation avoit les mains attachées, mais ses jambes étoient libres, & il n'étoit tenu par personne.

Pendant qu'on détachoit l'Acaab-Saat, j'entrai dans la tente du roi, & je me plaçai derrière son trône. Bientôt les gens d'Aylo conduisirent les prisonniers; & suivant l'usage, ils les jetèrent la face contre terre; & comme ces malheureux avoient encore les mains garrotées derrière le dos, ils furent rudemens heurtés.

(1) Le kasmati Eshqé frère de l'Iteghé, fut assassiné par Faïl.

L'Acaab-Saat se releva avec fureur & fit beaucoup d'efforts pour détacher ses mains & lancer des excommunications ; ce qui se pratique en élevant la main droite & allongeant l'index. Mais ne pouvant y réussir, il s'écria :
 " Détachez mes mains , & je vous excommunie tous. " On eut beaucoup de peine à le déterminer à écouter le roi , qui lui dit , d'un ton très - calme , ou plutôt très- indifférent :
 " Vous êtes le premier ecclésiastique de ma maison , & le troisième de l'empire : mais je ne sache pas que vous ayiez jamais eu le pouvoir de maudire votre souverain , ni d'exhorter ses sujets à le massacrer. Les umbares (1) vous jugeront demain sur ce crime. Ainsi , préparez - vous à vous défendre & à dire , d'après quels préceptes du Christ ou de ses Apôtres , ou d'après quel canon des conciles vous vous êtes cru en droit de faire ce que vous avez fait.

„ Faites-moi délier les mains , s'écria le fogueux Salama. Je suis un prêtre , un serviteur de Dieu ; & David a dit que les serviteurs de Dieu avoient droit d'enchaîner les rois & de mettre les nobles aux fers.

(1) Juges suprêmes.

„ Samuel ne coupa-t-il pas le roi Agag en
„ morceaux devant le Seigneur ? Oui, je vous
„ excommunie, ô Técla-Haimanout ! „ —
L'Acaab-Saat altoit poursuivre : mais il fut
arrêté par le jeune Técla-Mariam, fils du secré-
taire du monarque, qui le jeta si fortement le
visage contre terre, que la bouche du prêtre
fut toute en sang. — “ Quoi ! souffrir de pareil
„ les choses en présence du roi, » dit en
même temps Técla-Mariam. Aussitôt, l'Acaab-
Saat & Chremation furent poussés hors de la
tente, sans qu'on leur permit de dire un mot
de plus. A la vérité, le coup que venoit de
recevoir l'Abba-Salama, sembloit lui avoir ôté,
pour un temps, l'usage de la parole.

Il y a en Abyssinie une loi qui condamne
à la mort quiconque frappe ou lève la main
pour frapper une autre personne en présence
du roi. Mais en cette occasion, le motif étoit
si grave, si puissant, si imprévu ; le jeune
homme si estimable, & l'offenseur si insolent
& si coupable aux yeux de tout le monde,
qu'on se contenta de faire faire une longue
reprimande à Técla-Mariam, par la bouche de
son père. Mais il ne perdit la faveur ni du roi,
ni du ras Michaël, ni même celle du peuple.

Quand l'Acab-Saat & Chremation furent menés au ras, il refusa de les voir, & ordonna qu'on les chargeât de chaînes & qu'on les gardât étroitement. Ce soir là même on tint conseil dans la tente du roi : mais il ne dura pas long-temps, & on alla le tenir dans la tente du ras où il fut bien plus long. La raison de cette différence est, qu'on ne régla en présence du roi que les affaires du lendemain, & que chez le ras on délibéra sur tout ce qu'il y avoit à faire & sur ce qui pouvoit arriver dans la suite.

Le 24 à la pointe du jour, les tambours se firent entendre, & l'armée se mit en marche. Un peu après avoir passé le terrain raboteux, on fit halte, on doubla les rangs & on se mit en ordre de bataille fort serré. Le roi étoit au centre, une partie de la cavalerie noire formant deux lignes, marchoit devant lui la lance en arrêt; ses officiers & sa noblesse se tenoient à ses côtés. Le reste de la cavalerie étoit distribué sur les ailes, excepté le prince Georgis & Ayto-Confu, qui avec une centaine de cavaliers chacun, voltigeoient pour balayer le pays, tantôt en avant, tantôt sur les flancs de l'armée. J'avoue que je ne me souviens pas qui commandoit le reste des troupes; mon esprit

étoit alors occupé ailleurs. L'armée marchoit en bon ordre, & tout le monde trembloit sur le fort de Gondar. Nous passâmes la ville Mahométané, & nous campâmes sur les rives du Kahha, vis-à-vis de la place où l'on tient le marché.

Affitôt, qu'on fut en face de la ville, les tymbales furent portées à la tête du camp; & après qu'elles eurent retenti quelques temps, on fit deux proclamations. La première disoit, "que tous ceux qui avoient une certaine quantité de farine ou d'orge, l'apportassent le même jour au marché, sous peine, en cas de désobéissance, de voir leurs maisons pillées; & que tout les soldats ou autres personnes, qui voudroient enlever ces provisions au marché sans les payer argent comptant, seroient pendus sur le champ." On plaça soudain un banc sous un arbre dans le milieu du marché. Un juge vint y siéger, ayant plusieurs officiers & une forte garde autour de lui, avec un bourreau muni de plusieurs cordes & prêt à exécuter ses sentences. La seconde proclamation disoit, "que tout le monde pouvoit demeurer tranquille chez soi, & que les personnes qui sortiroient de la ville, seroient

„ réputées rebelles, & auroient leurs biens confisqués, leurs maisons brûlées, & leurs familles punies pendant sept ans, suivant le bon plaisir du roi. „ Jusques-là, tout étoit sage & politique.

Il y a à Gondar des espèces de bouffons, qui se masquent, chantent & font des singeries & des tours de force. Dans toutes les grandes occasions, ils courent les rues, & lorsqu'il y a quelque mariage, quelque fête particulière, ils vont dans les cours des maisons exécuter leurs farces & chanter des chansons, qu'ils composent en l'honneur des personnes pour qui est la fête. Plusieurs fois ils avoient été au-devant du ras Michaël, quand il revenoit du combat, & ils en avoient été bien payés pour avoir célébré ses victoires & son heureux retour. Le jour que l'abuna excommunia le roi Técla-Haimanout, cette troupe de saltimbanques prit part à la cérémonie. Ils tâchèrent tous de décrier le ras Michaël dans leurs couplets fatiriques. Ils lui prodiguerent le nom de boiteux, de cassé, de vieux, d'impuissant, & une foule d'autres titres injurieux, qui ne le touchoient peut-être pas autant que ceux qui lui donnoient du ridicule. Depuis, les bouffons renouvelè-

rent souvent leurs injures contre Michaël, & particulièrement dans une chanson qu'ils firent sur la cavalerie du Siré, qui prenant la fuite à la bataille de Limjour, fut cause que Michaël s'écria : " envoyez cette cavalerie au moulin. " Cependant à l'arrivée du roi & du ras, toute cette bande de farceux, au nombre d'une trentaine, vint célébrer le retour de Michaël à Gondar. Après les deux proclamations que je viens de rapporter plus haut, le roi & le ras étoient allés à droite du camp à Aylo-Meidan, grande plaine au-dessous du palais, où les troupes faisoient l'exercice. Confu marchoit en avant avec la maison du roi, & deux cent hommes de la cavalerie du Siré venoient derrière, quand au signal du ras, la cavalerie se retourna & fondit sur la troupe des chanteurs, qu'elle tailla en pièces. En moins de deux minutes ils furent expédiés. Un seul d'entr'eux, qui étoit un jeune homme, eut assez de force pour se traîner à vingt pas du cheval du roi, où il tomba mort sans avoir eu le temps de prononcer une parole.

Tous ceux qui se trouvoient présens & qui pour la plupart étoient des vétérans nourris dans le sang, parurent révoltés de cette inuite

cruauté. Pour moi, je sentois que la tristesse & l'abattement s'étoient emparés de moi depuis que j'avois été témoin du supplice des deux hommes pendus à l'occasion du kantuffa; & cette nouvelle atroéité m'occasionna une telle horreur, que je n'eus pas assez de force pour répondre à deux questions que me fit le roi.

Il étoit environ neuf heures du matin quand nous entrâmes dans Gondar. Toutes les personnes que nous vîmes dans les rues avoient un air aussi consterné que des malheureux qui viennent d'entendre lire leur arrêt de mort. Le ras se rendit au palais avec le roi, qui se retira soudain dans l'espèce de cage fermée avec des jaloussies, où, suivant la coutume, il reste invisible pendant qu'on tient conseil. Nous étions alors dans la salle du conseil; quatre juges siégeoient, mais il n'y avoit d'autre gouverneur de province que le ras Michaël, & le kafmati Tesfos, gouverneur du Siré.

L'Abba-Salama fut conduit au bout de la table, sans être attaché en aucune manière. Celui qui accuse au nom du roi (1), commença

(1) C'est une espèce de procureur-général. Cette place est fort peu estimée en Abyssinie.

à parler contre lui avec beaucoup de force & d'éloquence. Il rappela tous les crimes dont l'Acab-Saat s'étoit rendu coupable en différens temps, & qui prouvoient qu'il étoit un des plus grands monstres de la terre; car il avoit commis plusieurs meurtres, des empoisonnemens & des incestes à tous les degrés possibles. L'accusateur termina son horrible liste par le crime de haute trahison, & l'audace que Salama avoit eue de maudire le roi & de délier ses sujets du serment de fidélité, crime qu'il considéra comme le plus grand qui pût souiller la nature humaine, parce qu'il pouvoit occisionner tous les autres crimes.

Quoique l'Abba-Salama parût très-impatient, il n'interrompit jamais l'orateur que par ces mots : *vous mentez & c'est un mensonge*, mots qu'il répéta à chaque nouvelle accusation. L'accusateur ne dit pas un mot du meurtre de Joas. Il n'y fit même pas la moindre allusion.

Cependant l'Abba-Salama n'imita pas cet exemple. Quand on lui dit de parler pour sa défense, il commença par prendre un ton de dignité & de supériorité bien différent de celui qu'il avoit eu dans la tente du roi. Il rit des

accusations qu'on lui avoit faites relativement aux femmes, & sans les avouer & sans les nier, il dit en me regardant que ces choses étoient des crimes parmi les francs, parmi les autres chrétiens; mais non parmi les chrétiens de son pays, qui vivoient à la fois sous la loi de Moïse & sous la loi du Christ. Il dit que les Abyssiniens étoient Béni-Israël, c'est-à-dire enfans d'Israël (1), & que dans tous les temps les patriarches avoient agi comme lui, & n'avoient pas été moins chéris de Dieu. Il parla du meurtre de Joas, & de ses deux frères Adigo & Aylo, égorgés sur la montagne de Wechné, & il en accusa directement Michaël, ainsi que de l'empoisonnement de l'Hatzé-Hannès, père du roi régnant.

Le ras feignant de ne pas entendre, tantôt parloit à quelques personnes, qui étoient autour de lui, tantôt lisoit un papier qu'il tenoit à la main. J'étois derrière sa chaise, & se tournant vers moi, il me demanda d'une voix basse: "Quelle est la punition que mérite un tel crime?" Il faut observer qu'il avoit coutume de me parler dans la langue du Tigré, &

(1) C'est ainsi qu'en effet ils se nomment eux-mêmes.

qu'un de ses passe-temps favoris étoit de rire beaucoup de mes fautes de langage. Mais cette fois-ci il m'interrogea en amharic : ainsi je compris qu'il vouloit que ma réponse fût entendue. Je lui dis donc du même ton de voix qu'il avoit pris lui-même : " Les crimes de haute trahison sont punis de mort dans tous les pays que j'ai connus. „ Je ne devois pas moins à l'Abba-Salama : mais je ne fus pas long-temps à attendre ses remercimens.

Après avoir retracé la mort des deux rois, l'Abba-Salama parla du meurtre du kasmati Eshté, dont il avoua avoir été l'instigateur. Il dit que l'iteghé, & les frères de cette reine, ainsi qu'Ayto-Aylo, & Gusho, gouverneur de l'Amhara, étoient tous devenus des francs ; & que pour convertir l'Abyssinie au catholicisme, ils avoient fait venir des prêtres avec lesquels ils vivoient dans l'intimité, comme avec ce franc-là, ajouta-t-il, en me montrant du doigt. Il fit plus. Il soutint que c'étoit agir contre les lois du pays, que de m'y laisser demeurer paisiblement, & que je méritois d'être lapidé, comme étant ennemi de la Vierge-Marie. — Ici le ras l'interrompit, en disant : " Bornez-vous à votre défense ; commencez par vous justifier,

& ensuite vous accuserez qui vous voudrez. L'intention du roi est de mettre les lois à exécution contre tous les coupables; & c'est parce qu'on vous a cru le plus criminel qu'on a commencé par vous. „

La tranquille sermeté du ras déconcerta l'Acab-Saat; il en perdit presque la tramontane. Il rappela au ras qu'il n'avoit pu venir à Gondar que parce que le kafnati Eshté avoit été excommunié; que sans cette excommunication le roi régnant ne seroit jamais monté sur le trône; & qu'ainsi il leur avoit fait plus de bien à l'un & à l'autre qu'il ne leur avoit fait de mal. Il dit au ras & aux juges qu'ils seroient doublement maudits, s'ils lui faisoient arracher les yeux ou couper la langue; & il les pria, en fondant en larmes, de l'exempter de ces deux genres de supplices, en considération de l'ancienne amitié qui avoit subsisté entr'eux & lui.

Il y a, comme je l'ai déjà dit, un officier appelé le kal-hatzé (1), qui se tient sur les degrés du balcon du monarque, à côté d'une

(1) La voix du roi.

petite fenêtre couverte d'un rideau de taffetas vert. Le roi, assis derrière ce rideau, dit tout bas ses intentions au kal-hatzé, & cet officier s'avance pour les répéter aux juges, qui soudain se lèvent pour les écouter. Le monarque avoit jusqu'alors gardé le silence : mais le kal-hatzé se levant tout-à-coup, en adressant la parole à l'Acab-Saat, lui dit : " Le roi vous ordonne de lui répondre tout de suite pourquoi vous avez persuadé à l'abuna de l'excommunier ? L'abuna est un esclave des Turcs qui n'a point de roi, & vous êtes né dans une monarchie. Pourquoi donc, vous, dont l'emploi est inférieur à celui de ce prélat, vous êtes-vous ingéré de lui donner des avis sur des choses qu'il n'entendoit pas ? " — Cette question pressante fit perdre à l'Acab-Saat le reste de son sang-froid. Il maudit l'Abuna. Il l'appela mahométan, payen, franc, infidelle ; & il alloit poursuivre sur le même ton, quand Técla-Haimanout (1), le plus ancien des juges, se leva & dit, en se tournant vers le ras Michaël : " Mon devoir n'est point d'entendre tous ces

(1) Ce juge portoit le même nom que le monarque, & c'est celui-là même qui fut blessé au pied par le mulet de Strates, dans la campagne du Maitsha.

blasphèmes. L'abuna n'a pas encore dit une seule parole qui puisse le disculper. „

Le secrétaire du roi envoya alors au prince la substance de ce qu'avoit dit l'Acab-Saat, qu'on conduisit en même temps à l'extrémité de la salle. Tandis que le roi lisoit, les juges délibérerent. Le reste de l'assemblée gardoit le silence. Le ras seul parloit à quelqu'un qui étoit auprès de lui. Ensuite il demanda au plus jeune des juges quelle étoit son opinion; & ce juge parla ainsi: " Il est coupable, & mérite la mort. " Tous les officiers, puis les autres juges, puis le kafmati Tesfos, répétèrent la même chose. Quand le tour du ras Michaël vint, il affecta de la modération. Il dit qu'il avoit été accusé d'être à la fois l'ennemi & le complice de l'Acab-Saat, & que dans l'un & l'autre cas il ne pouvoit pas être son juge. Il ne restoit plus que le roi à parler; & il fit entendre ces mots par l'organe de son kal-hatzé: " — Il est coupable & il mourra (1). Le bourreau le pendra aujourd'hui à un arbre. „

(1) La sentence porte littéralement: *Il mourra de mort.*

Le malheureux Acab-Saat fut aussitôt faisi par les gardes, & traîné au pied d'un grand arbre qui est devant la porte du palais, où en continuant jusqu'au dernier moment à vomir des imprécations contre le roi, le ras & l'abuna, il reçut la mort, qu'il méritoit si bien. Il fut pendu sans qu'on lui ôtât un de ses habits; & en venant subir son interrogatoire, il s'étoit revêtu des ornemens sacerdotaux, & de toute la pompe qu'il avoit droit d'avoir quand il se présentoit chez le roi. En allant à la mort, il dit qu'il avoit quatre cent vaches, & qu'il en faisoit présent à quelques prêtres, pour qu'ils priassent pour lui: mais le ras les fit conduire à Gondar, & on les distribua aux soldats.

Je suis entré dans les détails de ce jugement, parce que j'en fus témoin; & je puis demander à présent à ceux qui soutiennent que les prêtres abyssiniens sont absolument indépendans, si, après tous les exemples que j'ai cités, celui-ci ne doit pasachever de les convaincre de leur erreur, & leur démontrer que les ecclésiastiques de cet empire sont soumis au pouvoir civil, comme ceux d'Angleterre & de tous les autres états protestans?

(2) Grande place devant le palais de Gondar.

Dès que l'Acab-Saat fut jugé, on fit entrer Chremation, frère de Socinios. Le malheureux sembloit être déjà à demi-mort de peur. Il nia qu'il se fut jamais mêlé de l'élection de son frère. Il dit qu'il n'avoit aucun emploi; ce qui étoit vrai. Mais il avoua que le jour de l'excommunication du roi & du ras, l'Acab-Saat l'avoit envoyé vers l'abuna & l'ithegué, pour leur dire de venir le joindre à Dippabye (1). On prouva aussi, malheureusement pour lui, qu'il étoit avec son frère la nuit du pillage des maisons de Gondar, où un homme fut assassiné, & d'après cela il fut condamné à être soudain pendu.

Alors le conseil se sépara pour aller déjeuner. Les deux jugemens furent rendus en moins de deux heures. Il étoit pourtant près d'onze heures quand on eut achevé: mais le ras Michaël avoit juré qu'il n'avaleroit pas une bouchée de pain jusqu'à ce que l'Abba-Salama fût pendu; & dans ces sortes d'occasions il ne manquoit jamais à sa parole.

Dès que Chremation fut exécuté, les tymballes retentirent à la porte du palais, & on

(1) Grande place devant le palais de Gondar.

fit entendre cette proclamation : " — Toutes les terres & les villages donnés à l'abuna par le roi, retournent dès ce moment à la couronne, & seront désormais sujets au gouvernement du cantiba de Dembea, & des autres officiers du roi dans les provinces desquels ces terres & ces villages sont situés. ,"

Je me retirai chez moi. Ma maison n'étoit qu'à quelques pas du palais; je vis les deux malheureux qu'on venoit de juger, pendus à la même branche. Aussi, le cœur frappé des scènes cruelles dont je venois d'être témoin, & que je favoisois n'être qu'un prélude d'autres scènes plus horribles encore, je résolus, à tout événement, de m'éloigner de ces barbares contrées.

Le lendemain on jugea les infortunés Guébra-Denghel, Sebaat-Laab, & Kefla-Mariam. Le ras réclama le droit de les faire juger dans sa maison, parce qu'ils ressortoient tous trois de son gouvernement de Tigré. Guebra-Denghel supporta son malheur avec beaucoup de courage, en disant : " Qu'il n'avoit pris les armes contre le roi que parce qu'il n'avoit pas vu d'autre moyen de se soustraire à la tyrannie, à l'oppression, à l'excessive soif de l'or de

Michaël; que le ras s'étoit réellement fait roi, qu'il avoit bouleversé la constitution de l'empire, anéanti toute espèce de différence entre les rangs & les personnes, & mis tous les emplois, tout le pouvoir dans les mains de ses créatures. „ Guebra-Denghel finit en souhaitant, “ que le roi connût que c'étoient là les seuls motifs qu'il avoit eus de se révolter; & il assura que s'il n'avoit pas eu à faire cette déclaration, il se feroit bien donné de garde d'ouvrir la bouche devant quelqu'un aussi partial, aussi injuste que Michaël. „

Cependant Welleta-Selassé, fille de Guebra-Denghel, apprenant le danger qui menaçoit son père, sortit tout-à-coup de l'appartement d'Ozoro-Esther, contigu à celui où l'on condamnoit ce père malheureux; & elle se précipita aux pieds du ras avec toutes les marques du plus violent désespoir. Je ne puis répéter ses expressions, car je n'étois pas présent à cette scène, & je rends grâces à Dieu de ce que je n'y étois pas. Je crois même qu'une fille seule, au moment de perdre son père, pouvoit prononcer les prières qu'elle fit entendre. Mais tout fut inutile. Le vieux tyran la repoussa de ses pieds, la menaça de la faire mourir, &

ordonna que Guebra-Denghel fût immédiatement pendu. A ces mots, Welleta-Selassé s'évanouit, & resta comme morte sur le parquet. Le père, oubliant son propre malheur, s'élança au secours de sa fille : mais ils furent bientôt entraînés l'un à la mort, l'autre pour souffrir des tourmens plus cruels que la mort même.

La fortune sembloit avoir pris plaisir à s'opposer à tout ce qui pouvoit contribuer au bonheur de la jeune Welleta-Selassé. Elle avoit été destinée à Joas ; & le mariage étoit au moment de se conclure, quand on découvrit que ce monarque avoit envoyé secrètement les troupes de sa maifon pour seconder Fasil contre Michaël à la bataille d'Azazo. Alors il ne fut plus question d'hymen, & Joas fut assassiné. Welleta-Selassé fut promise au vieux Hatzé-Hannès, père du roi régnant Técla-Haimanout. Mais Michaël voyant qu'il ne favoit point être roi, le jugea également indigne d'être l'époux d'une aussi belle personne que Welleta-Selassé, & il le priva à la fois d'une épouse, de la couronne & de la vie. Welleta-Selassé n'avoit alors que dix-sept, & le vieux ras voulloit la marier au roi Técla-Haimanout : mais la Providence empêcha une union qui ne plai-

soit ni à l'un, ni à l'autre. Welleta-Selaffé s'empoisonna peu de temps avant la bataille de Sarbraxos, pour ne pas être obligée de céder à la passion brutale du vieux ras, son grand-père. Quelques personnes dirent que c'étoit Ozorò-Esther, qui, par jaloufie, lui avoit donné du poison. Mais c'est assurément un mensonge. Je la vis dans ces derniers momens : mais il étoit trop tard pour pouvoir lui donner des secours ; & je fais qu'elle dit à ses esclaves qu'elle avoit pris de l'arsenic, pour ne pas commettre uninceste avec le meurtrier de son père.

La rage que les prières de la fille de Guèbra-Denghel occasionnèrent au ras, se manifesta par la cruauté avec laquelle il jugea les deux autres rebelles. Kefla-Mariam eut les yeux arrachés, Sebaat-Laab eut les paupières coupées jusqu'à la racine ; & l'un & l'autre furent exposés nuds aux ardeurs du soleil dans la place du marché. Sebaat-Laab mourut bientôt de la fièvre ; mais Kefla-Mariam vécut, si ce n'est pour voir, au moins pour entendre dire qu'il avoit été vengé après la bataille de Sarbraxos, par la disgrâce & la captivité de Michaël.

Je crois devoir épargner à mes lecteurs & à moi-même de plus longs détails sur les horribles cruautés qui ensanglantèrent Gondar. J'en ai dit assez pour donner une idée du caractère des barbares au milieu desquels je vivois. Le sang continua à couler comme de l'eau jusqu'au jour de l'Epiphanie. Des prêtres, des laïcs, des jeunes gens, des vieillards, des nobles, des gens du peuple terminèrent leurs jours par le sabre ou par la corde. dans l'espace de très-peu de jours, cinquante-sept personnes moururent publiquement par la main du bourreau; & beaucoup d'autres disparurent & furent égorgés secrètement ou envoyées dans des prisons, sans qu'on entendît plus parler d'elles.

Ceux qu'on tua à coups de sabre furent taillés en pièces & jetés dans les rues, sans qu'on permit de les enterrer. Je fus un jour au désespoir de voir deux de mes chiens de chasse, que mes gens avoient négligé de tenir à l'attache, apporter dans ma cour le tête & les bras d'un des malheureux qui avoient été massacrés; & je ne pus me délivrer de ce spectacle qu'en tuant les chiens. La quantité de cadavres & l'odeur qu'ils exhaloient, atti-

roient par centaines les hyènes des montagnes voisines ; & comme les gens de Gondar ne sortent guères dès qu'il fait nuit , ces animaux s'emparoient des rues , & sembloient être prêts à disputer aux habitans la possession de la ville.

Souvent je me retirois tard du palais , parce que le roi choisiffoit précisément le soir pour s'entretenir avec moi ; & quoiqu'alors je n'eusse que le coin de la place du marché à traverser , quoique j'eusse des fanaux & que je fusse environné de gens armés , j'entendois les hyènes gronder si près de moi que j'avois peur qu'elles ne se jettassent à mes jambes. Je favois bien qu'un coup de pistolet suffissoit pour les faire fuir , & j'en avois toujours deux bien chargés à ma ceinture ; mais je favois aussi qu'un coup de pistolet tiré la nuit effrayeroit tout le monde dans la ville , & ce n'étoit pas en vérité le moment d'augmenter les craintes des habitans. Je pris enfin le parti de ne pas plus sortir de chez moi , & toutes mes pensées furent tournées vers les moyens de fuir de ces contrées teintes de sang , par la voie du Sennaar , & d'employer tout le crédit , tous les droits que j'avois sur Yafine , sous-gouver-

neur du Ras-el-Feel, pour qu'il m'aidât à franchir le désert de l'Atbara,

Le roi voyant que j'avois été quelques jours sans me présenter au palais, & apprenant que je n'étois pas non plus allé chez le ras Michaël, demanda quelle en pouvoit être la cause. Bientôt Ayto-Confu eut occasion de voir Yafine, qui s'informa de tout ce qui me préoccupoit; & soudain je fus mandé au palais, où je vis le roi qui n'avoit alors auprès de lui que ses domestiques ordinaires. Dès qu'il me vit, il s'aperçut que je n'étois pas bien; & comment aurois-je pu avoir l'air bien portant? à peine avois-je mangé, à peine même avois-je pu fermer l'œil depuis la dernière fois que j'avois vu ce prince. Il me demanda d'un air d'intérêt ce que j'avois; & il ajouta que non-seulement je paroissois malade, mais qu'il sembloit que quelque chose me chagrinoit & me mettoit de mauvaise humeur. — Je lui répondis "qu'il ne se trompoit point; qu'en traversant la place du marché j'avois trouvé Zamariam, portier du ras, qui avoit auprès de lui trois hommes garrotés, l'un desquels il avoit déjà commencé à hacher à coups de couteaux; qu'il m'avoit vu marcher en détour-

nant la tête & en me bouchant les yeux; mais qu'il m'avoit prié d'arrêter, parce qu'il voulloit me parler quand il auroit achevé de dépeçer ces malheureux, ce qu'il faisoit comme une besogne ordinaire; que les soldats voyant Za-Mariam pressé, étoient aussitôt tombés sur les deux infortunés, dont les cris retentissoient encore à mes oreilles; que les hyènes, qui remplissoient les rues la nuit, me laissoient à peine passer, quand je sortois du palais, & que les chiens entroient continuellement dans ma maison avec des morceaux de chair humaine à la gueule. „

Quoique le monarque s'efforçât de conserver un air de gravité, il ne pouvoit presque s'empêcher de rire au récit d'un malheur qu'il regardoit comme fort peu de chose. — " Les hommes que vous venez de voir exécuter par Za-Mariam, me dit-il, sont des rebelles que Kefla-Yasous a envoyés ici pour servir d'exemple. Kefla-Yasous a eu l'avantage d'opérer une jonction dans le Samen, entre lui, Welleta-Michaël & Tecla; le chemin de Woggora est ouvert, & l'abondance est revenue à Gondar. Les coupables que vous avez vus sont ceux qui empêchoient les subsistances d'arri-

ver dans la capitale, & ils ont été cause de la mort de beaucoup de monde: quant aux hyènes, elles n'attaquent jamais les vivans; elles ne cherchent que des charognes, & elles auront bientôt nettoyé les rues de cet embras qui vous répugne tant. Le peuple dit que ce sont les falashas, habitans des montagnes, qui se revêtissent de la forme des hyènes, pour venir la nuit manger la chair des chrétiens. »

“ Si les hyènes de Gondar, répondis-je, ne mangent que de la chair de chrétiens, ce sont peut-être les animaux les plus mal nourris du monde. » — “ Oh! c'est bien vrai, s'ecria-t-il en faisant de grands éclats de rire. Peu de ceux qui meurent par le coutelas, en quelque lieu que ce soit, sont chrétiens ou d'aucune autre religion quelconque. Pourquoi vous affliez-vous donc de ce qu'ils souffrent? » — Sire, lui dis-je, je cède aux sentimens de mon cœur. Si vous ordonnez de tourmenter un chien devant moi tous les matins, je ne pourrois le supporter. Les cadavres de l'Abba-Salama, de Guebra-Denghe, & de leurs compagnons d'infortunes, restent encore pendus à l'arbre qui est devant le palais; on en sent l'odeur sur votre porte, & on la

sentira bientôt jusqu'ici ; cela n'est nullement agréable , & je puis vous assurer que cela peut être très-nuisible à votre santé. Quoique vous n'eussiez point intention de faire retraite à la bataille de Fagitta , vous marchâtes une demi-journée en-arrière pour gagner les hauteurs , & jouir d'un air moins fétide que dans les terrains bas ; & ici vous entourez de montceaux de charognes votre palais , le lieu de votre demeure habituelle . „

“ Le ras , me répondit - il , en prenant un ton très-sérieux , le ras a ordonné d'emporter , avant le jour de l'Epiphanie , les corps de tous ceux qu'on a fait mourir , pour que nous puissions célébrer la fête , & nous laver de toutes ces souillures dans les ondes limpides du Kahha. Mais , dites - moi , Yagoubé , est - il bien vrai que vous puissiez bien prendre ces chofes - là si fort à cœur ? Vous êtes un brave homme : nous le savons tous , nous en avons eu des preuves ; nous vous avons même tous blâmé de ce que vous vous étiez trop exposé , étranger comme vous l'êtes dans ce pays - ci ; & cependant vous êtes tout aussi affecté des tourmens qu'on fait souffrir aux coupables , que le pourroient être une femme timide , une petite fille , un enfant . „

“ Sire , lui répliquai - je , j'ignore si je suis brave ou non : mais si le courage consiste à voir tourmenter , égorguer les hommes , & à vivre au milieu des cadavres , j'assure que je suis loin de me piquer d'en avoir. La guerre est une profession glorieuse que suivent les ames élevées , elle est la science & l'occupation des rois ; & dans tous les pays du monde , beaucoup de gens sages & remplis d'humanité en ont fait l'étude de leur vie entière. Elle adoucit les mœurs des hommes en les obligeant à vivre en société , & là s'exposer eux-mêmes pour se secourir , se défendre , se sauver les uns les autres. Un guerrier , qui a de la barbarie , mérite d'être désigné avec mépris. Regardez Ayto-Engedan , ajoutai - je en le montrant comme il entroit , c'est un jeune homme qui joint à la bravoure des militaires de mon pays , leur humanité & leur douceur. ”

Tandis qu'Engedan se prosternoit , suivant l'usage , le visage contre terre , le roi poursuivit avec beaucoup de gravité : — “ Vous désirez la guerre ? Est-il bien vrai , Yagoubé ? Eh ! bien , vous l'aurez. Elle n'est pas éloignée , & Engedan vient nous l'apprendre. ”

— Il suivit alors une longue conversation sur Gusho & Powussen, sur les préparatifs qu'ils avoient faits, & sur l'endroit où ils étoient déjà rendus. Mais je ne veux pas rapporter ici des choses dont j'aurai occasion de parler par la suite. — “ J'aurois besoin de voir Confu, dit le roi. Je voudrois qu'il envoyât dans le Sennaar, & chez le baharnagash, les gens du Ras.el-Feel qu'il y a ici, pour qu'ils pussent nous procurer des chevaux & des cottes de maille. Mais ne ferions-nous pas bien d'y envoyer Yagoubé? Il connaît la langue & les mœurs de ces contrées, & il y a des amis par le moyen desquels il a intention de se sauver sans prendre congé de moi. ”

“ Pardon, lui dis-je, sire. Mais si j'ai jamais entretenu cette pensée, cela doit vous prouver l'extrême besoin que j'ai de m'en aller. ” — “ Sire, dit Engedan, j'ai déjà servi dans la cavalerie koccob (1), & j'y servirai encore, si Yagoubé la commande, & qu'il veuille rester avec nous jusqu'à ce que nous nous soyons essayés avec la cavalerie du Begemder. J'ai huit ou dix cottes de maille dont

(1) La cavalerie de l'étoile, ou la cavalerie noire.

» je

„ je ferai présent à votre majesté. Elles appar-
„ tenoient à mon père. Confu & moi les enle-
„ vâmes dernièrement à ce voleur de Coque-
„ Abou - Barea, qui à la mort de mon père
„ s'en étoit emparé. Cependant, sire, je vous
„ préviens que j'aimerois mieux combattre
„ sans cotte de maille, que de voir que vous
„ en envoyassiez acheter dans le Sennaar par
„ Yagoubé; car je suis sûr qu'il ne revien-
„ droit jamais. „

Au même instant, on annonça le ras Mi-chaël, & nous nous hâtâmes de sortir. Le roi me dit, comme je le saluois: " Je voudrois
„ que vous revinsiez demain, dès qu'il fera
„ nuit, avec Confu & Engedan. Mais, Ya-
„ goubé, gardez-vous bien de dire un mot
„ du Sennaar, jusqu'à ce que je vous aie fait
„ part de mes volontés à ce sujet. " — Il
prononça ces derniers mots du ton le plus
sévere & avec toute la dignité, toute la majesté
d'un roi.

Nous vîmes le ras dans l'antichambre, avec
une suite nombreuse. Nous voulûmes nous
sauver dans la foule, sans rien dire: mais il
nous apperçut & nous fit venir devant lui.

Nous baisâmes sa main, & il retint la mienne pendant qu'il parloit à Engedan. — “ Fasil est-il à Ibaba ? lui demanda-t-il. — “ Oui, répondit Engedan. „ — “ Qu'a-t-il avec lui ? — “ Les forces du Damot, des Agows & du Maitsha. „ — “ Y avez-vous été ? dit le ras. „ — “ Non, répliqua Engedan. J'étois à Tshem- „ mera avec peu de troupes. „ — Le roi se tournant alors vers moi, me dit : „ Mon fils „ est malade. Ozoro - Esther vient d'envoyer „ chez moi pour se plaindre de ce que vous „ ne la voyez plus. Allez donc voir mon fils, „ & ne négligez pas Ozoro - Esther. C'est la „ meilleure de vos amies. „ — Je demandai si elle étoit à Gondar ; & Michaël me dit que non, qu'elle étoit à Koscam. Là-dessus, nous nous séparâmes. Engedan prit la route de Koscam pour aller voir Ozoro - Esther, & je me rendis chez moi pour arranger le plan de mon retour par le Sennaar & pour préparer des lettres pour Hagi-Belal, marchand, à qui j'étois recommandé par les amis que j'avois dans l'Arabie-Heureuse.

CHAPITRE IV.

Le roi d'Abyssinie promet à M. Bruce de le laisser partir. — Il arrive un renfort de troupes du Shoa. — Conduite généreuse d'Amha - Yasous, prince du Shoa. — Contraste frappant entre cette conduite & celle d'un prince Galla. — Situation fâcheuse du roi.

LE 31 Décembre 1770, nous étions à Kof-tam. On avoit, quelques jours auparavant, proclamé une amnistie générale pour tous ceux qui voudroient venir à Gondar. Mais personne n'avoit osé en profiter qu'Ayto-Engé-dan, qui avoit été avec Fasil comme avec un ami du roi. Aucun de ceux qui étoient à la suite de Fasil n'avoit été même désigné dans la proclamation, parce qu'on ne pouvoit regarder comme un manque de fidélité énvers le roi que de s'en aller avec le gouverneur du Damot pour fuit Socinios.

Cette nuit, on descendit de l'arbre où ils étoient, les corps de Guebra - Denghel, de Kefla-Mariam & de Sabaat - Laab, & on les

Kij

posa à terre. Leurs amis passèrent la nuit à les veiller, pour empêcher les hyènes de les dévorer; & on permit enfin de les emporter secrètement, à la sollicitation des soldats du Tigré, leurs compatriotes. Les restes de Chremation & de l'Abba-Salama, à demi-putréfiés, furent abandonnés. Ceux qui passèrent auprès, les couvrirent de pierres, & ce fut-là toute leur sépulture.

Dans la soirée du premier Janvier 1771, je me rendis chez le roi avec Confu & Engedan, conformément à l'ordre que ce prince m'en avoit donné; je menai avec moi Yasine. On prit alors les mesures nécessaires pour se procurer des chevaux & des cottes de maille. Le ras avoit avancé une partie de l'argent qu'il falloit pour cela, & le meery (1), dû par les provinces mahométanes, devoit fournir le reste. Ce meery n'avoit pas été payé depuis le séjour que le roi avoit fait dans le Tigré. Un des serviteurs du monarque fut envoyé avec un des gens de Yasine; & je confiai mes lettres à Soliman, nègre du Ras-el-Feel, distingué par sa haute stature, par sa force, par

(1) L'impôt ou le tribut.

son courage, & très-intelligent, très-rusé, quoiqu'il eût un air fort simple. On fit aussi partir Yafine avec les autres pour qu'il engageât son ami le sheik fidelle, qui commandoit dans l'Atbara, à les accompagner à Beyla & ensuite au Sennaar.

Ce ne fut pas sans beaucoup de difficultés que le roi me permit de faire partir mes lettres : mais enfin il y consentit, parce qu'il vit bien qu'il ne pouvoit pas faire mieux, & nous convînmes que comme il ne pouvoit pas tarder à y avoir une action entre Gusho, Powussen & le ras Michaël, je jurerois de ne pas le quitter, jusques à ce que cette affaire fût terminée d'une manière ou d'autre. Le roi m'obligea, en outre, à jurer que s'il n'étoit pas victorieux ou réconcilié avec les rebelles, & que l'engagement que j'avois dans ma patrie fût rempli, & ma santé rétablie, je menerois en Abyssinie autant de gens de ma famille & de mes compatriotes que je pourrois, avec leurs chevaux, leurs fusils, leurs bayonnettes ; & que si je ne pouvois pas passer dans le Sennaar, je viendrois par les Indes Orientales, par Surâte & par Masuah, parce que, quoique cette voie fût la plus longue & la

plus ennuyeuse, c'étoit, sans contredit, la plus sûre.

J'espérai que l'impossibilité de remplir ce serment empêcheroit que je ne ne fusse coupable en ne songeant pas à l'exécuter. Mais il n'étoit fait qu'au roi seul, & sa mort (1) m'affranchit de l'obligation de m'y soumettre; & quoiqu'il en soit, il fut pour moi d'un avantage prompt & réel; il me tranquillisa l'esprit, & m'empêcha de me regarder plus long-temps sous le joug de cet usage antique qui défend à tout étranger, entré en Abyssinie, de pouvoir jamais en sortir.

J'appris cette nuit-là que le roi s'étoit trouvé dans une extrême gène depuis son retour du Tigré. Le ras s'emparoit du revenu de toutes les provinces fidèles, & ne rendoit pas une seule once d'or au monarque. Il se contentoit de lui faire fournir une subsistance journalière, qui étoit bornée à une vache pour sa table & pour celle de ses grands-officiers,

(1) Tandis que j'étois au Scnnaar, on rapporta que le roi d'Abyssinie avoit été vaincu & tué. Je ne puis parler que d'après ce bruit; mais, toutes choses bien considérées, je crois cette mort probable.

avec deux pains pour chacun des gens de sa maison. Le moindre particulier n'en donnait pas moins à ses domestiques. On croyoit que le ras avoit laissé une grande partie de ses trésors dans le Tigré, & qu'il avoit compté sur les contributions qu'il se proposoit de lever sur les gens riches, lorsqu'il auroit passé le Tacazzé. Mais son excessive cruauté fut cause qu'il se trompa. Il ne vint au-devant de lui personne en état de lui payer un sou.

Le 20 Janvier, un message de Powussen annonça au ras que ce gouverneur avoit fait prisonnier l'usurpateur Socinios, & qu'il le tenoit aux fers à la disposition du roi. Powussen reprochoit en même-temps à Michaël les barbaries auxquelles il venoit de se livrer, & il lui déclaroit qu'il étoit résolu à venir lui en demander compte jusques dans Gondar. Il l'avertissoit qu'il feroit bien de repasser le Tacazzé pour se retirer dans son gouvernement du Tigré, pendant qu'il le pouvoit encore, & de laisser au roi la liberté de gouverner par lui-même. Gushoren vya également un message; mais il n'en transpria rien. Après avoir vu le roi & le ras, les deux émissaires partirent ensemble pour se rendre auprès de Fasil.

Bientôt après, un envoyé de Fasil arriva pour demander seulement que le roi & le ras confirmassent à ce général la possession des domaines de son père. Il me fut impossible de découvrir ce que signifioit une pareille demande. Fasil avoit depuis long-temps ce qu'il demandoit, & bien au-delà; & personne n'avoit ni l'envie, ni le pouvoir de lui en ravir la moindre partie.

Cependant il y eut une proclamation, qui conformément aux désirs de Fasil, lui donnoit toutes les terres qu'il possédoit déjà. Avant qu'il put avoir des nouvelles de cette proclamation, un autre envoyé l'arriva de sa part pour prier le roi qu'il le confirmât dans son gouvernement du Damot, du Maitsha & du pays des Agows; ce qui lui fut immédiatement accordé, mais sous la réserve qu'il méneroit, le plutôt possible, les troupes de ces provinces & toutes les forces qu'il pourroit rassembler au secours du roi, & qu'il entrerroit en campagne avec le ras Michaël, contre Fowussen & Gusho. On n'exigeroit en cela que ce qu'il avoit offert lui-même, lorsqu'il avoit fait la paix à Dingleber.

Dans le même temps, on nomma au gouvernement du Begemder, Ayto-Aylo, frère d'Engedan; & tous ceux qui étoient restés fidèles au roi dans cette province, & tous les amis d'Aylo, qui y avoient de vastes domaines, furent invités à se joindre à lui. Malgré cela, il ne vint que peu de personnes, parmi lesquelles on distinguoit le fameux Guggarr, chef de la tribu des Waags du Lafta, & fils d'une sœur d'Aylo.

Le roi ne négligeoit alors aucun moyen pour engager l'iteghé à revenir à Koscam. Le séjour de cette reine dans le Gojam, tenoit en armes une foule de personnes qui lui étoient attachées, qui murmuroient de la voir bannie; car on ne pouvoit la regarder que comme telle, bien qu'elle résidât avec sa fille Ozoro-Welleta-Israël, & qu'elle fût environnée des forces de son petit-fils Aylo, gouverneur du Gojam, & à qui la moitié de la province appartenoit en propre. Mais l'iteghé étoit résolue de ne jamais se fier à Michaël; & cependant, on dit qu'elle avoit envoyé une somme d'or au roi, à qui Engedan la remit secrètement.

Vers la fin de Janvier, arriva un nouveau

message de Fasil. Ce général s'excusoit de ne pas venir à Gondar, par rapport au mauvais état de sa santé. Il disoit en outre, qu'il ne pouvoit pas se fier à Michaël, a moins qu'il ne lui donnât en mariage sa petite-fille, Welleta-Selassé, & qu'il ne la lui envoyât à Buré. J'ai déjà dit que le vieux ras étoit lui-même passionnément amoureux de sa petite-fille. Ce fut la seule raison qui l'empêcha de la faire épouser au roi. L'on racontoit, avec vérité, je crois, que c'étoit parce que le roi avoit laissé échapper l'expression (1) de ses sentiments à cet égard, qu'il régnoit entre lui & le ras une certaine froideur depuis leur retour du Tigré; & c'étoit pour se venger que Michaël tenoit son maître dans une si extrême gêne. Mais les circonstances calmèrent ces différends. L'or vint du Tigré en abondance. Powussen lui-même envoya à Gondar une partie des revenus du Begemder; & toutes les provinces s'empressèrent de faire passer à proportion du bétail, du beurre & des toiles de coton pour l'entretien de la maison du roi.

Pour moi, quoique je parusse posséder plu-

(1) Il l'avoit soupçonnée de céder à la passion brûlante du ras, son grand-père.

meurs emplois & que j'en eusse le titre, j'avois touché fort peu de chose depuis la dernière révolution : mais en l'absence du roi, la reine & Ozoro-Esther avoient fourni abondamment à mes besoins. Je n'avois pas un nombreux domestique, & je vivois à bon marché à Koscam dans le palais de l'iteghé. Mais après son arrivée, le roi voulant, je pense, déranger mes projets de voyage, me fit grièvement endetter avec les soldats, & m'entraîna dans beaucoup d'autres dépenses qu'ils prétendoit absolument nécessaires. A la vérité, ces choses me furent remboursées en partie, mais toujours d'une manière fort inexacte. Le ras Michaël n'étoit pas homme à aimer qu'on lui demandât, & je n'érois pas non plus d'un caractère à demander. Il résulta de là que je fus souvent dans l'embarras & obligé de vivre avec économie; ce qui, je puis le dire, ne m'a jamais beaucoup coûté, lorsque je l'ai cru nécessaire pour pouvoir remplir mes engagements.

Prêt à entrer en campagne, il falloit que j'achetasse des chevaux, des mulets & tout l'attirail d'un officier-général. Je devois déjà la valeur de plus de deux cent livres sterling;

& je n'aurois jamais pu me tirer d'affaire , à cause de mes dépenses journalières , qui étoient devenues énormes , sans le secours d'un grec nommé Pétros , à qui j'empruntai environ trois cent livres sterling , comme je le raconterai par la suite. Quant à Fasil , il m'envoya à deux reprises quatre jarres de miel , c'est-à-dire deux jarres chaque fois , provenant de ma seigneurie de Geesh. Les premières furent enlevées en chemin par Coque-Abou-Barea ; & les deux autres avoient un goût de lupin si amer , qu'elles ne furent d'aucun usage. Certes , j'étois un souverain : mais mes revenus se bornoient à ce que les sages ont dit être préférable à tout , l'amour de mon peuple ; & ces revenus ne m'aidoint pas beaucoup à supporter la splendeur de mon rang.

Tandis que le roi Tecla - Haimanout célébroit la fête de l'Epiphanie sur les bords du Kahha , il lui vint une visite très - extraordinaire. Amha-Yafous , fils du prince de Shoa , vint à la tête de mille cavaliers , bien équipés , lui offrir ses services , & lui porter un présent de cinq cent onces d'or. Quand il parut devant le roi , deux jeunes officiers du monarque se mirent à côté de lui , suivant les ordres

qu'on leur avoit donnés, & ils se tinrent prêts à l'arrêter par les bras, s'il avoit envie de se prosterner. Le roi assis sur son trône, étoit vêtu d'une superbe robe de brocard, & avoit par-dessus une pièce de mousseline, qui paroifsoit jetée négligemment & qui laissoit appercevoir dans l'intervalle des plis, les brillantes fleurs de sa robe. Il avoit ses beaux cheveux peignés dans toute leur longueur & flottans au hasard sur ses épaules; & une espèce de fourche de corne de rhinocéros, très-mince & garnie d'un bout d'or, étoit passée dans ses cheveux, vis-à-vis de ses tempes. Il étoit bien parfumé avec de l'essence de rose, & deux esclaves portant chacun une bouteille d'or remplie de la même essence, se tenoient aux deux côtés de la tente.

Amha - Yasous se présenta à la tête de ses mille cavaliers, & entra à cheval jusques dans la tente. Là il mit pied à terre avec empressement & même avec un air de surprise, & il s'avança jusques aux marches du trône, en s'inclinant toujours de plus en plus à mesure qu'il approchoit. Mais quand il voulut se prosterner, il fut retenu par Guebra-Menfus-Kedus & par Tecla-Mariam, qui l'empêchè-

rent de baisser la terre. Le roi tenoit sa main découverte, mais il ne l'avança pas, parce qu'il ne vouloit point exiger que le prince la baisât. Cependant après avoir inutilement voulu se prosterner, Amha-Yafous fafit la main du roi & la baifa. Le roi fit d'abord quelques efforts pour la retiret. Mais quand le prince eut baifié le dessus, il lui donna à baisser le dedans, ce qui dans ces contrées est une grande marque de confiance & d'amitié. On avoit préparé un tabouret d'un demi-pied de hauteur, couvert d'un tapis de Perse. Et lorsqu'Amha-Yafous voulut parler debout, les deux officiers qui l'avoient empêché de s'agenouiller, l'obligèrent à s'asseoir sur ce tabouret. En même temps ils répandirent sur lui tant d'essence de rose, que je doute qu'il eut jamais été si bien mouillé par la pluie. Après les premières questions, les spectateurs sortirent de la tente. Toute cette cérémonie avoit été bien prémeditée & bien étudiée. L'étiquette n'auroit pas pu être plus ponctuellement observée dans une cour de l'Europe, & l'on n'aurait pas pu y mieux atteindre le but.

Amha-Yafous paroissoit avoir de vingt-six à vingt-huit ans. Il étoit grand, d'une corpuz

lence proportionnée, & parfaitement bien fait. Il avoit une très-belle figure, quoiqu'avec de petits traits, & ses manières étoient extrêmement prévenantes. En voyant ce prince avec le roi & Engedan, je croyois voir les trois plus beaux hommes, qui eussent jamais frappé mes regards dans aucun pays. En outre, ils avoient tous les trois de l'esprit, des sentimens élevés, & ils étoient doués d'un courage supérieur à tous les dangers. Ils étoient même charitables, sensibles, excepté l'un d'entr'eux (1), qui montroit une exécutable indifférence, ou plutôt une cruauté barbare, toutes les fois qu'il falloit verser du sang humain. Le jeune roi s'étoit malheureusement endurci à l'école de Michaël : mais en revanche, il l'emportoit sur les deux autres par les talens naturels.

On assigna à Amha-Yafous des appartemens & une table dans le palais, & il fut servi par les domestiques du roi, ainsi que par les siens. On mit également à sa porte une gerde d'honneur, dont l'officier n'obéissoit qu'à ses commandemens & prenoit chaque jour de lui le mot de l'ordre,

(1) Tecla-Haimanout.

Telle étoit la manière dont on recevoit de mon temps à Gondar les étrangers illustres. Le grec Anthulé, maître de la garde - robe du roi, eut ordre de fournir à Amha-Yafous des vêtemens pareils à ceux que portoit le roi. Les Ozoros, c'est - à - dire les premières femmes de la cour, furent, dit-on, toutes, à l'exception d'Ozoro - Esther, amoureuses du prince de Shoa. Ce jeune prince n'étoit point insensible, & il se conduisit partout avec une galanterie décente & honorable. Mais sa principale attention fut pour Welleta - Selassé; & l'on assure qu'elle ne fut point ingrate, ni que le ras Michaël son grand-père n'en fut point jaloux. J'allois souvent le soir chez elle quand le prince y étoit. Une profonde mélancolie étoit toujours peinte dans ses traits. Elle paroifsoit contrainte, elle laissoit échapper des soupirs involontaires; & il ne me sembloit pas possible qu'elle eût eu cet extérieur, si elle avoit goûté alors les jouissances de l'amour. Comment penser surtout qu'elle eût pu renoncer à un amant aimable pour exécuter cette résolution désespérée, dont sans doute elle avoit formé le projet au moment même qu'on la disoit heureuse?

Amha - Yafous

Amha-Yafous étoit fils d'une sœur de Gusho. On répandit bientôt le bruit que son père l'avoit chargé de faire en sorte de détacher Gusho de Powussen, & de l'engager à rentrer dans son devoir envers le roi. J'ignore si cela est vrai ou faux : mais la conduite que tint Gusho pendant le reste de la campagne me fit soupçonner qu'il y avoit quelque chose de semblable. Amha-Yafous n'étoit point venu pour prendre part à la guerre. Il avoit seulement, à l'instar de ce qui se praticoit dans les anciens temps, porté un tribut au roi, comme tine preuve de la foyauté de la fidelle province de Shoa. Mais quand il fut admis dans la familiarité du roi, il prit tant d'amitié pour lui, & tant de goût pour la société de la jeune noblesse qui étoit à la cour d'Abyssinie, qu'il résolut en s'en retournant de se mettre à la tête des troupes de son père pour forcer son oncle Gusho à rentrer dans le devoir s'il n'y étoit pas déjà rentré de bonne grâce.

Tandis qu'il étoit encore en Shoa, Amha-Yafous avoit entendu dire à quelques gens de Debra-Libanos, qu'il y avoit à Gondar un homme blanc & étranger, qui étoit en faveur

auprès du roi d'Abyssinie, & qui pouvoit faire tout, excepté de ressusciter les morts. D'après cela une des premières choses qu'il demanda au roi fut de lui faire faire ma connoissance. Le roi m'ordonna de me rendre tous les matins chez le prince, & j'eus grand soin de ne pas laisser cette occasion de me lier avec lui. Insensiblement nous devinmes inseparables. Un jour la conversation tomba sur les rois d'Abyssinie qui vivoient en Shoa, lorsqu'avant la découverte du cap de Bonne-Espérance, le royaume d'Adel étoit l'entrepôt du commerce des Indes. Il me dit qu'il y avoit dans quelques églises du Soha un livre, qui contenoit l'histoire de ces princes, & qu'il alloit l'envoyer chercher. Cependant, quoique je ne pusse m'empêcher de témoigner le désir d'avoir un livre, que j'avois en vain cherché dans tout le reste de l'Abyssinie, je crus qu'il y auroit de l'indiscrétion à prier un homme de faire faire trois cent milles pour me le procure. Content de sa promesse, je n'osai donc pas le presser. Mais comme sans ce livre mon ouvrage auroit été incomplet, je priai mon ami Tecla-Mariam de lui en parler au nom du roi. Tecla-Mariam lui en parla en effet, & le prince répondit: "J'ai promis de le faire venir pour Ya-

goubé. Mon messager est déjà rendu en Amhara. Comptez-y. Mon père me l'enverra. Pour éviter toute méprise, j'ai envoyé un homme très-intelligent qui connaît le livre & qui l'a vu à Debra-Libanos, „. La promesse d'Amba-Yasous fut fidellement exécutée. Le livre arriva, & c'est de-là que j'ai tiré l'histoire de la guerre d'Adel & des rois, qui, sans reporter leur trône à Axum, régnèrent en Shoa.

Un soir je lui parlai de l'histoire qu'on raconta aux Portugais lors de la découverte du Benin. Je lui demandai s'il étoit vrai, comme cette histoire le rapportoit, que les nègres du Benin eussent des relations avec un état chrétien situé dans l'intérieur de l'Afrique, qu'ils recevoissoient comme souverain & dont ils recevoient l'investiture de leurs provinces (1)? S'il existoit encore de pareilles relations avec le Shoa, ou quelques traces qui prouvaient qu'elles avoient existé autrefois? Et s'il y avoit enfin quelqu'autre état chrétien ou juif dans le voisinage du lieu, auquel le rapport des nègres du Benin pût s'appliquer? (2).

(1) Voyez le second volume de cet ouvrage.

(2) Conquêtes des Portugais, liv. I, pag. 46, par Lafiteau.

Amba-Yafous me répondit : « qu'en Shoa on ne connoissoit pas le Benin ; qu'il n'avoit même jamais entendu prononcer ce nom , ni citer aucune coutume semblable à celle dont je parlois ; qu'il ne connoissoit d'autre état chrétien plus avant dans le sud que le royaume de Narea , dont une grande partie étoit conquise par les Gallas , nation payenne. Il ajouta que les nègres voisins du Shoa étoient excessivement farouches , belliqueux , cruels , plus dangereux que les Gallas & pareils aux Shangalias d'Abyssinie ; les autres peuples , poursuivit-il , font en partie Mahométans , & presque tous de la nation des Gallas , car quelques Gallas ont embrassé la religion de Mahomet. Mais ils ne font aucun trafic avec l'Océan , quoiqu'ils connoissent le commerce de l'Océan Indien , parce qu'il est plus près d'eux , & que les négocians maures leur portent des marchandises des Indes. Mais les Gallas ont enyahi presque toutes les contrées qui séparent ces nations du rivage de la mer , & ils rendent le chemin des caravanes très-dangereux. »

Mais revenons à l'arrivée d'Amba-Yafous. Quand ce prince eut eu audience du roi , il alla chez le ras Michaël , à qui il offrit un

présent en or, en disant poliment que s'il apportoit un tel présent, c'étoit parce que tout autre eût été trop embarrassant dans la longue route qu'il venoit de faire. Il favoit pourtant bien qu'une excuse étoit inutile, & que le ras Michaël ne pouvoit pas recevoir un présent plus agréable à ses yeux que celui qui étoit en or. Je n'étois point alors dans la tente du ras, & j'ignore les détails de ce qui s'y passa. Je fais seulement que quand le prince fut introduit, Michaël le reçut debout. Ils s'affirerent ensuite sur le même siège; & ils dînèrent ensemble dans l'appartement d'Ozoro-Esther, qui vint exprès de Koscam. Le ras & le prince restèrent à boire & à causer fort avant dans la nuit.

La vue de l'or & d'un renfort de mille hommes de cavalerie rendit le vieux ras aussi gai, aussi brillant qu'un jeune homme de vingt-cinq ans. On ne prononça pas un mot sur le gouvernement du Shoa: on ne fit point de proclamation concernant cette province; ce qui étoit une déclaration tacite d'une indépendance, qui à la vérité avoit été depuis long-temps reconnue.

Voyant qu'Amba-Yafous mangeoit du bœuf crud comme les Abyssiniens, je lui demandai si cette coutume existoit chez les autres nations du midi ? Il me dit qu'il croyoit qu'oui, quand ces nations n'étoient point Mahométanes; & il me demanda à son tour si la même coutume n'avoit pas lieu parmi nous. — Je crois qu'elle s'étend depuis l'Abyssinie jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

Pendant que le roi étoit sur les bords du Kahia, il reçut une visite moins intéressante que celle du prince de Shoa, mais encore plus extraordinaire. Guangoul, chef des Gallas d'Angot, c'est-à-dire, des Gallas orientaux, vint présenter ses hommages au roi & au ras Michaël. Il étoit accompagné de quarante cavaliers & de cinq cent hommes à pied, & il portoit un grand nombre de cornes pour charrié le vin du roi, ainsi que quelques autres bagatelles. Guangoul étoit petit, maigre, tout de travers, & ne paroissoit être ni vigoureux ni agile. Il avoit la tête grosse, & les jambes & les cuisses fort minces proportionnément à son corps. Il n'étoit ni noir ni très-brun: mais il avoit une couleur jaune, livide & qui sembloit annoncer une mauvaise santé. Ses che-

veux étoient fort longs & entrelacés avec des boyaux de bœuf, de manière à ne pouvoir distinguer les cheveux des boyaux; & ces singulières tresses tombaient la moitié sur ses épaules & la moitié sur son estomac. Le chef Galla avoit en outre un boyau autour du cou, & plusieurs autres qui lui ceignoient les reins & lui servoient de ceinture, & par-dessous lesquels étoit un morceau de toile de coton imprégnée de beurre. Le visage & tout le corps de Guangoul étoient également bien oints de beurre, qui lui dégoûtoit de tous côtés.

Guangoul paroissait âgé d'une cinquantaine d'années. Une extrême confiance, une insolente supériorité se peignoit sur sa figure. Chez les Gallas, un chef monte sur une vache dans les jours de cérémonie: aussi quand Guangoul se présenta devant le roi, il en montoit une, qui, bien qu'elle ne fût pas très-grosse, avoit les cornes d'une prodigieuse longueur. Il n'avoit point de selle sur sa vache. Il portoit des espèces de caleçons, qui à peine lui venoient à moitié cuisse; & il avoit les genoux, les jambes, les pieds, & tout le reste du corps nud. Le bouclier de Guangoul étoit d'un

simple cuir de bœuf racorni par la chaleur & formant plusieurs plis, qui le rendoient assez semblable à ces grands chapeaux de paille à forme haute, sous lesquels nos femmes à la mode se déguisent quelquefois. La lance qu'il portoit étoit courte, garnie d'un bout de fer mal façonné, & le manche qui sembloit étre d'aubépine, n'avoit aucune espèce d'ornement, ce qui est extraordinaire pour l'arme d'un barbare. Je ne sais si c'étoit pour se tenir plus commodément sur le dos aigu de sa monture, ou pour se donner de la grâce, car je ne me connois pas bien dans l'art de monter des vaches: mais le chef Galla se tenoit extrêmement penché en-arrière, avançant son ventre & levant les bras, dont le gauche portoit le bouclier & le droit la lance, de manière qu'il avoit l'air d'avoir deux ailes,

Le roi étoit assis dans le milieu de sa tente, sur son trône d'ivoire, quand il reçut le chef Galla. Il faisoit extrêmement chaud; & avant qu'on vit paroître ce sale prince, une odeur de charogne annonça son approche. Le roi le voyant paroître, fut si frappé de sa bizarre figure, qu'il sentit une envie immodérée de rire; & ne pouvant se contraindre, il se leva

tout-à-coup & courut dans un appartement voisin.

Le sauvage, couvert de tous ses boyaux de bœuf, descendit de dessus sa vache à la porte de la tente. Pendant que nous admirions sa monstrueuse figure, il vit le trône vuide; & croyant que c'étoit un siége qu'on lui avoit préparé, il s'assit sur le coussin de damas cramoisi, qu'il couvrit de beurre dont tout son corps étoit humecté. Aussitôt tous ceux qui étoient dans la tente, jetèrent un cri de surprise. Le Galla se leva sans savoir pourquoi on crioit; & avant qu'il eût le temps de se reconnoître, on lui tomba dessus & on le repoussa à la porte de la tente, où il demeura avec une espèce d'étonnement farouche. En Abyssinie, s'asseoir sur le siége du roi, est un crime de haute trahison qu'on punit soudain de mort. Mais le pauvre Guangoul fut redévable de la vie à son ignorance. Le roi, pendant toute cette scène, s'étoit tenu derrière le rideau. S'il rit au commencement, il rit bien davantage, quand il fut témoin de la catastrophe, & il revint en riant encore & ne pouvant prononcer une parole. On enleva le coussin cramoisi, qu'on jeta au loin, & on recouvrit la chaise

d'ivoire d'un shawl jaune des Indes. Après quoi, comme le roi ne s'y mettoit pas, on le renversa sur le tapis pour prévenir un nouvel accident.

Guangoul ne pouvant obtenir une audience du roi, se rendit chez le ras Michaël, où il fut mieux accueilli : mais j'ignore ce qui se passa dans cette entrevue. Les soldats de Guangoul, couverts comme leur chef, avec de fobles boucliers, & n'ayant pour lance que des bâtons pointus & durcis au feu, ne pouvoient être d'un grand avantage pour aucun parti, surtout lorsque les troupes les plus braves & les plus expérimentées de toute l'Abyssinie avoient pris part à la querelle & étoient en aussi grand nombre d'un côté que d'autre. En outre, les mille cavaliers du Shoa avoient tellement frappé les yeux de toute la cour, qu'on faisoit fort peu de cas de toute autre cavalerie qui n'étoit pas équipée comme eux.

Quand le roi fut revenu des bords du Kahha dans son palais, on parla beaucoup de la singulière arrivée de Guangoul. Ozoro - Esther qui abhorroit jusqu'au nom des Gallas, & surtout des Gallas d'Angot, insista pour avoir

une représentation de cette bizarre entrée. En conséquence, un nain du ras Michaël, nommé Doho, qui avoit une tête monstrueusement grosse, & une insigne laideur, mais qui étoit jovial, rusé & bien capable de jouer son rôle, fut choisi pour faire le personnage de Guanguoul. On se procura aisément un mauvais bouclier & un bâton brûlé: mais il restoit une difficulté; c'étoit de persuader à Doho de s'entourer le cou & les reins de boyaux de bœuf cruds, & surtout d'en entrelacer dans ses cheveux. Il refusa d'y consentir, & par des motifs de religion & par des motifs de propreté. Quant au beurre, il ne s'en défendit point. Tous les Abyssiniens ont coutume de s'en frotter en sortant du bain. Nous étions fort embarrassés. Toutes les dames avoient en vain prié Doho de souffrir pour l'amour d'elles qu'on l'affublât un moment du dégoûtant costume d'un Galla, & elles lui avoient promis qu'en revanche, des flots d'eau-rose & d'autres essences lui rendroient sa bonne odeur accoutumée.

Ce nain étoit continuellement occupé à lire l'Ecriture-Sainte, les actes des conciles, les homélies de Saint Jean-Chrysostôme & les autres livres du même genre qu'ont les Abyssi-

niens. Ainsi il demeura inflexible. Je songeai alors qu'on pourroit se procurer chez les tisse-rands mahométans de Gondar, des écheveaux de coton bleu, jaune, rouge, & que ces écheveaux bien tressés avec les cheveux & bien frottés de beurre, pourroient donner une idée de ce que nous avions vu dans la tente du roi. Je n'eus pas plutôt parlé, qu'on se procura le coton. Toutes les mains furent mises à l'ouvrage. Les esclaves d'Ozoro - Esther parèrent Doho avec tout le soin possible. Moi, je mouchetai son visage avec du stibium. D'autres l'oignirent de beurre. On mena une vieille vache laitière, qui contre mon attente se laissa monter assez tranquillement; & ainsi, on vit entrer Guangoul dans une grande salle d'Ozoro-Esther.

Jamais farce ne fut si bien représentée ni mieux applaudie. L'appartement retentit d'un rire général. Doho, encouragé par cet accueil & par la parfaite indifférence de sa vache, redoubla de confiance & de gaieté. Il étoit né dans le voisinage du pays des Gallas. Il connoissoit bien leurs mœurs & parloit leur langue comme eux-mêmes. Amba - Yasous, Confu, Aylo, frère d'Engedan, & quelques officiers

de chez le roi, jouèrent le même rôle que les chambellans du monarque, & se tinrent de chaque côté du trône. La vache fut conduite jusqu'au milieu de la salle, & Guangoul, ou plutôt Doho, armé de sa lance & de son bouclier, descendit avec beaucoup de dignité. On n'avoit point épargné de mettre un couffin, & le couffin ne fut point épargné par Doho; car le beurre montra bientôt la place où il s'étoit assis. Alors nous fondîmes tous sur lui, nous le rossâmes de bon cœur, & nous le mîmes à la porte. Ozoro-Alash, sœur d'ozoro-Esther, & un grand nombre d'autres dames de la cour, furent présentes à cette scène. Ozoro-Esther voulut envoyer chercher le ras qui étoit de fort bonne humeur depuis l'arrivée d'Amhar-Yâsous. Je ne Pavois point vu depuis le rétablissement de son fils; & le hasard fit que je me trouvai à la porte quand il entra. Il me prit par la main en me disant : " Welleta-Hawaryat (1) se porte bien. Vous êtes un excellent homme. "

Le ras Michaël étoit regardé comme l'homme le plus éloquent de son pays, & il parloit le tigréen (2) avec la plus grande pureté & la plus

(1) C'est le nom du fils du ras & d'Ozoro-Esther.

(2) La même langue que le geez, ou la langue des anciens Pasteurs.

grande élégance. Mais dans la conversation ordinaire, il étoit toujours sententieux & ne disoit que deux ou trois paroles très-expressives & très-claires. C'étoit une habitude qu'il avoit contractée de bonne heure dans le commandement des armées.

Il s'inclina très-poliment devant les dames, & me fit signe de m'asseoir à côté de lui. Amba-Yasous étoit debout devant le ras. Je m'empressai de me mettre sur le tapis qui étoit étendu à ses pieds. Paroissant alors se raviser, il fit placer Amba-Yasous vis-à-vis de lui. Il étoit aisé de s'apercevoir que son esprit étoit occupé ailleurs, & qu'il me savoit bon gré de ce que je venois de faire. Nous voyant tous assis, le ras dit d'un air très-gai : " Eh bientôt de quoi s'agit-il donc maintenant ? Que puis-je faire pour vous, Yagoubé ? Les femmes de votre pays sont-elle aussi frivoles, aussi folles que celles-ci ? Ozoro, Esther vous a-t-elle choisi pour épouse ? Elle vous donnera votre dîner. Mais je veux vous pourvoir aussi ; & comme vous êtes un bon cavalier, je veux, avec l'agrement du roi & d'Amba-Yasous, dit-il en s'inclinant vers le prince, vous donner le commandement de la cavalerie du Shog. Je l'ai vu,

& je crois que tous les hommes qui la composent ont le teint presqu'aussi blanc que vous.»

Amba-Yasous fit une révérence & dit: «Ras, si le roi accorde à mes cavaliers un si digne officier, je promets d'en aller chercher après la saison des pluies, mille autres qui vaudront au moins ceux-ci, & je les amènerai avant la fête de l'Epiphanie.» — «Pour moi, dit Ozoro-Esther, il y a long-temps que je garde une femme pour Yagoubé : mais ce n'est pas de quoi il s'agit à présent. Nous savons que votre temps est précieux. Guangoul est dehors & vous demande une audience.» — «Bon! répondit le ras, Guangoul est allé joindre Gusho à Minziro; & on raconte une fort jolie histoire. On rapporte du Tigré qu'il a commis des barbaries atroces dans son voyage; qu'il a dévasté les villages & égorgé les habitans qui ne s'empressoient pas de lui fournir des provisions. Dans le Belessen, il a également brûlé une église & un village appartenant à l'itegbé; après avoir tué beaucoup de monde. Je ne sais pas ce que tout cela signifie. Mais j'espère qu'on gardera ce Galla où il est, & qu'on ne le reverra pas chez lui par la route du Tigré.»

Le ras ne publoit pas ordinairement lui-même de semblables nouvelles; & celle-ci rendit d'abord toute la compagnie fort sérieuse. Mais à peine avoit-il achevé de parler, qu'on vit entrer Doho, monté sur sa vache. Ni les hommes, ni les femmes qui avoient vu la première représentation de cette farce, n'avoient ri d'autant bon cœur que le vieux ras. Il rendit la chose encore plus plaisante & plus gaie, en complimentant Doho dans la langue des Gallas, & il goûta le plus grand plaisir à voir le nouveau Guangoul conspué, battu & chassé hors de l'appartement. Michaël prenant alors avec lui Amba-Yafous & quelques grands qui étoient venus pendant le spectacle, s'en retourna par une porte secrète qui conduissoit de l'appartement d'Ozoro-Esther dans le sien.

Comme je n'aurai pas d'autre occasion de parler de Guangoul, je vais, sans me conformer à l'ordre des temps, dire ici tout ce que je fais de son histoire. Gusho & Powussen furent gagner ce chef, & ils l'engagèrent à faire avec ses Gallas une irruption dans le Tigré pour inquiéter Michaël & diviser ses forces. D'après ce plan, les deux généraux rebelles firent repartir Guangoul, qui en s'en retournant, fui-

vit à-peu-près le même chemin par lequel il étoit venu, & commit encore plus d'horreurs que la première fois. Le ras Michaël soupçonnant ce qui devoit arriver, fit partir secrètement Ayto-Confu, à la tête de six cent cavaliers. Ce jeune officier, content d'obtenir un commandement qui flattoit singulièrement sa mère, & dirigé par les cris du peuple contre Guangoul, le poursuivit avec la plus grande célérité & l'atteignit dans les environs du Lafta. Le chef galla fit très-peu de résistance. Il fut taillé en pièces avec sa suite, & ceux de ses soldats qui échappèrent, furent bientôt exterminés par les habitans des campagnes voisines. Dans la nuit du cinquième jour après son départ, Confu rentra dans Gondar, chargé des dépouilles des Gallas.

J'ai déjà dit que Guangoul avoit porté en présent au roi d'Abyssinie une quantité considérable de grandes cornes de bœuf. Les voyageurs qui ont vu dans l'Inde de ces cornes remplies de civette, ont prétendu que l'animal dont on les tiroit, étoit un taureau carnivore, d'une prodigieuse grandeur, & habitant d'intérieur de l'Afrique. Comme on n'a voulu que rien manquât à l'honneur de cette prétendue

découverte, on a gravé une figure du taureau imaginaire, laquelle se trouve, je crois, dans quelqu'un des premiers volumes des *Traductions philosophiques*. L'origine de ce conte est dans Bernier & Thevenot : mais on peut être certain qu'il n'existe point de semblable animal en Afrique, ni vraisemblablement dans aucune autre partie du globe.

L'animal qui fournit ces cornes monstrueuses est une vache ou un bœuf, qui ne seroit regardé en Angleterre que comme d'une moyenne grandeur. Sa tête & son cou sont gros, à proportion de son corps, mais non pas excessivement. J'ai souvent entendu dire en Abyssinie que les Gallas avoient les premiers amené cet animal d'auprès de la ligie, de ces contrées où il pleut sans cesse, & où le soleil ne se montre presque jamais. La grandeur extraordinaire de ses cornes est l'effet d'une maladie qui fait périr beaucoup de bétail, & qui provient sans doute du climat & de la qualité des herbes.

Toutes les fois qu'une vache ou un taureau laisse appercevoir quelques symptômes de cette maladie, on le met à part dans les pâturages les plus gras & les plus tranquilles, & on cesse

de le faire marcher & de le tracasser. Son prix ne consiste plus que dans ses cornes; car son corps languit & se dessèche à mesure que ses cornes croissent. Quand la maladie est à son dernier période, la tête devient si grosse que l'animal ne peut presque plus la lever. Ensuite les jointures du cou deviennent calleuses, & cessent d'avoir du mouvement. Alors l'animal meurt n'ayant plus aucune chair sur les os: mais ses cornes monstrueuses dédommagent de sa perte. J'ai vu de ces cornes en état de contenir autant d'eau qu'un de ces sceaux à cercles de fer, dont on se sert en Angleterre. Mais les Gallas qui ont un grand débit de ces cornes, n'attendent pas ordinairement qu'elles aient acquis tout l'accroissement dont elles seroient susceptibles, & ils tuent l'animal lorsqu'ils voient que ses cornes sont assez grandes pour contenir vingt à vingt-quatre pintes. Une femme peut porter commodément sur ses épaules deux de ces cornes remplies de vin ou d'eau-de-vie. La nuit que Socinios, Cobfu (1) & Chremation pillèrent ma maison à Gondar, on m'enleva deux de ces cornes de là plus

(1) Non le jeune Confu, fils d' Ozorb-Esther, mais un autre Confu, son cousin, & frère de Guebra-Mehedini.

belle grandeur, & il me fut impossible de les ravoir. Je les ai vu vendre quatre onces d'or la paire, ce qui équivaut à dix livres sterling.

Le 17 Janvier, on vit arriver à Gondar des envoyés de Fasil, portant toujours des paroles de paix & de soumission, & renouvelant la demande de Welleta-Selassé. Fasil souhaitoit de la prendre pour femme; mais il vouloit qu'on la lui envoyât jusqu'à Dingleber, où il se proposoit d'aller la recevoir; & il s'excusoit de ne pas venir jusqu'à Gondar, sur ce que le ras avoit déjà manqué à sa promesse; car les conditions du traité de paix qui avoit eu lieu entre Fasil & Michaël, quand ce dernier faisoit le siège de la montagne d'Haramat, étoient que Michaël conduiroit le roi jusqu'aux bords du Tacazzé, & s'en retourneroit soudain dans son gouvernement de Gondar, tandis que Fasil, recevant le monarque, l'accompagneroit dans sa capitale, & seroit nommé ras & gouverneur général de l'empire à la place de Michaël.

Fasil avoit tenu fidellement sa parole, & Michaël, en tirant avantage de cette exactitude, avoit violé tous les articles auxquels il s'étoit soumis avant de passer le Tacazzé; aussi

depuis ce moment, Fasit refusa de se fier à Michaël & de venir le joindre.

Le même jour que le message de Fasit arriva, on en reçut un autre de Gusho & de Powussen. Ces deux généraux écrivoient au ras Michaël que s'il ne se hâtoit pas de s'en retourner dans son gouvetnement du Tigré, ils marcheroient à Gondar pour mettre la ville en cendres; ils accabloient le ras de reproches outrageans; ils lui envoyoient un défi en cas qu'il s'obstinât à ne pas sortir de la capitale: mais en même-temps ils firent assurer le roi de la plus grande fidélité.

Le soir de cette importante journée, un expès apporta à Amba-Yasous l'histoire des premiers rois Abyssiniens qui résidoient en Shoa, cette histoire que je désirois avec tant d'ardeur: ce n'étoit à la vérité qu'une copie, mais elle étoit écrite sur du beau parchemin, en format *in-4°*. & dans toute la pureté de l'antique *geez* (1). L'auteur de ce livre étoit presque contemporain des princes dont il a écrit la vie. Je montrai l'ouvrage au roi qui ne le connoissoit pas.

(1) La langue des anciens Pasteurs.

encore, & qui me dit: "J'ai bien peur, Yagoubé,
que vous n'emportiez ce livre dans votre
patrie, pour que vos rois rient des nôtres." Cependant le plaisir que j'avois de posséder ces annales fut bientôt diminué par le chagrin que me causa le départ de celui qui me les avoit données. Le 20 Février, Amba-Yafous quitta Gondar, suivi d'une centaine de domestiques qui lui appartennoient, & des vœux de tous ceux qui l'avoient connu; pour moi, dès le premier instant que j'avois vu ce prince, je m'étois singulièrement attaché à lui.

Avant son départ, Amba-Yafous eut deux entretiens fort longs avec le roi, sur les dépêches qu'il avoit reçues de son père. Il daigna aussi m'en dire le contenu. Son père lui mandoit qu'il ne vouloit point se mêler des querelles particulières du ras Michaël & de Fasil; qu'ils étoient les maîtres de les terminer à leur fantaisie, mais que s'ils osoient rien entreprendre contre le roi, s'ils osoient protéger des usurpateurs comme l'un d'eux avoit déjà protégé Socinios, s'ils continuoient à manquer à ce qu'ils devoient à Técla-Haimanout, & à garder ses revenus, sans lui laisser seulement de quoi soutenir la dignité de son rang, il se

croiroit obligé d'être le défenseur & le soutien de la race de Salomon, comme les gouverneurs de Shoa l'avoient toujours été.

On croyoit généralement que le voyage d'Amba-Yafous à Gondar, avoit produit un traité entre quelques grands des partis opposés, d'après lequel tous les hommes en état de monter à cheval, dans le midi de l'Abyssinie jusqu'au royaume de Gingiro, viendroient comme un torrent fondre sur les provinces du Begemder & de l'Amhara, & en chasser ses gouverneurs, ou du moins les forcer à rentrer dans le devoir. Ce fut-là, sans doute, le motif qui engagea Gusho à agir avec tant de modération dans la campagne qui ne tarda pas à s'ouvrir.

C H A P I T R E V.

L'armée rebelle s'approche de Gondar. — Le roi sort de sa capitale. — Il va camper à Serbraxos. — Confu est blessé, & M. Bruce revient avec lui à Gondar.

IL commençoit à tomber de petites ondées de pluie qui annonçoient les approches de l'hiver; on avoit même déjà eu quelques averses extraordinaires: cependant Gusho d'Amhara, Powussen du Begemder, le kasmaki Ayabdar, gouverneur du Foggora, le kasmaki du Gojam, Aylo, fils d'Ozero-Welleta-Israël, & petit-fils de l'iteghé, Woodage - Asahel du Maitsha, Coque-Abou-Barea, qui commandoit dans le Kuara, tous les chefs rebelles enfin s'avancèrent entre Enfras & Nabca, & le long des bords du lac Tzana, à la tête de toutes les forces qu'ils purent rassembler. Un beau-frère de Powussen lui avoit amené un corps considérable de Zaats & de Dehannahs, deux tribus du Lasta ennemis de Guigarr, qui s'étoit déclaré pour Michaël; & ces corps formoient une cavalerie supérieure à celle du Begemder, & la meilleure sans contredit qui fût dans l'armée des confédérés.

Cette armée attendoit avec impatience que les pluies grossissant le Tacazzé en rendissent le passage impraticable, & coupassent toute retraite à Michaël. Mais Fasil tenoit les rebelles en suspens. Ce général restoit à Ibaba, à la tête de douze mille hommes, en observant qu'il vouloit conserver la paix avec le ras tenant le Maitsha tranquille & attendant son lieutenant Welleta-Yafous, qui étoit allé au-delà du Nil lui chercher vingt mille Gallas, avec lesquels il se proposoit, disoit-il, de marcher à Gondar, pour renforcer le parti du roi : l'on pouvoit douter que Fasil eût une pareille intention ; mais il n'en étoit pas moins certain qu'il persiftoit dans sa haine contre Gusho & Powussen, à qui il ne pouvoit pardonner de n'être pas venu le joindre à Court-Ohba quand ils le lui avoient promis, & de l'avoir exposé à combattre seul contre le ras Michaël, & à voir toutes ses provinces ravagées par le fer & par le feu.

Depuis quelques mois Michaël avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour ramener auprès du roi les grands & les gens riches, qui avoient des possessions aux environs de Gondar, & qui, vivant ordinairement à la cour, compoisoient la partie de la noblesse la plus distinguée.

du royaume; mais sa cruauté, son insatiable soif de l'or & du pouvoir, & le peu de scrupule qu'il se faisoit de manquer à ses engagements les plus sacrés, les épouvantoit trop pour qu'ils osassent se mettre entre ses mains. Cependant aucun d'eux n'avoit levé des troupes, ni pris parti pour les rebelles; ils se contentoient de se tenir cachés & éloignés; mais leur absence nuisit beaucoup aux intérêts du roi: en outre il y avoit une désertion considérable d'officiers & de soldats dans les vieilles troupes du Tigré. Le supplice de Guebra-Denghel, & de ses deux compagnons, d'infortunes, avoit singulièrement aliéné du ras l'esprit des parens, des amis, des compatriotes de ces trois victimes de sa barbarie. Mais ce quiachevoit de mécontenter tous les Tigréens, c'est que pendant qu'il bloquoit la montagne d'Haramat, Michaël avoit promis d'être sept ans sans lever aucun impôt, & quoiqu'il n'y eût pas un an que cette promesse avoit été faite, il recommençoit ses vexations avec plus de rigueur que jamais jusqu'à ce qu'il fut vaincu par les troupes de Samen.

Cependant Welleta-Michaël & Kefla-Yasous reviennent du Samen avec six mille hommes, qui furent un renfort très-important pour l'armée du ras; de plus, il eut par attachement

pour Kefla-Yafous, deux mille volontaires du Temben, dont cet officier étoit gouverneur: ces deux mille hommes, tous gens d'élite, & en partie armés de fusils, étoient ce qu'il y avoit de mieux dans l'armée.

Gusho s'avança jusqu'à Minziro. Powussen établit son camp à Correvà, lieu tout au plus éloigné de Gondar de seize milles. La vaste plaine qui borde le lac étoit presqu'entièrement couverte de troupes. Il tomba beaucoup de pluie depuis le 23 Février jusqu'au 29 Mars, ce qui rendit l'air plus froid qu'il ne l'est ordinairement dans cette saison. Les rebelles commencèrent bientôt à dévaster le Dembea. Ils brûlèrent tous les villages qu'ils trouvèrent du sud à l'ouest, & ils ne firent qu'un désert de la plaine qui séparoit Michaël de Fasil, autant qu'ils osèrent s'approcher de l'un & de l'autre de ces généraux. Leur but étoit d'irriter Michaël, & de l'engager à sortir de Gondar; car la plupart d'entr'eux avoient de grandes propriétés dans la capitale; & pour combattre le ras, ils vouloient l'attirer au loin. Pour lui, il supportoit impatiemment les excès des ennemis, & les plaintes des gens qui venoient continuellement chercher un refuge dans la ville, & qui y arrivoient nuds comme la main.

Souvent le roi montant au haut d'une tour de son palais, la seule où il y ait encore un escalier, frémissoit d'indignation à la vue de l'incendie des riches villages du Dembea. Un jour qu'il étoit sur cette tour, il me donna une preuve de cette prompte fagacité qui le distinguoit, & je vais la rapporter pour faire connoître l'esprit de ce prince.

Il y a de chaque côté du palais de Gondar un terrain spacieux où l'on tient le marché. Il avoit plu dans la journée, & le soir le marché étoit presque vuide. On distinguoit au loin deux hommes seuls, qui sembloient s'entretenir avec feu, & dont l'un étoit pris de vin. Les Abyssiniens portent tous des ceintures de toile de coton étroite, dont il font huit ou dix fois le tour de leur corps; & celui des deux caiseurs qui avoit conservé son sang-froid, tenoit le bout de la ceinture de l'autre. Le roi me dit; « Yagoubé, savez-vous ce que font ces deux hommes? » — Je lui répondis: « Non, sire. Mais j'ai vu que celui qui paroît avoir trop bu, a défaict un tour de sa ceinture, & que l'autre la tâte & l'examine, comme s'il paroissoit douter qu'elle fût d'une bonne qualité » — « Cet homme, reprit le roi, voit la

ceinture de l'autre. Que trois ou quatre personnes aillent l'arrêter; mais qu'avant de se faire de lui, on lui laisse achever son vol, & que quand il se sauvera, on s'en empare. ,

Les ordres du monarque furent bientôt exécutés. L'ivrogne acheva lui-même de défaire sa ceinture, tandis que l'autre étoit occupé à la mesurer avec son bras, depuis l'index jusqu'au coude, & ensuite la plioit. Tout cela se fit d'un air fort naturel; & quand le voleur tint la ceinture, il prit sa course & laissa l'ivrogne immobile d'étonnement. Cependant le voleur fut à l'instant même saisi & conduit au roi, qui ordonna qu'on le jetât du haut de la tour. Mais à ma prière, secondée par l'intercession des autres officiers qui étoient auprès du roi, on fit grâce au coupable, & la ceinture fut rendue à l'ivrogne.

Dès la mi-Février, le ras Michaël résolut de sortir de Gondar & de livrer bataille aux rebelles qui étoient campés à Korreva, & qui commettoient toutes sortes de violences, brûlant non-seulement les maisons, les granges, les villages entiers, mais encore excédant celui dont ils avoient besoin pour la subsistance de

leur armée. La seule chose qui faisoit balancer le ras, étoit la supériorité de la cavalerie ennemie.

Cependant Yasine avoit en partie réussi dans la commission dont il avoit été chargé. Il avoit trouvé les Arabes campés sur les frontières du Ras-el-Feel, & il avoit acquis d'eux deux cent chevaux, tant bons que mauvais, dont soixante-seize seulement purent servir à monter la cavalerie noire de la maison du roi. Le reste fut distribué aux gens de l'armée qui en avoient besoin. Quant aux cottes de maille, Yasine ne fut pas aussi heureux. Il ne put s'en procurer que quatorze. Le messager du roi qui l'avoit accompagné, poursuivit sa route jusqu'à Sennaar pour aller acheter ce qui manquoit de cottes de maille, & il mena avec lui Soliman, que j'avois chargé de mes lettres. Soliman n'étant point encore de retour, je restois conséquemment sans réponse. Mais ce qui me parut alors très-important, c'est que Fidèle, sheik de l'Atbara, écrivit à Yasine : "que je devois être certain que je serois bien reçu dans la capitale du Sennaar, parce que le jeune Nasser venoit de succéder au roi son père, qu'on avoit déposé ; que la plus grande difficulté étoit de passer entre

le Ras-el-Feel à Téawa, lieu de sa résidence, & de-là sur les bords du Dender, parce que les cavaliers Ganjars du Kuara & leurs alliés Arabes étoient en guerre avec les Arabes de l'Atbara, & venoient de brûler leurs moissons & leurs villages; que quelquefois il ne se croyoit pas lui-même en sûreté dans Téawa, & que depuis plusieurs mois on n'avoit pas laissé passer une seule charge de sel; qu'enfin, c'étoit-là la raison pour laquelle les Arabes de l'Atbara étoient venus si près du Ras-el-Feel, & Yafine s'étoit procuré si aisément des chevaux pour le roi d'Abyssinie. — Ce traître (1) ajoutoit pourtant: "que s'il m'étoit possible d'aller le joindre à Téawa, je ne devois pas être inquiet sur le reste de mon voyage; & qu'il valoit mieux que je m'en vinssse tout de suite tranquillement, que d'écrire à l'avance au Sennaar." Et il terminoit sa lettre par de grands témoignages de respect & d'amitié pour moi.

Il y avoit eu un froid & des pluies extraordinaires depuis le commencement de Février. Le 9, il plut sans discontinuer; & comme c'étoit plutôt que de coutume, les soldats, très-sensi-

(1) Il portoit le nom de Fidelle, pluvot en l'origine.

bles au froid & à la pluie, en furent découffragés; car comme je l'ai déjà remarqué, ils ne combattent jamais de bon gré que sous l'influence d'un soleil vivifiant.

Néanmoins les cris des gens, qui accourroient en foule à Gondar pour y chercher un abri contre les fureurs des rebelles, déterminèrent le ras à marcher & à commettre sa fortune au hasard d'une bataille. Il ne sembloit pas qu'il y eût beaucoup de risque pour lui; car il avoit été presque toute sa vie habitué à vaincre; il étoit à la tête de la meilleure armée qu'il eût jamais commandée. Les troupes du Begemder, dans lesquelles les rebelles avoient le plus de confiance, étoient les mêmes que lui & les Tigréens avoient battues à Nefas-Musa, quand elles étoient commandées par le brave' Mariam-Barea. Tout cela étoit vrai: mais depuis la bataille de Nefas-Musa, Michaël avoit lui-même guidé ces troupes du Begemder; elles s'étoient formées à la discipline militaire avec les vieux guerriers du Tigré, & dans cette école elles avoient appris à vaincre leurs maîtres. Elles s'étoient surtout habituées aux effets de la mouquerterie; &, au lieu de la craindre comme autrefois, elles favoient fondre avec impétuosité sur

les

les fusiliers, avant qu'ils tirassent les premiers coups, ou du moins avant qu'ils eussent le temps de recharger.

Enfin, après avoir commencé par visiter lui-même tous ses postes autour de Gondar, Michaël s'éloigna le 13 Mai 1771 de cette capitale, emmenant avec lui le roi, l'abuna, Ozoro-Esther, Ozoro-Altash, sœur d'Esther, & toutes les autres dames de la cour, en possession des grands fiefs de la couronne; & non-seulement il les obligea à suivre elles-mêmes l'armée, mais à fournir la quantité de troupes auxquelles leurs concessions respectives les soumettoient.

L'armée royale fit halte dans le même endroit où elle s'étoit arrêtée à son retour du Tigré. Elle étoit, dit-on, composée de vingt mille fusiliers tigréens, sans contredit les meilleurs soldats de l'empire. Six mille d'entr'eux étoient armés de mousquets dont la platine étoit à méche, & qu'ils manioient avec beaucoup d'adresse. Le reste de l'Abyssinie n'auroit peut-être pas pu fournir la sixième partie de ce nombre de fusiliers. Les fantassins qui s'étoient joints aux Tigréens depuis le passage du

Tacazzé , étoient au nombre d'environ dix mille. Il y avoit en outre deux mille hommes de la maison du roi , dont cinq cent étoient à cheval ; & parmi ces cavaliers on distinguoit les noirs , qui étoient un peu moins de deux cent , tous revêtus de cottes de maille , & ayant le devant & les côtés de la tête de leurs chevaux couverts de plaques de cuivre , avec une pointe de fer d'environ cinq pouces de long sur la plaque du front , ce qui est très-embarrassant & très-inutile. Leurs brides sont de petites chaînes de fer. Le corps du cheval est entièrement caché par une espèce de matelas de coton , dans lequel il y a vis-à-vis des côtés de la selle deux trous où l'on passe les jambes. Ce matelas monte jusqu'au haut de la selle , & couvre conséquemment le cavalier jusqu'à l'endroit où descend la cotte de maille. Ce cavalier porte à ses pieds des pantoufles sans talons & d'un cuir très-léger. Il a des étriers maures , & dans lesquels tout son pied entre ; & comme ils sont très-courts , il peut se lever & se tenir debout sans toucher à la selle , d'une manière aussi ferme que si ses pieds portoient à terre. Les selles sont également faites comme celles des Maures , c'est-à-dire très-hautes par devant & par derrière. Un lacet qui passe dans la selle y attache

très-fort le derrière de la cotte de maille, de sorte que jamais cette cotte ne peut se soulever & exposer le cavalier à être blessé. Chaque cavalier a une petite hache attachée à la sangle qui passe par dessus sa selle, & il porte une lance d'environ quatorze pieds de long, avec laquelle il charge. Cette lance, d'un bois très-léger qui croît sur les bords du Nil, a un bout quarré, & est garnie par l'autre bout d'une longue pointe de fer. Le fût entre dans une espèce d'étui de cuir attaché à la selle par une courroie. Quelquefois la lance est au-dessous de la cuisse, quelquefois au-dessus, & on la dirige avec la main droite à la hauteur où l'on veut frapper. Le cavalier porte sur sa tête un casque de cuivre, semblable à ceux de nos dragons, & ombragé d'une queue de cheval noire & flottante.

Les officiers de cette troupe sont distingués par des touffes de crins peints en jaune & entre-mêlés avec les crins noirs de leurs casques. Sur le devant du casque est une étoile d'argent ou du moins d'un métal blanc; & au-dessous il y a une espèce de filet de fer, fait comme les cottes de maille, mais plus léger. Il pend jusqu'au nez & fert de visière. C'est de toute

Parmure la pièce la plus incommodé; car elle est pesante, chaude, & elle écorche continuellement les joues & le nez, pour peu qu'on se remue. Aussi pris-je le parti d'y substituer de la soie noire qui déroboit mieux ma couleur, & je confiai mon visage au soin de la Providence.

Ce corps de cavaliers Koccobs étoit en état de passer sur le ventre du reste de la cavalerie abyssinienne, si elle s'étoit avancée contr'eux d'un front égal; car ils restoient inébranlables sur leurs selles; ils étoient redoutables par le poids feul de leur corps, & la largeur de leurs courts étriers les rendoient maîtres de tous leurs mouvemens; tandis qu'au contraire, tous les autres cavaliers abyssiniens ont un grand désavantage. D'abord, ils ont la tête & le corps tout nuds. Leurs selles sont petites & incommodes, & au lieu de bons étriers, ils n'ont que de longues courroies avec un anneau de fer pour passer l'orteil. Aussi, ils ont toujours les pieds enflés & déchirés, & ils craignent sans cesse de voir leurs chevaux se renverser sur eux.

Des mille cavaliers venus du Shoa, soixante

désertèrent. Les autres restèrent fidèles & en bon ordre. Chacun d'eux étoit armé d'une lance de dix pieds de long & de deux légères javelaines, dont le fût étoit de roseau, & qu'ils lançaient à une très grande distance. Quand ils se servoient de leur lance, ils la tenoient toujours ferme dans la main. Leur felles & leurs étriers ne valoient pas mieux que ceux des Abyssiniens en général; ce qui les mettoit presque de niveau avec eux.

Le roi avoit environ sept mille hommes de cavalerie, la plupart de troupes assez indifférentes. Ainsi, son armée étoit composée de près de 7,000 fusiliers, 25,000 fantassins, armés de lances & de boucliers, & 7,500 cavaliers; ce qui faisoit en tout 40,000 hommes. Certes, il n'est pas possible de connoître avec précision le nombre des troupes au milieu de la confusion qui règne dans ces armées barbares, & avec la disposition qu'ont toujours leurs chefs à l'exasération. Indépendamment des troupes que je viens de spécifier, Ayto-Confu & Sanuda furent laissés avec un détachement de six cent hommes chacun, pour protéger Gondar contre les partis de troupes légères qui auroient voulu venir la piller, & pour entretenir une

libre communication entre l'armée & la capitale, d'où l'on avoit besoin de tirer des substances.

L'armée étoit pourvue d'un grand nombre d'excellens officiers, tous expérimentés & issus de familles illustrées dans les combats, qui depuis quatre cent ans n'ont pas cessé de désoler ce malheureux pays. Le premier étoit le ras Michaël, qui parvenu à l'âge de soixante-quatorze ans, en avoit passé cinquante à remporter des victoires. Après lui venoient Atsham-Georis & Guebra-Christos, oncles maternels du jeune roi. Ensuite on distinguoit Kefla-Yafous, qui étoit dans toute la vigueur de l'âge, & qui né malheureusement dans un pays plongé dans l'ignorance, & où il n'y a aucune éducation, n'en possédoit pas moins toutes les qualités qui constituent le général, l'homme d'état, le citoyen & l'ami. Puis venoient Welleta-Michaël, maître de la maison du roi; le Billetana-Gueta, Técla; le bacha Hézékias & Guebra-Mascal, commandans de la mousqueterie, & un grand nombre d'autres hommes de mérite, tous mieux connus dans les camps qu'à la cour. Il ne faut point oublier Aylo & Engedan, fils du kasmati Eshté, & Ayto-Confu, fils d'Ozoro-Esther,

jeunes gens toujours employés dans les entreprises hardies, & qui chaque jour acquéroient une nouvelle gloire.

Il est impossible de dire à quoi s'élevoit le nombre des ennemis. Sans doute il étoit très-considerable : mais il varioit sans cesse. Le Begemder & le Lafta réunis, fournirent, dit on, une fois jusqu'à trente mille hommes de cavalerie. Cependant, je crois qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce rapport, s'il est vrai, comme je l'ai entendu dire ensuite, que toute la cavalerie des confédérés n'avoit jamais excédé ce qui étoit à la bataille de Serbraxos. Je pense donc que leur infanterie & leur cavalerie ne surpassoient pas ensemble ce nombre de trente mille hommes, quoiqu'ils prétendent eux-mêmes qu'ils avoient cinquante ou soixante mille combattans. En outre, la plupart de leurs troupes éprouvoient des désertions continues, & étoient fort mauvaises, à l'exception de 4,000 hommes que Gusho avoit mené de l'Amhara. Ce général avoit aussi avec lui cent mousquets qui étoient presque les seuls qu'il y eût dans l'armée rebelle. Je ne dois pas oublier 200 cavaliers Edjows-Gallas, soldats & parens du roi Joas. Ces braves & indomptables

guerriers donnèrent dans toutes les occasions, un noble exemple au reste des confédérés.

Le ras Michaël prit lui-même le commandement de l'armée royale. Le roi fut placé au centre avec Guebra-Mascal, & une partie considérable de la mousqueterie du Tigré; & il ne prit auprès de lui d'autre cavalerie que celle de sa maison. L'arrière-garde fut commandée par Welleta-Michaël & Técla. J'ignore comment elle fut disposée, j'ignore quelles troupes on y mit; car l'avant-garde, le centre de l'armée & l'arrière-garde devoient bien marcher en ordre, mais il étoit impossible d'en faire la distinction. Tout alloit très-confusément. Quelquefois nous étions au milieu du front; quelquefois nous nous trouvions mêlés avec l'arrière-garde. Les officiers abandonnoient leur commandement pour venir en foule autour du roi, ou du ras Michaël. On voyoit des femmes portant sur leur dos des vivres, des cornes remplies de boisson, & des moulins à bras pour moudre du bled, tandis que d'autres femmes montées sur des mules, & à demi-mortes de peur, faisoient retentir l'air de leurs lamentations. Des hommes qui conduisoient des mulets de charge se mêloient dans les rangs, & pa-

foient tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Aussi tout cela présentoit un tumulte, une confusion, qu'il est impossible de peindre. Il y avoit plus de dix mille femmes à la suite de l'armée. Le ras en avoit pour sa part cinquante, chargées de bouza, & le roi n'en avoit guères moins.

Ce spectacle me fit tomber dans une profonde tristesse. Je ne fais pas si le roi s'en apperçut; mais, comme je gardois le silence, il me cria : " Eh bien! Yagoubé, qu'avez-vous à dire à présent? " Je lui répondis : " Est-ce là l'ordre de bataille dans lequel votre majesté doit combattre? " — Il se mit à rire, & me répliqua : " Et pourquoi non? Vous verrez! " — Si cela est, dis-je alors, j'espère que vos ennemis ont coutume de ne pas s'avancer dans un meilleur ordre. " — Le roi alloit me répondre, quand Guebra-Mascal (1), qui marchoit tout près de lui, s'écria : " Ce sont des choses auxquelles vous n'entendez rien, Yagoubé. Si vous avez peur, retournez à votre felac (2), & à vos prédictions de l'avenir. Nous n'avons aujourd'hui besoin ni de vous, ni de vos avis. "

(1) Le même qui avoit déjà eu une querelle avec M. Brûée.

(2) Quart de cercle.

— “ Le respect que je dois au roi , auquel vous manquez si essentiellement vous-même , lui dis-je , m'empêche de vous répondre comme vous le méritez . Mais soyez assuré que dans l'armée où nous sommes , ce ne sera jamais un homme comme Guebra-Mascal qui pourra me faire peur . , — Le roi regarda alors Guebra-Mascal d'un air indigné , & il dit quelque chose de flatteur sur mon compte ; mais je ne pus pas bien entendre ses paroles .

Nous suivions le pied des montagnes , & nous arrivâmes vers les dix heures à Tedda . Le tombeau de l'Hatzé-Hannès , fils de Fasilidas , & père de Yafous le grand , n'étoit qu'à un quart de mille au sud-ouest de l'armée , & l'église de Saint-Georges étoit un peu plus dans l'est , quand Michaël donna ordre de camper sur le penchant de la montagne . Nous plantâmes soudain nos tentes , & l'armée parut alors dans un meilleur ordre que lorsqu'elle étoit en marche . Le ras , qui avoit déjà traversé la rivière de Tedda , se posta sur la rive méridionale de cette rivière : l'avant-garde & le centre de l'armée étoient alors très-rapprochés ; mais l'arrière-garde étoit demeurée , je ne sais par quel accident , fort loin derrière , & avoit à peine achevé de passer le Mogetch .

Le tombeau d'Hannès & l'église sont environnés d'un bosquet de cyprès & de cèdres. Un moment avant que le roi eut donné ordre de faire halte, un messager du fit-auraris, Netcho, étoit venu annoncer que cet officier avoit rencontré le matin le fit-auraris du Begemder (1) sur le bord de la rivière Mariam, qu'il l'avoit soudain attaqué, l'avoit tué, ainsi que trente-sept de ses gens, & qu'il avoit mis en fuite le reste de sa troupe: Netcho ajoutoit qu'il comptoit se replier sur l'armée, à moins qu'il ne reçût des ordres contraires, mais le ras ne lui en donna point; il désiroit même qu'il vînt le joindre, & Netcho ne tarda point en effet à arriver, quoique les ennemis n'eussent point tenté de le poursuivre pour venger la mort de leur fit-auraris.

Netcho rapporta que l'armée ennemie étoit très-près, entre Korreva & le lac; que Powus-sen avoit son quartier-général à Korreva même, & que Gusho s'étoit, disoit-on, avancé jusqu'à l'église de Mariam; mais il n'étoit pas sûr de ce dernier fait qu'il n'avoit appris que par un

(1) Cet fit-auraris du Begemder étoit un officier du Lafta.

des soldats qu'il avoit tué. Aussitôt le ras Michaël détacha Guebra Mascal & un autre officier, avec quatre cent hommes sous leurs ordres, pour aller s'emparer du tombeau d'Hannès & de l'église de Tedda, & se mettre en embuscade dans le bois de cèdres.

Nous avions achevé de camper quand notre arrière-garde parut. Le fils aîné d'Ozoro-Esther, ce jeune & brave Confu, à qui le ras Michaël avoit confié la garde de Gondar, apprenant que l'ennemi étoit très-près, & que sans doute on livreroit bataille ce même jour, quitta son poste & se joignit à Yasine, qui étoit dans l'arrière-garde avec la cavalerie du Ras-el-Feel. Bientôt après Woodage-Afahel, à la tête d'un parti de quatre cent hommes d'Edjows-Gallas, restés dans la maison du roi Joas, & de soldats du Maitsha, vint du Dembea & des bords du lac Tzana harceler notre arrière-garde. Confu étoit à la vérité un peu supérieur en nombre, mais il avoit des troupes qu'on croyoit bien inférieures a celles de Woodage-Afahel; & cependant l'événement prouva le contraire. Confu chargea Woodage-Afahel d'une manière si vigoureuse qu'il le força de laisser l'arrière-garde tranquille, & de s'éloigner

d'un train qui, si ce n'étoit pas une fuite, y ressemblloit du moins beaucoup. Confu se mit alors à ses trousses : & quand ils furent l'un & l'autre loin de l'armée, Woodage se retourna & fit voir par sa contenance qu'il ne vouloit pas éviter Confu, mais qu'il s'éloignoit encore à cause de la mousqueterie du ras Michaël. On s'arrêta des deux côtés pour laisser un peu souffler les chevaux ; mais bientôt Woodage-Afahel, vieux guerrier intrépide, se confiant à la valeur de ses troupes, se prépara à frapper un coup terrible, en présence du ras Michaël son mortel ennemi.

Le ras Michaël étoit alors à la porte de sa tente, & s'amusoit à jouer aux dames, tandis qu'Ozoro-Esther trémbloit en voyant son fils au moment de tomber entre les mains des impitoyables Gallas, la nation qu'elle détestoit le plus, & qui, à son tour, avoit le plus de raisons de la haïr. Tous les jeunes officiers de l'armée, la lance & le bouclier à la main, & prêts à monter à cheval, supplioient le ras de leur permettre de voler au secours de leur ami. Mais le vieux général, sans quitter sa partie, leur répondit : " Je défends qu'aucun d'entre vous bouge d'ici. Confu a enfreint

„ aujourd'hui mes ordres, & c'est son étourderie qui l'a mis dans le danger où il est. „ Je veux donc l'en voir sortir par son courage ; je veux que l'armée reçoive de lui „ un meilleur exemple que celui qu'il lui a „ déjà donné. „

“ Ras , lui dis-je , daignez au moins envoyer „ quelque mousqueterie sur le côteau , afin „ que si Confu est battu , je n'aye point le „ désagrément de voir battre aussi Yafine & „ les nouvelles troupes du Ras-el-Feel , qui „ sont à leur poste , & qui ont sous leur garde „ mon bagage & mes provisions. Faut-il les „ laisser massacrer à mes yeux par une troupe „ de barbares ? „ Je prononçai ces paroles du ton d'un homme vraiment pénétré : alors le ras leva la tête & me regardant avec un rire affreux , me dit : “ Fort-bien , Yagoubé , vous „ avez raison. „ Ce n'étoit pas un consentement précis , mais je partis pour gagner mon poste ; le chemin étoit rocaillieux & glissant , & je courus avec tant de vitesse que je tombai deux fois en route & je me blessai grièvement.

Quoiqu'en partant je n'eusse fait que remuer mon manteau en l'air , & crier une fois qu'on

me suivît, je fus accompagné par une troupe de fusiliers d'Ozoro-Esther & du roi. Confu avoit déjà chargé Woodage-Afahel, & malgré une résistance opiniâtre il l'avoit forcé de reculer dans la plaine; mais l'ennemi faisant face à Confu le repoussa à son tour jusques auprès du poste où nos soldats tenoient leurs mousquets tous prêts à faire feu, si l'ennemi avoit fait un pas de plus; mais en ce moment un détachement de trente ou quarante cavaliers, à la tête duquel nous apprîmes ensuite qu'étoit Engedan, partit au galop de la droite du camp, & vint arrêter les Gallas. Auffitôt les gens de Confu se rassurèrent, & Woodage-Afahel se retira & passa du côté du tombeau d'Hannès. Engedan & Confu marchoient au petit pas entre la gauche de Woodage & l'armée, parce qu'ils vouloient le forcer de donner dans le piège qui l'attendait. Woodage étoit encore à une grande portée de fusil du tombeau quand il reçut une décharge des quatre cent hommes cachés entre les cèdres. Cette décharge n'atteignit presque pas les gens de Woodage, mais ils en furent consternés; & Confu & Engedan les chargeant au même instant les dispersèrent dans la campagne & mirent leurs chefs en fuite avec eux. Les Edjows

Gallas ne s'étoient point retirés aux coups de fusils qu'ils avoient entendus, ils continuèrent au contraire à combattre vaillamment ; mais ils furent enfin obligés de céder au nombre, & de se retirer devant un ennemi si accablé lui-même de fatigue & de blessures qu'il lui étoit impossible de les poursuivre.

Cette action dura près d'une heure, à ma montre. Cent treize soldats de Woodage-Asahel mordirent la poussière, & on porta leurs dépouilles sanglantes (1) aux pieds du roi. De son côté Confu eut soixante-dix hommes tués. Il reçut lui-même, dès le commencement du combat, deux blessures, l'une dans la partie charnue de la hanche, & l'autre moins considérable, à la tête.

Quoique le ras eût le cœur naturellement très-dur, quoique cette affaire ne vint que de ce qu'on avoit désobéi à ses ordres, il parut très-affecté lorsqu'on dit que Confu étoit blessé ; & oubliant l'étiquette de son rang, il accourut soudain dans le temps où l'on avoit porté le jeune guerrier (1), à qui il fit bien moins

(1) On a déjà vu que les Abyssiniens portent en trophée les parties naturelles des vaincus.

de reproches qu'on ne s'y attendoit, pour avoir quitté son poste & pour avoir combattu sans sa permission. Confu s'excusa, avec non moins d'adresse que de respect, d'être sorti de Gondar, sur ce qu'on lui avoit assuré qu'il devoit y avoir ce même jour une bataille décisive, & que sachant que le ras manquoit de cavalerie, il n'avoit pas voulu laisser la sienne oisive, quand le sort d'un père aussi tendre, & d'une mère à qui il devoit tout, étoit en danger. Il dit qu'il aimeroit mieux mourir par les mains du bourreau de l'armée, pour avoir manqué à la discipline militaire, que de vivre après s'être absenté volontairement du combat dans une si importante occasion. Quant à l'engagement avec Woodage-Afahel, il assura qu'il n'en avoit pas eu le projet; qu'il ne le connoissoit pas quand il l'avoit attaqué; & qu'il n'avoit voulu que l'empêcher de harceler l'arrière-garde de l'armée royale, & d'enlever les provisions; que quand il avoit commencé à charger Woodage, ce brigand étoit au milieu des femmes, qui portoient de la farine, du bouza & de l'eau-de-vie au ras, & qu'il en avoit pris une grande partie, ainsi que le ras s'en appercevroit. Michaël ne put s'empêcher de rire de la fin.

de ce discours ; puis il sortit ; & le soir, dans la conversation, il fit les plus grands éloges de la valeur de Confu, mais il ne dit pas un seul mot de sa faute.

Engedan fut ensuite cité pour avoir osé combattre sans en recevoir l'ordre. Il répondit aussi d'un ton très-respectueux, que voyant l'infanterie courir avec des fusils le long de la colline, il avoit cru que l'intention du ras étoit de secourir Confu, par les moyens les plus prompts & les plus efficaces. Mais que, quoiqu'il en pût être, il ne pourroit jamais, ayant les armes à la main, rester tranquille, tandis que les Gallas s'efforceroient de massacrer son cousin-germain & son ami. Tout cela se termina heureusement. Mais la vérité est que Michaël ne croyoit jamais qu'un homme eût tort de combattre. Le courage avoit à ses yeux tout le mérite de la charité : il excusoit une multitude de péchés.

Ozoro-Esther, vivement alarmée des dangers de son fils, ne l'avoit pas quitté depuis l'instant de son retour, & avoit voulu voir étancher son sang & panser ses blessures. Une large blessure, qui n'offense que les chairs,

épouvante plus de personnes ignorantes, qu'un coup de fusil qui ne paroît presque pas extérieurement, mais qui brise les os & met la vie en péril. Cette princesse croyoit donc son fils très-dangereusement blessé; & à chaque minute elle me demandoit si je croyois que son état ne fût point mortel. Je me rendis auprès de lui dès qu'il mit pied à terre, & quand on eut posé son premier appareil, je fis tout ce que je pus pour le déterminer à s'en retourner à Gondar, dans une litière portée par des mulets ou par des hommes: mais jeus beau faire, il ne voulut s'en retourner dans la capitale que monté sur une mule, & ayant son cheval de bataille tout enharnaché à côté de lui.

Tout étoit prêt pour le départ de Confu, quand je reçus un message du ras, qui m'invitoit à me rendre auprès de lui. Je courus soudain à sa tente, où je le trouvai seul avec deux nains, qui lui chassoient les mouches. — " Ozoro-Esther désire, me dit-il, que vous accompagniez Confu à Gondar, & que vous puissiez demain nous en porter des nouvelles. Cependant, s'il étoit en danger, vous pourriez demeurer auprès de lui. " — " Si l n'a

O ij

point de fièvre, répondis-je, il n'y a point de danger. Si le roi & vous... „ — “ Le roi & moi, interrompit-il, & tous tant que nous sommes, nous souhaitons que vous accompagnez Confu. „ — Je m'inclinai & je sortis sans rien répondre. Quand je fus à la porte, le ras me cria : “ Ne craignez rien. Vous ferez assez tôt de retour pour être témoin de tout. Ni moi, ni les autres, nous ne voulons en venir aux mains qu'à Serbraxos. „

Je n'entendis pas ce que signifioient ces paroles, & je marchai droit à la tente du roi. Cependant j'allois parler, quand il m'arrêta, en criant : “ Allez, allez, pour l'amour de Dieu ! Ozoro-Esther est venue ici, & elle est, on ne peut plus affligée. „ — Soudain je me rendis dans la tente de la princesse, que je trouvai assise à côté de Confu. Elle étoit inondée de larmes ; & ses larmes étoient interrompues de temps en temps par des transports de désespoir. Confu commençoit à sentir la perte de son sang, & c'étoit la raison pour laquelle je ne voullois point qu'il se mit en mouvement. Mais il n'étoit pas possible que les blessés restassent drns le camp. Les succès de Netcho & la victoire de Confu avoient

répandu dans l'armée une ardeur si belliqueuse que tout le monde souhaitoit de combattre dès le lendemain. Plusieurs de mes amis me voyant passer, & sachant déjà où j'allois, me prirent par la main en disant: " Adieu, Yagoubé. Nous sommes fâchés de vous perdre : mais tout sera fini quand vous reviendrez. "

J'insistai de nouveau pour que Confu montât en litière, & partit immédiatement. Il se rendit enfin à mes désirs. Ozoro-Esther me fit servir à dîner, ou plutôt à souper. J'en avois grand besoin ; car il y avoit deux jours que je n'avois presque rien mangé. Tandis que je satisfaissois ma faim, la princesse s'abandonnoit aux effusions de sa gratitude pour les soins nouveaux que je prenois de son fils. — " Je savois, me dit-elle, je savois que vous me refuseriez, si je vous priois de vous éloigner de l'armée, à l'instant où nous sommes dans une si belle perspective, à la veille d'avoir vous-même, peut-être, la tête cassée. C'est pourquoi je me suis adressée au ras pour flétrir cette témérité, ce courage orgueilleux, qui tôt ou tard sera la cause de votre mort. "

" Madame, lui répondis-je, vous ne me

O. iij.

rendez pas justice, si vous ne croyez pas que j'aime mieux obéir à vos ordres qu'à ceux d'aucun général d'armée que ce puisse être. Mais expliquez - moi, je vous prie, ce que signifioient les paroles du ras, quand il m'a dit que les deux partis opposés désiroient également de combattre à Serbraxos (1) ? Où est-ce Serbraxos ? „ — “ Où ? dit - elle, ici même, sur la colline, à côté de nous. Les habitans du Begemder ont une prophétie qui dit qu'un de leurs gouverneurs combattrra un roi d'Abyssinie à Serbraxos, le vaincra & le tuera. Ce roi, ajoutent - ils, aura pour successeur un prince nommé Théodore, sous le règne duquel toute l'Abyssinie sera exempte de guerre, de famine & de toute autre espèce de fléau. Les Gallas, les Shangallas, les Mahométans seront tous exterminés, & l'empire d'Abyssinie s'étendra jusques aux portes de Jérusalem. „ — “ Quoi ! cette destruction, ces conquêtes s'opéreront sans guerre ! Ce sera, en vérité, curieux ! Je désirerois bien de voir ce Théodore, dis - je en riant. „ — “ Voyez - le, vous le pouvez, répliqua Ozoro-Esther. L'abon-

(1) Serbraxos est une abréviation de serba Christos, la croix du Christ.

dance, la paix, le bonheur embelliront le cours de son règne, & dureront encore mille ans après lui. Enoch & Elie reparoîtront alors pour combattre & exterminer Gog & Magog, & tout cela sans guerre. »

Je dis encore: « Cela doit être certainement bien beau. Mais pourquoi le ras Michaël veut-il, d'après cela, choisir Serbraxos pour champ de bataille? Je ne pense pas qu'il ait envie de faire sa cour au roi Théodore, ni à aucun autre roi sorti du Begemder. » — « Bon! dit-elle, tous les ermites, tous les Saints qui savent prophétiser, lui ont prédit que ce mois-ci il vaincroit les rebelles à Serbraxos. Un homme divin, un ermite du Waldubba est venu le trouver à Gondar, & l'a obligé de sortir de la capitale pour exécuter sa prédiction, qu'il fait bien être vraie; car ce Saint n'est pas comme le commun des prophètes, mais c'est un homme qui dès le jour de sa naissance n'a jamais mangé que des racines & n'a bu que de l'eau. Vous le savez, Yagoubé, un tel homme ne peut point mentir. »

« Pour moi, dit alors Ayto-Confu, moi

qui suis un prophète, qui depuis le jour que je suis venu au monde, mange du bœuf & bois du bouza, à moins que je ne puisse avoir du vin ou de l'eau-de-vie, & qui donne volontiers ma part d'eau aux Saints du Waldubba, comme un digne prix de leurs mensonges, je prédis qu'il y a aujourd'hui, dans cette armée, au moins deux mille hommes, souvant à la vue de Serbraxos, qui ne le verront jamais de plus près, & qui auront demain mordu la poussière dans ce même endroit où ils soupent, tandis que Yagoubé s'amusera avec moi à Gondar, sans se soucier du roi Théodore, ni de ses biens. „ — “ Vous êtes un heureux prophète ! répondit Ozoro-Esther. „

En ce moment, les esclaves qui nous attendaient à la porte, vinrent nous avertir qu'à peine nous aurions assez de jour pour descendre la montagne, & nous mimes notre prophète blessé dans la litière. Des hommes portèrent sa litière jusques dans la plaine, & cinquante de ses cavaliers l'accompagnèrent. Je lui demandai souvent si l'appareil de sa blessure étoit mouillé par le sang. Mais rien ne le dérangea. Je marchois à cheval à côté de la litière. Je fus quelque temps sans l'enten-

dre parler, ni se remuer, & je crus qu'il dormoit ou que peut-être il s'étoit évanoui. Soudain je fis arrêter la litière; & prenant le bras du malade pour lui tâter le pouls, je lui demandai s'il sommeilloit. " Non, me répondit-il. Je pensois à tous les contes que ma mère vous a rapportés. Mais il y a une chose qu'elle n'a pas osé vous dire, Yagoubé, parce qu'elle fait que vous vous moquez de ces choses-là. Il y a un esprit qui apparoît souvent au ras Michaël & qui l'assure de la victoire. " — " C'est probablement le diable, lui répondis-je; car quel bien les victoires de Michaël produisent-elles? Ne font-elles pas le malheur d'une foule d'innocens & de tout le pays? " — " Non, non, dit-il, l'esprit qui apparoît au ras est l'Archange Michel. Il le vit en Tigré, avant de s'emparer de la montagne d'Haramat; mais il ne l'a pas revu depuis qu'il est à Gondar, même depuis qu'il a passé le Tazzé; ce qui le rend fort triste. " — " L'esprit, dis-je alors, aura eu peur de s'enrumer en mettant les pieds dans les eaux froides de ce fleuve. " — " Je le crois, répliqua Confu. Mais ce menteur de moine, que ma mère croit si bien jeûner, a annoncé à Michaël qu'il reverroit l'esprit à Serbraxos. " —

Nous entendîmes en ce moment un bruit de chevaux, & nous crûmes distinguer trois hommes qui passoient avec célérité sur le pont du Mogetch que nous avions devant nous. Comme ils paroisoient vouloir nous éviter, nous envoyâmes à leurs trousses cinq ou six des gens de Confu, qui prirent aussitôt le galop, mais qui perdirent bientôt les fuyards dans l'obscurité. Cependant nous apprîmes ensuite que c'étoit des soldats du kasmati Sanuda, lesquels ayant appris que Woodage-Afahel en étoit venu aux mains avec Ayto-Confu, étoient venus avec l'infâme dessein de mutiler les morts ou les blessés & d'enlever quelques sales trophées, quoique ce pût être leurs propres compagnons, les soldats mêmes de Confu, qui fussent restés sur le champ de bataille. Les soldats tués du parti de Woodage avoient déjà tous souffert sous le couteau de ceux de Confu, ce que Strates appeloit d'une manière si emphatique, l'opération.

Cependant nous arrivâmes à Koscam, sans aucune mésaventure. Après que Confu eut pris quelque légère nourriture, je le laissai prendre du repos; & fidelle aux ordres d'Ozoro-Esther, je couchai dans le même appartement que lui.

Le lendemain de grand matin, un esclave d'Ozoro-Esther vint me prier d'aller voir Welleta-Selassé qui étoit à l'article de la mort. Je me rendis soudain dans la maison du ras Michaël où elle logeoit : mais je la trouvai sans espoir de guérison. Elle avoit déjà perdu la parole, & elle expira au bout de quelques minutes dans les douleurs d'une violente agonie. La cause de sa mort ne fut jamais bien éclaircie. Quelques personnes, comme je l'ai déjà remarqué, l'attribuèrent à la jalouſie d'Ozoro-Esther. D'autres dirent qu'elle s'étoit empoisonnée elle-même pour n'être pas obligée de céder à la passion brutale de son grand-père. Quoiqu'il en soit, ses femmes me dirent qu'elle ne leur avoit confessé qu'elle avoit pris du poison qu'au moment que les douleurs étoient devenues très-vives ; qu'alors étant effrayée, elle avoit consenti qu'on envoyât un expès à Ozoro-Esther pour me prier de venir la secourir. Mais malheureusement, j'avois quitté le camp avec Confu, quand l'expès arriva. D'ailleurs il n'y avoit guère d'apparence que je pusse conserver la vie à Welleta-Selassé, puisque le poison qu'elle avoit pris étoit de l'arsenic. Cet accident me retint presque tout le jour ; de sorte qu'au lieu de me rendre à

l'armée, je retournai à Koscam, auprès d'Ayto-Confu; & j'y trouvai un autre messager qui venoit me chercher.

L'envoyé du roi étoit de retour du Sennaar, & avec lui étoit revenu aussi mon domestique Soliman, qui m'apporta la réponse aux lettres que j'avois écrites. Ils s'étoient rendus dans le Ras-el-Feel par Beyla, par Simsim & & par les déserts occidentaux, attendu que la route de Téawa étoit infestée par des troupes d'Arabes & par les cavaliers Ganjars qui massacraient tout ce qui tomboit sous leurs mains. Ils menèrent seulement douze chevaux, & ils portèrent dix-huit cottes de maille & environ trente libds (1), qui avoient été en partie donnés par les chefs du gouvernement du Sennaar, à qui le roi d'Abyssinie avoit envoyé des présens; car autrement, tous les habitans du Sennaar mettoient trop de prix à leurs chevaux & à leurs armures pour s'en défaire. Ces objets leur étoient devenus néces-

(1) Les libds sont des cottes de cuir rembourrées de coton, dont on se sert à la place des cottes de maille. Les libds couvrent l'homme & le cheval, & leur donnent un air monstrueux.

faire à cause des troubles dont je donnerai par la suite un tableau rapide.

Les réponses que me remit Soliman m'ap-
prirent que tout le royaume du Sennaar étoit en armes; que Nasser, qui avoit fait déposer son père par le secours des deux frères Abou-Caleb & Adelan, étoit au moment de combattre ces deux mêmes frères & de risquer sa couronne & sa vie. On me prioit avec instance & avec le ton de la vérité & du senti-
ment, de ne pas entreprendre le voyage comme je le projettois; on me disoit que la route du Ras-el-Feel au Sennaar étoit absolument imprati-
cable pour un homme blanc comme moi, tant à cause du péril auquel je serois exposé, que par rapport à la fatigue, à la chaleur excessive & au manque d'eau & de provisions; qu'après même que je serois arrivé au Sennaar, je courrois encore les plus grands ris-
ques par l'insolence de la soldatesque & des esclaves du roi qui n'étoient soumis à aucun ordre, à aucune discipline; que si pourtant j'avois le bonheur d'échapper à ces dangers, il m'en resteroit encore de plus grands à craindre, parce qu'aucun pouvoir humain ne suffi-
roit pour me conduire & me protéger dans

le grand désert qu'il me faudroit traverser pour me rendre en Egypte. Enfin, on me prioit de renoncer à mon plan de voyage, & de demeurer où j'étois, ou bien de m'en retourner par la voie du Tigré, de Masuah & de l'Arabie.

Cette lettre me porta un coup sensible, & me jeta pendant quelque temps dans le plus affreux découragement. Cependant je ne changeai point d'idée; ma résolution étoit prise, je ne voulois tourner ni à droite ni à gauche; je voulois compléter mon voyage & me rendre à Syéné sur les frontières de l'Egypte, par le Sennaar & la Nubie, ou périr dans cette entreprise.

Je me décidai soudain à rejoindre l'armée, & je pris vingt cavaliers de Sanuda, & vingt de Confu, pour escorter les armures & les chevaux arrivés du Sennaar. Mahomet m'accompagna (1); nous prîmes la route de Sema-Confu, & vers les neuf hures nous arrivâmes au camp: nous y portâmes la nouvelle de la

(1) Celui que le roi d'Abyssinie avoit envoyé au Sennaar.

mort de Welleta-Selassé, qui ni causa ni chagrin ni surprise, & dès ce moment je n'entendis plus ni le ras ni Ozoro-Esther prononcer le nom de cette jeune personne. Mais en revanche l'un & l'autre parurent se réjouir beaucoup du compte que je leur rendis d'Ayto-Confu, & les expressions de leur reconnoissance ne furent point épargnées.

Avant de se mettre au lit le roi questionna beaucoup Mahomet, & apprit de lui les dispositions où étoit plongé le royaume de Sennaar; ensuite il m'envoya chercher & m'ordonna de lui donner mes lettres. Je commençai par les lui interpréter mot pour mot: il ne me dit pas grand chose là-dessus, parce qu'il crut que cette porte m'étoit entièrement fermée, & qu'il craignoit que je demandasse à m'en aller par la route du Tigré (1), route plus sûre & mieux connue: tout le monde présumoit en effet que je m'empresserois de prendre ce parti. Le roi garda mes lettres & me dit de choisir pour moi deux des chevaux qu'on avoit amenés du Sennaar. Je les choisis

(1) Il y a dans l'original près de dix-sept fois la largeur de la main.

donc ; l'un avoit une très - haute taille , & étoit un des chevaux les plus vigoureux du monde. Les autres chevaux furent , ainsi que les cottes-de-maille , distribués à la cavalerie noire.

Cependant l'armée brûloit d'en venir aux bras : mais on persistoit obstinément à ne vouloir combattre qu'à Serbraxos. Je demandai à Ozoro-Esther si l'Archange Michel étoit encore apparu au ras. Elle me répondit : " chût ! au nom de Dieu , gardez-vous d'en faire un jeu. La moindre plaisanterie sur cela vous priveroit à jamais de la faveur de Michaël . "

Le lendemain que j'eus ramené Ayto-Confu à Gondar , Michaël envoya quelques soldats au fourrage dans le Dembéa , mais ils furent arrêtés par un parti d'Edjows-Gallas & de cavaliers du Foggora & de l'Amhara , qu'avoient exprès mis en embuscade Gusho & le kasinati Ayabdar. Il y eut alors un engagement à-peu-près pareil à celui de Woodage-Afahiel & de Confu , & sur le même champ de bataille. Les deux camps en furent témoins , & on envoya de chaque côté au secours des combattans. Les soldats commandés par Guebra-Mascal

Mafcal & par Aylo frère d'Engedan, quoique braves & nourris dans les combats, furent battus & repoussés jusqu'au près du camp du roi, par les Edjows-Gallas. Le ras donna ordre à Yasine de s'avancer à la tête de ses deux cent cavaliers du Ras-el-Feel, qui tous étoient revêtus de leur libds, & de charger les Edjows qui étoient alors très-près. Indépendamment de leur libds, les cavaliers du Ras - el - Feel attachent au cou de leurs chevaux beaucoup de clochettes. Aussi, dès qu'ils marchèrent contre les Edjows, ceux-ci furent si frappés & du bruit, & de l'horrible aspect de cette cavalerie, que la confusion se mit parmi eux; & ne pouvant résister aux grands coups d'épée qu'on leur portoit, ils prirent la fuite.

Les soldats du Ras-el-Feel s'emparèrent en cette occasion d'un superbe cheval gris, appartenant à Gusho. Il avoit des harnois garnis d'or & d'argent; un sabre magnifique pendoit d'un côté de la selle, & de l'autre côté une hache étoit attachée à la sangle. Le bruit se répandit que Gusho avoit été tué; & aussitôt l'armée eut ordre de descendre dans la plaine. Elle y courut avec joie, & se forma en ordre de bataille. Mais ni le roi, ni le ras ne quit-

tèrent leurs tentes. Aucun ennemi ne se présenta au combat; & contenus de cette marque de bravoure, les soldats rentrèrent gairement dans leur camp.

Tel est le compte qu'on me rendit de cette journée. Je ne pouvois pas en être témoin moi-même, puisque j'étois à Gondar auprès de Confu. Le même soir il arriva au camp un messager de Gusho. Ce général fit dire au ras Michaël qu'un de ses neveux, encore enfant, étant allé voir le combat sans sa participation, avoit pris son cheval favori, qui, effrayé par les libds des Arabes, avoit jeté à terre le jeune homme, lequel s'étoit sauvé comme il avoit pu en abandonnant son cheval. Gusho prioit le ras qu'il lui fit rendre son cheval, parce qu'il y mettroit le prix qu'on voudroit. Il envoya en même temps en présent beaucoup de fruit & de poisson natiuvellement pêché dans le lac.

Le messager de Gusho étoit un prêtre, bien connu de Michaël & très-attaché au roi; & l'on soupçonna dans l'armée qu'il avoit une million plus importante que celle de ravoir un cheval & d'offrir du poisson. Le ras le

renvoya au roi pour avoir une réponse; & le roi dit que le cheval m'appartenoit, parce qu'il avoit été pris par les troupes du Ras-el-Feel, & que c'étoit à moi qu'il falloit s'adresser pour le racheter; que j'étois à Gondar, d'où l'on ne savoit pas quand je reviendrois: mais que le lendemain on pourroit avoir ma réponse. Ce fut une manière très-commode pour cacher les affaires secrètes dont ce prêtre venoit traiter; car le roi & le ras savoient bien comment ils devoient disposer du cheval; ils savoient du moins que je ne le rendrois pas sans leurs ordres.

Le lendemain de mon arrivée, le prêtre vint me porter dès le matin un message de Gusho, qui me prioit de lui renvoyer son cheval, comme une marque de l'amitié qui avoit toujours subsisté entre nous. En même temps il m'offroit l'argent que je pouvois avoir promis aux soldats qui l'avoient pris. Comme le ras Michaël m'avoit déjà permis de rendre ce cheval, je le rendis de la meilleure grâce possible. Je fis même accompagner le messager par Yasmine, chef des troupes du Ras-el-Feel, & je le chargeai de dire à Gusho que je m'estimois très-heureux d'avoir cette occa-

tion de l'obliger & de lui montrer le cas que j'avois toujours fait de son amitié ; qu'il savoit bien lui-même combien peu je me soucioss d'argent, & que les soldats qui avoient pris le cheval étoient à moi, & avoient déjà été amplement satisfaits. Je priai Yasine de dire aussi à Gusho que j'espérois que, pour que nous continuassions à être amis, il éviteroit d'attaquer en personne, ou par ses parens, l'endroit où étoit le roi, parce que mon devoir étoit de me tenir auprès du monarque ; & que son neveu n'en feroit pas encoré quitte pour la perte d'un cheval, s'il se rengageoit avec les soldats, qui, quoique commandés par moi, n'en étoient pas moins des Mahométans, qui n'entendoient point la langue abyssinienne, & à qui il me feroit impossible de faire faire une distinction de personne.

Gusho fut extrêmement sensible à la manière honnête avec laquelle je lui rendis son cheval. Il fit habiller Yasine magnifiquement. Il lui fit présent d'un autre cheval, & il le chargea d'un message extrêmement flatteur pour moi.

CHAPITRE VI.

Le ras Michaël tente d'entrer dans le Begemder. —

Première bataille de Serbraxos. — Les rebelles présentent la bataille au roi dans la plaine. Une tempête affreuse sépare les deux armées.

YASINE étoit à peine de retour au camp, que les tentes furent abattues, & l'armée se mit en marche. Le ras & Guebra-Mascal conduisoient l'avant-garde ; le roi & Guebra-Christos commandoient le centre ; & le kaf-mati Kefla-Yasous l'arrière-garde. Le fit-auraris Netcho étoit parti une demi-heure avant l'armée. Nous marchâmes le long de la plaine. Ayto-Engedan, à la tête d'un petit corps de cavalerie, couvroit la droite du roi, en se tenant à quelque distance. L'église de Serbraxos paroissoit à notre gauche sur le penchant d'une colline ; & nous comptions voir le fit-auraris y marquer la place du camp, puisque c'étoit le champ de bataille choisi par les deux partis. Cependant le fit-auraris & Michaël, & toute l'avant-garde, passèrent au bas de Serbraxos d'un pas si rapide, que nous, qui étions au centre, avions peine à les suivre.

Le ras venoit d'entrer dans une longue vallée bornée à l'extrémité, c'est-à-dire au sud, par les montagnes du Begemder; & il se flattoit qu'en forçant sa marche, il arriveroit au pied de ces montagnes. Il savoit qu'une fois rendu dans le Begemder, il occasionneroit une révolte parmi les troupes de Powussen, dont une grande partie avoit suivi ce général plutôt par force que par inclination; & il étoit en outre assuré que plusieurs riches habitans de cette province, ainsi que du Lasta, que Powussen n'avoit pas osé obliger à le suivre, se joindroient à lui par attachement pour le roi. Ainsi le ras ne doutoit point qu'alors son armée ne devint si considérable, qu'il pourroit bientôt mettre les rebelles à la raison.

La rivière Mariam atrofie le côté occidental de la vallée. Elle est peu profonde, mais rapide, & l'eau en est claire & excellente. Le petit ruisseau appelé *Deg-Ohha*, c'est-à-dire l'eau de l'honneur, tombe des montagnes qui sont à l'est, & court au pied de la colline de Serbraxos, où il va joindre la rivière Mariam. Le centre de l'armée entroit de la plaine dans la vallée, & la cavalerie du roi passoit le *Deg-Ohha*, quand nous entendimes des dé-

charges de mousqueterie, que nous jugeâmes partir de la troupe du fit-auraris. Peu après l'avant-garde tira aussi à coups redoublés. Elle n'étoit qu'à deux petits milles de distance de nous ; mais la vue nous en étoit dérobée par une colline qui partageant la vallée, fait plusieurs sinuosités.

Cependant Guebra-Christos fit aussitôt ses dispositions. Il plaça sa cavalerie sur les ailes, & son infanterie au milieu de la vallée. Sa mousqueterie fut distribuée à droite & à gauche, c'est-à-dire qu'il en mit une partie sur le bord de la colline qui est au milieu de la vallée, l'autre sur le bord de la colline de Serbraxos. Bientôt le ras Michaël informé de ces dispositions, & les approuvant, envoya dire de n'y rien changer. En même temps Kefla-Yafous, arrivant avec l'arrière-garde, doubla les différens postes qu'on avoit pris. Notre position étoit telle que nous pouvions la désirer. Mais il n'en étoit pas de même de l'avant-garde. Michaël n'étoit pas plutôt entré dans la plaine, où il n'avoit plus les collines à droite & à gauche, que Powussen étoit venu l'attaquer avec toutes les forces du Begemder.

La troupe du fit-auraris Netcho fut taillée en pièces. A peine put-il se sauver lui-même avec deux ou trois de ses soldats. Le désastre de cet officier fut la faute de Michaël, qui au lieu de le soutenir, se hâta de faire retraite; & sans donner à Powussen le temps d'engager le combat avec sa cavalerie, qui combattit en cette occasion plus courageusement que de coutume, il revint s'emparer de l'entrée de la vallée, & garnit les hauteurs d'armes à feu. Guebra-Mascal, qui commandoit la mousqueterie, fit faire un feu rapide & soutenu, & obliga bientôt Powussen à quitter la cavalerie du ras; il leut, sans cela, infailliblement exterminée: mais il regagna la plaine pour se mettre à l'abri des balles, qui pleuvoient sur lui tantôt du haut d'une colline, tantôt de l'autre.

— Nous étions dans une grande inquiétude. Nous entendions les coups de fusil très-près de nous, & nous en appercevions fort loin la fumée qui étoit emportée par un vent contraire. La journée étoit excessivement chaude & déjà fort avancée. L'infanterie s'occupoit à donner à boire à nos chevaux, & elle puoit de l'eau avec nos casques dans le Deg-Otha.

Cependant, toute l'armée brûloit d'en venir aux mains ; quand nous vîmes arriver un officier de Michaël. Il venoit dire à Kefla-Yafous, qui étoit alors à cheval à côté du roi, d'envoyer un détachement de cavalerie fraîche pour soutenir la cavalerie du ras, parce que son intention étoit d'en venir à une action générale. Il lui ordonna en même temps de se tenir ferme dans le poste de Serbraxos, & de ne pas s'avancer jusqu'à ce qu'il fut sûr que Gusho & Ayabdar étoient venus joindre Powussen & combattoient à l'extrémité méridionale de la vallée. Ces instructions furent parfaitement faites par ce brave & intelligent officier. Il choisit 500 cavaliers du Shoa, avec un pareil nombre de la troupe d'Engedan, à qui il donna le commandement du détachement entier, & il les envoya joindre la cavalerie de l'ayant garde, qui tenta de nouveau de repasser la plaine, mais de nouveau attaquée par Powussen, qui avoit aussi reçu des renforts ; & après avoir combattu avec opiniâtréte, cette cavalerie se retira à l'entrée de la vallée, non parce qu'elle étoit battue, mais pour obéir au ras, qui par ce moyen vouloit engager l'ennemi à la poursuivre & l'attirer sous le feu de sa mousqueterie.

J'étois extrêmement curieux de voir cet engagement, & je priai Kefla-Yafous de demander au roi qu'il me permît d'accompagner Engedan en simple volontaire : mais le monarque me refusa net. Je ne pus m'empêcher de prendre un air mécontent. Mais Kefla-Yafous me dit alors : " Ne vous affligez pas. Vous allez voir. " — En effet, l'ordre fut donné au même instant de marcher à droite. Les troupes quittant la vallée entre la longue colline & les montagnes, se postèrent sur le bord de la rivière Mariam & firent face à l'ouest. La mousqueterie étoit placée sur des éminences au nord & au sud, comme si l'on avoit voulu défendre le gué de la rivière jusques à l'extrémité nord de la vallée.

Michaël, en engageant sa cavalerie à feindre de fuir, réussit à attirer les troupes du Begemder jusques sous la volée de sa mousqueterie ; & elles reçurent à l'instant, de chaque côté de la vallée, une décharge qui les mit en désordre & les empêcha d'avancer un pas de plus. Alors le ras ordonna qu'on planât quelques tentes à sa droite, comme s'il avoit eu réellement l'intention de camper là.

Le kafmati Ayabdar, qui commandoit l'aile gauche des rebelles, s'imaginant que toute l'armée royale étoit avec le ras Michaël, à l'extrémité sud de la vallée, jugea que c'étoit une occasion favorable pour nous envelopper & nous couper la retraite du côté du camp & du poste important de Serbraxos. Aussitôt il s'avanza; mais quand il vit le roi à la tête de toute sa cavalerie rangée le long de la rivière, il fut stupéfait & resta immobile, à un petit quart de mille de nous. Cependant, pour lui inspirer de la confiance & mieux le tromper, Kefla-Yafous donna ordre à notre cavalerie de faire retraite & de passer la rivière à la hâte, avec une confusion & un désordre apparens. Il vouloit par ce moyen que la cavalerie d'Ayabdar vînt à la pointe de notre mouvement, placée sur les éminences à droite & à gauche. Toute sage qu'étoit cette manœuvre, le roi montra beaucoup de répugnance à s'y prêter; & il s'écria avec humeur: — "Qu'est-ce donc? qu'est-ce donc? Est-ce à moi de reculer devant des rebelles? — Mais le stratagème ne réussit qu'en partie; car Ayabdar se défiant qu'on lui tendoit un piège, ou effrayé peut-être d'en

venir aux mains avec le roi, n'avança que quelques pas; puis fit halte de nouveau & resta comme incertain du parti qu'il devoit prendre.

Les Edjows-Gallas furent les feuls qui osèrent s'avancer jusques au bord de la rivière. Mais à l'instant où la mousqueterie alloit faire feu sur eux, ce qui n'auroit pas manqué de les mettre en déroute, le roi perdant patience, donna ordre à sa cavalerie noire & à tous les autres cavaliers, pesamment armés, de charger les Edjows, ordre qui fut exécuté avec toute la promptitude & la valeur imaginables. Les Edjows furent presque tous renversés par le choc de nos chevaux & par nos longues piques; & ceux qui ne mordirent pas la poussière, furent bientôt dispersés dans la plaine. Mais si nous n'eûmes pas beaucoup de mal à souffrir de la part de l'ennemi, il n'en fut pas de même de nos amis. Une décharge de notre mousqueterie placée sur la colline de Serbraxos, nous tua sept hommes, malgré leurs cottes de maille dont ils étoient revêtus. Le roi courut alors beaucoup de danger, car il étoit sans cuirasse au milieu de l'enga-

gement. Le jeune prince Georgis, son frère, qui combattoit a côté de lui, reçut un coup de feu au pouce de la main gauche. Kefla-Yasous voyant le péril du roi, courut du côté de la mousqueterie, en faisant signe de la main, & criant de cesser le feu; mais il fut atteint lui-même d'une balle qui lui passa dans les cheveux, un peu au-dessus de l'oreille. Une autre blessa son cheval au haut de la cuisse, mais elle ne pénétra que fort peu, & un domestique du roi l'arracha avec les doigts.

Après la perte de ses Edjows-Gallas, Ayabdar fit retraite au milieu des imprécations de l'armée, qui ignorant quelles étoient nos forces, s'imagiaoit que la guerre auroit pu être terminée ce jour-là, si Ayabdar n'avoit pas manqué de persévérance. Gusho, son neveu, qui avoit été chargé de la garde du camp, & qui avoit eu soin de renforcer de ses propres troupes celles de Powussen & celles d'Ayabdar, parla de celui-ci dans les termes les plus outrageans. Il le traitoit continuellement de lâche, & il soutenoit qu'il étoit non-seulement incapable de commander, mais même de servir. J'ignore pourtant si telle étoit réellement l'opinion de Gusho, ou si ce n'étoit pas un

moyen dont il se servoit pour accélérer l'exécution d'un plan déjà projeté. Quoiqu'il en soit, ce fut-là le fondement d'une querelle, qui affoiblissant le parti des rebelles, contribua beaucoup à maintenir Tecla-Haimanout sur son trône.

Gusho, destiné par tous les confédérés à prendre en main les rênes du gouvernement, si le ras Michaël étoit vaincu, fut aussi prodigue d'éloges envers Powussen, pour la manière dont il s'étoit conduit ce jour-là, qu'il l'avoit été d'injures envers son oncle; & cela occasionna une telle méfintelligence entre ces deux généraux, que Woodage-Asahel, à la tête des troupes du Maitsha, quitta Ayabdar & alla joindre Powussen. Confu, fils du bâcha Eusèbe, & frère de ce Guebra-Mehedin, qui, comme je l'ai raconté, rendit vainqueur la première tentative pour découvrir les sources du Nil, Confu voulut exciter une révolte parmi les troupes du Foggora, avec lesquelles il servoit, & il fut mis dans les fers par Ayabdar: mais ses fers furent rompus trop tôt pour lui; & peu de jours après, un sort plus funeste mit un terme à ses scélératesses.

Cependant Powussen s'étoit retiré, sinon

battu, du moins très-maltraité, & avec des pertes considérables. Neuf cent de ses plus vaillans soldats restèrent, dit-on, sur le champ de bataille, & il eut presqu'autant de blessés, dont la plupart moururent de leurs blessures (1), par l'ignorance de ceux qui entreprirent de les guérir. On compte du côté de Michaël environ trois cent hommes de perte, y compris les gens du fit-auraris Netcho; & ces trois cent hommes faisoient tous partie de la cavalerie. Le roi eut vingt-trois hommes tués dans sa division, & sept étoient du nombre de ses gardes. Certes, ce prince n'auroit point fait cette perte, s'il ne s'étoit pas exposé au feu de sa propre mousqueterie, par l'impatience qu'il eut d'attaquer les Gallas, dont soixante, il est vrai, mordirent la poussière, du premier choc. Le reste ne fut pas poursuivi & se dispersa, ou alla rejoindre son corps d'armée.

Le ras Michaël se replia avec son avant-garde du côté de l'armée, campée sur la colline de Sérbraxos. On crut alors plus que

(1) Je parle ici de ceux qui avoient reçu des coups de fusil.

jamais que le sort de l'empire alloit être enfin décidé sur ce champ de bataille. Une autre chose, cependant, ne paroissoit pas moins certaine, c'est que quelque foi que Michaël prétendit ajouter aux prophéties des moines du Waldubba, il n'auroit point combattu à Serbraxos, s'il avoit pu échapper aux rebelles & faire entrer son armée dans le Begemder.

Le roi fut extrêmement flatté de la manière dont il s'étoit montré ce jour-là. C'étoit la première fois qu'il avoit attaqué en personne sans qu'on eût hasardé de l'en empêcher. Il parut se soucier fort peu de la blessure de son frère, qui, à la vérité, n'avoit reçu qu'un coup assez léger dans la partie charnue du pouce, & qui n'y faisoit pas lui-même grande attention; au contraire, quand je voulus le penser, il me dit: "Je souhaiterois, Yagoubé, que la balle m'eût emporté le pouce, cela me rendroit incapable de succéder au trône, & on ne m'enverroit pas en prison sur la montagne de Wechné." Le roi l'entendant parler ainsi, dit en riant: "George oublie que l'Hatzé-Hannès, son père & le mien, fut appelé plusieurs années après qu'on lui eut coupé la main."

Tout

Tout le monde convint que ce jour-là le ras Michaël avoit montré une intrépidité & des talents militaires au-dessus de tout ce qu'on avoit déjà vu dans les différentes batailles où il avoit commandé. A peine ce général eut pris un léger repas, qu'il rassembla dans sa tente ses principaux officiers, & malgré les fatigues de la journée, il tint un conseil qui dura presque toute la soirée.

Cette bataille fut la première qui se donna à Serbraxos. Quoiqu'elle parût n'avoir rien de décisif en elle-même, elle eut deux conséquences importantes; elle causa tant de terreur à la cavalerie du Begemder, que plusieurs chefs de cette province se retirèrent chez eux avec leurs soldats; & d'un autre côté, elle fit naître une telle discordé entre les principaux confédérés, que, dès ce moment, ils cessèrent d'avoir confiance les uns dans les autres. Gusho & Ayabdar entr'autres entrèrent dans une correspondance suivie avec le roi.

Le lendemain de la bataille on vit arriver dans notre camp trois messagers. Ils venoient de la part de Gusho, d'Ayabdar & de Powuf.

Tome X.

Q

sen, & ils obtinrent chacun une audience particulière du roi & du ras; ils déclarèrent alors, séparément, " que leurs maîtres consentoient à rester fidèles au roi Tecla-Haimanout, mais sous la condition expresse que le ras Michaël rentreroit dans son gouvernement du Tigré pour ne plus l'abandonner. " Ils essayèrent de persuader au roi que la plus grande partie de son armée étoit prête à le quitter. Ils dirent que si Michaël consentoit à rentrer dans le Tigré, ils conduiroient eux-mêmes le roi à Gondar, le replaceroient sur son trône, & le laisseroient choisir lui-même ses ministres, & gouverner d'après ses propres idées. Certes, c'étoit-là le vœu universel, & si ce prince l'eût adopté, je ne fais pas ce qu'eût pu faire le ras Michaël. Mais la crainte & la reconnaissance, & peut-être l'une & l'autre à-la-fois, empêchèrent le jeune roi de prendre une telle mesure, & avant de partir, les trois messagers des confédérés lui déclarèrent ouvertement, " qu'ils venoient de faire tout ce qu'ils avoient pu pour le sauver, qu'il éprouveroit les suites funestes de son refus, mais qu'ils s'en lavoient les mains. "

Les pluies devenoient plus abondantes, &

une fièvre épidémique désoloit déjà les rebelles campés dans la plaine. Tout les portoit donc à chercher une prompte décision. Mais le dernier combat sembloit avoir abattu leur courage, & n'avoit pourtant pas beaucoup augmenté celui de l'armée royale. Dans le fait, les jouts étoient sombres & humides, & les nuits froides, ce qui ôte toujours Abyssiniens le désir de combattre. L'armée étoit fort légèrement vêtue, ou plutôt sans vêtement, & elle campoit sur une colline où, à la vérité, le bois de chauffage ne manquoit pas encore, mais étoit près de manquer.

Un accident qui arriva cette nuit-là fut près d'occasionner une révolution que les têtes les plus fages s'étoient vainement efforcées d'opérer depuis bien des années. Le ras Michaël s'étoit couché, suivant sa coutume, un peu avant onze heures : une lampe brûloit toujours dans sa tente, car il craignoit les esprits. A l'instant où il commençoit à s'endormir, il sentit le bras d'un homme ; il s'éveille, il le fait avec force, & il appelle à grands cris ses serviteurs. Les premiers qui accoururent renverserent sa lampe & l'éteignirent ; de sorte que l'homme que tenoit Michaël se feroit évadé,

si ceux qui étoient derrière lui ne l'avoient pris, & n'avoient pas tâché de le jeter à terre, tandis qu'il s'étoit embarrassé dans les cordes de la tente. Le premier qui retint cet homme fut Laéca-Mariam, jeune homme très-aimé du ras, & né d'une des familles les plus distinguées du Tigré; l'obscurité l'empêchant de voir le danger qu'il courroit, il reçut un coup de couteau dans le sein, & il tomba roide mort. Une foule d'autres gens du ras s'assurèrent aussitôt de la personne de l'assassin, qui avoit laissé tomber dans la tente le couteau avec lequel il avoit voulu tuer le ras: mais il avoit en outre un autre couteau à deux tranchans & très-pointu, qu'il tenoit le long de son bras, & avec lequel il venoit de poignarder Laéca-Mariam. Ce scélérat étoit d'une nation barbare du Guragué, pays situé près du Shoa, & au sud-est du Gojam: les gens de cette nation sont Troglodites, & très-adonnés au vol. Ils suivent continuellement les armées abyssiniennes pour dérober des chevaux, des mulets, & tout ce qu'ils rencontrent, & ils commettent ces vols d'une manière fort singulière. Ils se coupent les cheveux très-courts, ils

vont tout nuds & se frottent de la tête aux pieds avec du beurre ou quelqu'autre graisse; cependant ils attachent à leur bras un long couteau à deux tranchans, & fort pointu, dont le manche vient jusques dans la paume de leur main: la lame de ce couteau dépasse au moins de quatre pouces la hauteur du coude. Quand le bras est étendu, cette lame ne peut faire aucun mal, mais quand il est plié, le bout de la lame reste saillant au-dessus du coude. Les Guragués, ainsi arrangés, se chargent d'un fagot de légers branchages, comme les gens qui ramassent du bois à brûler pour l'armée; ils se l'attachent au milieu du corps avec de la liane pour qu'il puisse bien cacher leur dos. Ensuite ils plient leurs jambes & se couchent du côté du camp, où ils ont envie de voler; puis ils rampent, ils se traînent, quand il fait nuit, s'arrêtant toujours aussitôt qu'ils entendent le moindre bruit près d'eux. Si par hasard ils s'aperçoivent qu'on les a découverts, ils lâchent la liane qui tient le fagot & ils se sauvent; si on les empoigne, la graisse dont leur corps est enduit fait qu'ils glissent aisément sous la main. Si on les saisit à bras - corps, ce qui semble être le seul moyen de les arrêter, ils plient leur bras, frap-

pent de leur couteau, blessent mortellement, comme l'éprouva malheureusement Laéca-Mariam.

L'assassin ne fut pas plutôt arrêté & désarmé, qu'on lui passa un nœud coulant autour du cou, & qu'on lui garota les mains derrière le dos ; puis on le conduisit devant le ras Michaël qui étoit assis sur un tabouret à quelque distance de la tente, pendant qu'onachevoit de le visiter. Le Guragué refusa d'abord de répondre aux interrogations qu'on lui fit, mais étant menacé de la question, il répondit, dans sa propre langue, que je ne compris en aucune manière. On lui demanda qui l'avoit chargé d'assassiner le ras ? il dit que c'étoit les rebelles : il nomma d'abord Gusho & Powussen ; ensuite il varia & dit qu'il avoit été employé par l'iteghé ; puis quand on voulut le renvoyer, il contredit tout ce qu'il venoit d'avancer, & déclara qu'Hagos, son frère, l'avoit engagé à tuer Michaël, & que ce même Hagos & quatre autres de ses camarades, étoient encore dans le camp, bien résolus d'ôter la vie au ras & à Guebra-Mascal, à quelque prix que ce fût.

Aussitôt on donna ordre de faire une recherche exacte dans tout le camp : mais on n'y trouva point d'étranger, excepté un autre Guragué qui s'étoit couché avec son fagot près de la tente de l'abuna. On l'arrêta, on l'interrogea ; on lui promit sa grâce , s'il disoit la vérité ; & il déclara , " qu'il ignoroit absolument le complot dont on lui parloit ; qu'il n'avoit eu d'autre intention que de voler , & qu'ils étoient venus trois dans le camp avec ce seul dessein. Il dit qu'un d'eux avoit dérobé , la nuit précédente , deux mulets , avec lesquels il s'en étoit allé ; que lui s'étoit proposé de voler cette nuit - là les mulets de l'abuna , & qu'il croyoit que son compagnon vouloit voler aussi les mulets du ras ; mais que quant au dessein de tuer le ras , ni à tout autre complot , il n'en avoit aucune connoissance. On lui fit endurer quelques tortures , & il persista dans ce qu'il avoit dit , en ajoutant que lui & ses deux camarades étoient venus du Guragué avec Amha-Yasous , pour charger & décharger les animaux qui portoient son bagage. Il dit encore qu'aucun d'eux n'étoit allé à Gondar avant cette époque , excepté l'assassin qui y avoit autrefois demeuré quelques années , mais qu'il ne savoit point si c'étoit avec Hugo

ou avec quelqu'autre; qu'il ne lui avoit même jamais entendu prononcer le nom d'Hagos, ni qu'il ne l'avoit jamais vu parler à aucun inconnu. Enfin, il déclara que tous les trois avoient passé la nuit précédente dans l'église de Serbraxos, & que l'assassin parloit l'amharic tout aussi bien que sa propre langue, quoique le scélérat eût soutenu le contraire devant le ras. „

Cette déclaration, qui me fut rendue mot pour mot par le secrétaire du roi Tecla-Mariam, mit tout le conseil dans le plus grand embarras; & on favoit d'autant moins ce qu'on devoit penfer de tout cela, que l'assassin, à qui on avoit fait beaucoup de promesses pour l'engager à parler, répéta ce qu'il avoit d'abord dit sur Gusho, & ajouta que Fafil avoit part au complot. Ce qui rendoit surtout ce labyrinthe inextricable, c'est qu'on favoit bien certainement qu'Hagos avoit toujours vécu dans le Kuara avec Coque-Abou-Barea, depuis que Michaël avoit fait mourir son frère à Gondar. On se prépara à mettre le lendemain matin le Guragué à la question pour tâcher de lui arracher la vérité. Cependant, ses gardes s'étant endormis, on le trouva le matin

étranglé avec le nœud coulant qu'on avoit laissé autour de son cou. Cette affaire resta donc sans pouvoir être éclaircie. Mais on pensoit en général que l'assassin avoit été envoyé par des personnes attachées à l'iteghé. On alla même jusqu'à nommer Welleta-Israël.

Il se présenta le matin, très à bonne heure, divers prêtres envoyés par Gusho, Powussen & Ayabdar, pour jurer solemnellement devant l'abuna que ces trois généraux n'avoient aucune part au complot dont l'assassin les accusoit, & qu'ils se soumettroient à être excommuniés, si jamais ils avoient eu directement ni indirectement la moindre connoissance des desseins du scélérat. L'abuna prononça alors une excommunication conditionnelle, ainsi qu'ils le désiroient.

L'on vit alors paroître plusieurs officiers rebelles, qui après avoir quitté Gondar pour suivre Fasil, s'étoient retirés dans le camp de Gusho, & qui vinrent pour complimenter le ras Michaël d'avoir si heureusement échappé au fer de l'assassin. Ainsi on auroit cru que tout le monde s'intéressoit à son salut, tandis que dans le même instant tout le monde étoit

en armes pour l'exterminer. Ce qui me sembloit le plus surprenant, c'est que depuis le roi & le ras jusques au moindre soldat, personne ne crut que les rebelles eussent armé le Guragué, quoique la chose fût pourtant très-probable. Cependant, dès les temps les plus reculés, la trahison & les meurtres ont été fréquemment employés en Abyssinie, comme on le voit par une coutume qui s'est conservée jusqu'à nos jours, & d'après laquelle jamais une personne, quels que soient son rang & ses rapports, n'offre à manger, ni à boire, sans l'avoir auparavant goûté elle-même en présence des personnes qu'elle a invitées.

Des propositions de paix suivirent ces communications; mais comme on y mettoit toujours la condition de renvoyer Michaël en Tigré, & qu'il croyoit que c'étoit en d'autres termes demander sa perte, les témoignages de bienveillance finirent bientôt par des défis de la part des confédérés; & ils protestèrent de nouveau que le ras étoit seul la cause de la ruine de son pays & de l'effusion de tout le sang qu'on alloit bientôt verser. C'étoit dans la nuit du 17 Mai qu'on avoit

attenté à la vie du ras. Le 18, l'abuna prononça ses excommunications; & dans la soirée, Michaël fut informé qu'Ayto-Tesfos, gouverneur du Samen, & Héraclius & Samuël Mammo, du Walkayt & du Tzégadé, étoient près d'aller, avec des forces considérables, joindre l'armée des rebelles. Nous étions alors arrivés sur le fatal champ de bataille de Serbraxos. Nous avions tenté de le passer: mais en vain. Il ne nous restoit plus qu'à voir en faveur de quel parti le diable, ce père de tous les mensonges, avoit été forcé de dire la vérité, supposé qu'il l'eût dite pour aucun. Vers midi, Darion, l'un des principaux habitans du Belessen, & Guigarr, chef du Lasta, vinrent joindre l'armée du ras. Il étoient à la tête de douze cent hommes, la plupart à cheval, & tous vaillans; aussi furent-ils accueillis avec joie.

Le soir, on tint un conseil, où assistèrent tous les principaux officiers de l'armée, & l'ordre de bataille fut arrêté pour le lendemain. Kefla-Yafous fut chargé du commandement de l'aile gauche, composée des meilleures troupes du Tigré, de la maison du roi, de la cavalerie du Shoa, & des Maures du

Ras-el-Feel, revêtus de leurs libds ; ce qui ne faisoit peut-être pas en tout dix mille hommes, mais qu'on pouvoit regarder comme la fleur de l'armée. Dans le milieu de cette aile étoit le roi avec sa cavalerie noire, pesamment armée, au-devant de lui, & tout autour de sa personne, ses officiers & sa noblesse. Guebra-Christos & le kasmati Tesfos du Siré, commandoient au centre où étoit la cavalerie de Guigarr & de Darion ; car, quoique les soldats du Lafta eussent pris parti dans les deux armées, on ne put jamais les déterminer à combattre les uns contre les autres ; & au lieu de les mettre avec le roi, contre les troupes du Lafta & du Begemder, on les plaça dans le centre, où ils se trouvèrent opposés à Gusho & aux guerriers de l'Amhara. L'aile droite de l'armée royale fut sous les ordres de Welleta - Michaël & du Billetana - Tecla. Elle avoit à combattre l'aile gauche des rebelles, commandée par le kasmati Ayabdar, qui avoit nouvellement reçu un renfort considérable que l'iteghé lui avoit envoyé du Gojam. Cette reine favoit qu'Ayabdar étoit l'ennemi invétéré du ras Michaël, & qu'il ne consentiroit jamais à faire la paix avec lui.

J'ai souvent entendu dire à des officiers expérimentés, que rien n'étoit plus difficile à décrire qu'une bataille, & que lorsqu'on en donnoit plusieurs relations, elles n'étoient jamais d'accord entr'elles, & sembloient toutes décrire des batailles différentes. J'ajouterai à ceci qu'il me semble également difficile de donner une juste idée du terrain sur lequel on combat. Toutefois ceci n'offre peut-être pas les mêmes difficultés aux gens du métier : mais quoique je ne décrive que des choses que j'ai vues, & des lieux que j'ai parcourus, je ne fais pas si je pourrai me faire bien comprendre.

La montagne ou la colline de Serbraxos n'est pas très-haute. Elle forme un précipice du côté du nord & du côté de l'est ; mais partout ailleurs elle est doucement inclinée. Elle se trouve isolée & séparée des montagnes voisines par le lit d'un torrent rapide qui se précipite du Beleffen au sud de Mariam-Ohha (1). Le côté occidental de Serbraxos se joint à une vaste plaine qui s'étend jusqu'aux bords du lac Tzana ; & c'est dans cette plaine que cam-

(1) La rivière Mariam.

poit notre arrière-garde. Le sud - ouest de la montagne a aussi une pente douce; & à un demi-mille, il y a un coude de la rivière Mariam, qui tire son nom d'une église qui est dans la plaine. C'est sur ce côté de la montagne que le centre de l'armée, le roi, l'abuna, les princesses, avoient leurs tentes; & sur le côté du sud & en face d'une vallée, étoit le ras Michaël, avec toute l'avant - garde. Là, ainsi que je l'ai déjà observé, la montagne est très - roide, & du côté du nord, elle se trouve taillée perpendiculairement. Au pied, du côté du sud de la montagne, coule le ruisseau de Deg-Ohha, qui formoit alors divers bassins, & étoit d'un grand secours pour l'armée, étant précisément sous la volée de notre mousqueterie, & nos chevaux pouvant y boire sans danger. Au sud de ce ruisseau est une vallée d'un demi - mille de large, qui va se réunir à une grande plaine qui est à deux milles.

La vallée où Michaël & l'avant-garde combattirent la première fois contre Powussen, est bornée à l'est par les montagnes du Belsfen, & à l'ouest par la rivière Mariam. Vers le milieu de cette vallée, il y a une colline

qui n'a pas plus de trente brasses de haut, & dont le sommet est plane; cette colline est tout-à-fait séparée de la montagne de Serbraxos, & c'est dans cet intervalle, qui a environ cent pas de large, que traverse le Deg-Ohha: on gagne par le gué la rivière Mariam, d'où l'on monte par une détection presque nord-ouest, dans la plaine qui s'étend jusqu'au lac Tzana. A l'extrémité sud de la colline, qui, comme je l'ai dit, a environ deux mille de long, les bords de la rivière Mariam sont très-escarpés, & cette rivière forme plusieurs bassins larges, profonds, & séparés par des bancs de sable; à la droite de cette colline est un autre gué de la rivière Mariam, où un chemin profond, étroit, sablouseux, monte en zig-zag vers le nord-ouest, comme le premier dans la même plaine qui s'étend jusqu'au Tzana. Ainsi la vallée où coule la rivière Mariam s'étendant du pied des montagnes du Bellessen jusqu'à Tangouré, est près de deux cent pieds plus basse que la grande plaine qui va border le lac Tzana; il n'y a même d'autre accès de la plaine dans la vallée que par les deux chemins dont j'ai parlé, ce sont du moins les seuls que j'ai vus; l'un est entre l'extrémité de la colline & le penchant de la montagne au nord, & l'autre au sud.

Ces chemins partent des deux gués de la rivière, qui sont praticables, même dans les saisons des pluies, mais qui sont les seuls, car l'eau forme ensuite plusieurs étangs jusques à la distance de plusieurs milles, où elle se réunit au Zingetch-Gomara; le Zingetch-Gomara est une rivière considérable, mais dont les bords ne sont point escarpés, & qu'on peut aisément passer. Pour la rivière Mariam, elle court au sud, & toujours dans un lit très-profound, c'est-là; c'est au sud de la vallée, que Michaël, à la tête de son avant-garde, combattit le 16, les troupes du Begemder. Auprès du gué qui est au nord de la colline, le roi se mesura lui-même avec le kasmati Ayabdar, ainsi la vallée étoit bien connue des ennemis; & comme ils avoient peu ou point de mousqueterie, ils pensoient prudemment que ce champ de bataille étoit, & commandé de tout côté par des montagnes, ne pouvoit convenir à leurs desseins.

Le 19 on fut averti que l'armée rebelle étoit en mouvement; & avant huit heures du matin, ce qui est regardé en Abyssinie comme très à bonne heure pour une pareille besogne, nous vîmes un grand nuage de poussière qui s'élevoit

s'élevoit à la droite des rebelles, vers le Kor-reva. C'étoit précisement l'instant où la cavalerie du Begemder montoit à cheval dans cette plaine poudreuse; bientôt après nous entendîmes leurs timballes, & vers les neuf heures nous vîmes paroître toutes les troupes du Begemder. Elles étoient assez reculées dans la plaine qui domine la vallée profonde où coule la rivière Mariam, pour que nous pussions nous former en ordre de bataille, ayant le chemin qui monte du gué de la rivière dans la plaine à notre gauche, & même un peu du côté de notre arrière-garde, mais Michaël devina l'intention de Powussen; il vit que le rebelle avoit envie de nous vaincre par la supériorité de sa cavalerie, & de faire alors passer, sans que nous les vussions, un certain nombre de troupes le long de la rivière pour s'emparer de la colline & du gué nord de la rivière Mariam, & nous empêcher de regagner notre camp de Serbraxos.

Le ras fit partir alors quelques cavaliers pour reconnoître l'ennemi, pour savoir quel pouvoit être à-peu-près leur nombre, & où étoient postés Ayabdar & Gusho; car nous pouvions bien distinguer la couleur des che-

vaux, & tous les mouvemens des troupes du Begemder, qui n'étoient qu'à trois milles de nous ; mais nous ne savions pas si elles étoient seules, ou si leurs alliés étoient avec elles ; nous appercevions les étendards, mais ils étoient si fanés que nous ne pouvions pas distinguer s'ils étoient jaunes ou bleus.

Toute l'armée du roi descendit dans la vallée, & passa le gué de la rivière Mariam pour gagner la grande plaine, où le vaillant Kefla-Yasous se promenoit à cheval d'un côté & d'autre, & ne négligeoit rien pour animer ses troupes. En un instant l'aile gauche fut rangée en bataille. Le ras ayant achevé de donner ses ordres, & s'étant chargé lui-même du camp de réserve, s'assit sur un tapis, & se mit, suivant sa coutume, à jouer aux dames avec ses esclaves noirs. L'armée étoit déjà toute dans la plaine, quand les coureurs vinrent apprendre que Gusho & Ayabdar avoient pris leur place, non sur la même ligne que Powussen, qui coupoit quarrément le lac, mais diagonalement & en déclinant vers le sud ; de sorte que les troupes les plus avancées, les plus près de nous étoient celles du Begemder. Les ennemis s'étoient sans doute placés ainsi pour que

nous fussions obligés d'avoir le dos plus tourné du côté du lac, & qu'il leur fût plus aisé de nous envelopper & de nous couper la retraite, si Powussen étoit assez heureux pour battre le roi & notre aile gauche; mais nous ne pouvions pas voir la disposition de ces troupes parce qu'elles étoient trop près du lac: je ne prétends pas même rendre compte de leurs divers mouvemens; je me borne à parler de l'aile gauche où commandoit le roi, & où je combattois.

Plusieurs espions vinrent rendre compte au ras Michaël, & ces espions & les cavaliers qu'il avoit envoyés reconnoître les dispositions de l'ennemi, s'accordèrent à dire qu'on avoit déployé dans le centre de la cavalerie du Begemder un étendard rouge, & qu'un grand nombre de timballes retentissoient au-devant de cet étendard.

Le ras n'eut pas plutôt entendu ce récit, que donnant un coup de pied à son damier il bouleversa le jeu, ce qui fut d'un mauvais présage pour la bataille qui alloit se donner. Il manda alors Kefla-Yafous & Guebra-Mascal, & après avoir conféré avec eux, il déta-

cha Guebra - Mascal avec cinq cent fusiliers pour s'emparer de la colline, dans la vallée au-dessous, & pour se glisser le long de notre aile gauche sans se laisser appercevoir de l'ennemi.

Le temps étoit extrêmement pesant & sembloit annoncer beaucoup de tonnerre. Nous étions déjà si proches de l'ennemi qu'il nous étoit aisé de distinguer le grand étandard rouge : le roi le montrant du doigt dit en riant, & d'un air très-gai : " allons, allons, nous verrons bientôt quel miracle opérera le roi Théodore. " Cependant les nuages s'épaissiffoient depuis que nous étions descendus de la montagne, & il avoit même tombé quelques grosses gouttes de pluie ; les soldats étoient obligés de couvrir les platines de leurs fusils à mèche, quand tout-à-coup il partit des éclairs & des coups de tonnerre épouvantables ; la pluie commença à tomber, le vent souffla avec furie, & le calme succédant, il tomba une averse si forte que je n'en ai jamais vu de semblable, même dans les saisons pluvieuses.

Si j'avois eu le commandement des troupes du Begemder, certainement cette pluie eût été

pour moi le signal de la charge, parce que les mèches étant mouillées la mousqueterie de l'armée royale devenoit absolument inutile; mais la cavalerie du Begemder parut souffrir beaucoup de la pluie; il n'étoit pas possible de la contenir, elle avoit le vent en face; elle se retourna pour l'éviter, & bientôt après elle regagna son camp.

Cependant le roi Tecla - Haimanout ayant fait halte dans l'endroit où la pluie vint le surprendre, ordonna aux timballes de battre & aux trompettes de sonner; mais au bout d'une demi - heure la pluie redoubla, & le monarque fit retraite avec le reste de l'armée. Quand il gagna la montagne & qu'il fut vis-à-vis du sommet, où le ras Michaël étoit assis au milieu de quelques esclaves, qui tenoient une toile tendue au-dessus de sa tête pour le préserver de la pluie, le ras ordonna à ses gens de l'aider à se lever & à se tenir debout; ce fut-là tout le salut qu'il fit au roi; puis il lui demanda ce qu'il avoit fait avec le roi Théodore? Tecla - Haimanout lui répondit: " le Begemder l'a mené, le Begemder l'a fait fuir avec lui; nous n'avons pu voir que son étendard. » — " Le Lafta portoit cet éten-

„ dard, s'écria un jeune Abyssinien. „ — C'est un prince pacifique, reprit le roi. Il commence pourtant par combattre, mais il en dédommagera par la suite, & il gouvernera pendant mille ans l'Abyssinie au sein de la paix. — „ Si cela est, dit le ras, Powussen sera tué dans la première bataille; car tant qu'il vivra, les mille ans de paix ne pourront pas commencer. „

CHAPITRE VII.

Le roi Tecla-Haimanout offre la bataille aux rebelles. — Description de la seconde bataille de Serbraxos. — Intrépidité du roi. — Danger que court ce prince. — Les deux armées conservent leurs postes.

TOUTE la soirée du 19 Mars 1771 fut employée en festins & en réjouissances. Un prophète de quelque coin du Dembea avoit prédit la défaite du roi Théodore; &, ce qui étoit bien plus intéressant, c'est qu'on venoit de mener dans le camp deux grands troupeaux de bétail, l'un venant du Belessen, près de Mariam-Ohha, & l'autre du Dembea. Le ras Michaël, qui connoissoit le prix du lende-

main, n'épargna rien ce jour-là pour faire rafraîchir les troupes & pour ranimer leur ardeur. Le roi, le ras, Ozoro-Esther, Ozoro-Altash, Kefla-Yasous, & même l'abura, régalerent, chacun en particulier, les principaux officiers de l'armée, & tous ceux qui devoient, en apparence, prendre le plus de part à la bataille. Les soldats étoient remplis d'ardeur : mais on ne l'ignoroit pas ; les officiers étoient, pour la plupart, mécontens, engagés dans des traités particuliers, & ne désirant que la paix.

L'on tint dans la tente du roi un conseil qui dura fort peu de temps. Tout avoit été déjà prévu & arrêté dès la veille, & il n'étoit presque rien survenu qui dût occasionner des changemens. La jeune noblesse se rassembla, comme à l'ordinaire, chez Ozoro-Esther. Je ne pus entendre, sans me sentir pénétré de tristesse & de compassion, tous ces jeunes guerriers souhaiter avec ardeur une belle journée pour le lendemain, dont plusieurs d'entre eux ne devoient pas voir la soirée.

Indépendamment des choses qu'Ozoro-Esther avoit eu soin de faire préparer pour le souper, le roi lui envoya deux bœufs vivans, du vin,

de l'eau-de-vie, de l'hydromel; & ce qui étoit une faveur très-rare, en sortant du conseil le ras vint dans la tente de la princesse, & lui fit porter un surcroît de provisions. Il se montra alors gracieux, affable; il dit des choses agréables à tout le monde, &, en mon particulier, il me demanda comment nous buvions en Angleterre?

Je lui expliquai aussi bien que je le pus notre manière de toster & de boire à la santé de nos maîtresses, en les nommant & en avançant des rasades. Je lui dis: " que si nos guerriers étoient régalés par leur général, comme les siens l'étoient par lui, les tostes qu'ils porteroient feroient une belle matinée, une prompte rencontre avec l'ennemi! " — Il comprit aisément tout cela; & quand je vis qu'il m'entendoit, je lui demandai si je pouvois toster pour lui? Il y consentit, & toute la compagnie ne fit qu'un cri d'approbation. Aussitôt je remplis de vin ma corne; & me levant, car le ras nous avoit tous forcés de nous asseoir, je prononçai ces mots: " Longue vie au roi Tecla-Haimanout, santé, félicité, victoire à vous, seigneur, & prompte rencontre avec le roi Théodore. " — Tous

les spectateurs applaudirent. Le ras lui-même, qui étoit le plus sobre des hommes, voulut boire une pleine corne; mais il fut obligé de s'interrompre plusieurs fois pour satisfaire son envie de rire. La corne alla rontement dans les mains de tous les convives; & j'ose prédire que dans les mille ans qu'il doit régner, le roi Théodore ne fera jamais plus aussi gaiement tosté.

Le ras se tournant vers moi, me dit: "Yagoubé, je souhaiterois avoir demain cinq mille de vos compatriotes comme vous, ou comme vous me les avez peints." — Je lui répondis: "Je voudrois que vous en eussiez seulement un millier, & je parierois vingt fois ma vie pour le succès de la bataille." — A ces mots Ayto-Engedan se leva, & traversant la tente avec une grâce singulière, il alla baisser la main du ras, en lui disant: "Ne nous faites pas penser, en formant de tels vœux, que vous méprisez vos enfans, ou que vous manquez de confiance en eux. Yagoubé est un des nôtres, il est notre frère, & il jugera demain si nous, vos fils, nous sommes en état de combattre pour vous sans des secours étrangers."

Des larmes coulèrent des yeux du vieillard. Il prit Engedan dans ses bras & le baifa ; puis il se retira, en nous recommandant de ne pas veiller trop tard. Uue bruyante gaieté suivit nos tostes ; & bientôt deux officiers du roi vinrent demander de la part du monarque , quel étoit le sujet de ces grands cris ; car on pouffoit effectivement un cri général en portant les tostes. Ozoro-Esther répondit : " Nous sommes tous devenus des traîtres. Nous buvons à la santé du roi Théodore. „ — Cependant on jugea à propos d'expliquer la chose aux messagers , & on les engagea à toster comme les autres.

La jeune Tecla-Mariam (1) n'avoit pas beaucoup parlé , & son père l'envoya chercher pour qu'elle allât le joindre chez le roi. Avant qu'elle partît , je priai Ozoro-Esther de m'excuser auprès d'elle de ce que je m'étois absenté le matin sans aller la voir. Je demandai en même temps à Tecla-Mariam la continuation de ses bontés , & je lui dis qu'elle pourroit juger , par la manière dont je me conduirois le lendemain , des sentimens que j'aurois tou-

(1) Fille du secrétaire du roi.

jours pour elle. Alors elle me le promit avec une complaisance & une douceur infinie.

Bientôt après un esclave du ras Michaël apporta à Engedan une selle & une bride magnifiques, dont le ras lui faisoit présent. L'esclave nous apprit qu'un messager de Fasil étoit venu demander, de la part de ce général, qu'on lui marquât la place où il devoit camper, parce qu'il viendroit joindre le roi le lendemain à bonne-heure. Cependant personne ne crut que Fasil eût cette intention. Je ne pense pas même qu'il eût fait un seul pas pour se rapprocher de l'armée royale. Le ras nous fit en même temps ordonner d'aller nous reposer, & nous nous retirâmes immédiatement chacun dans notre tente. En m'en allant, je vis un fagot dans le chemin; & aussitôt l'histoire des Guragués me vint dans l'idée. Je donnai ordre à quelques soldats de le disperser avec leurs lances. Mais c'étoit un fagot qu'on avoit porté pour brûler, sous lequel il n'y avoit point de Guragué.

Je ne fus pas, plutôt dans mon lit que je m'endormis d'un profond sommeil, & je ne me réveillai que le lendemain à cinq heu-

res du matin. Je m'étois beaucoup ménagé dans le souper de la veille, de peur d'être ensuite trop abattu, trop attristé le lendemain. Je me trouvai donc, à mon réveil, avec tout le calme & la sérénité que je pouvois désirer, résigné aux décrets de la destinée, & persuadé que l'armée du Begemder ne pouvoit ni avancer ni retarder mon dernier jour. Je fis la revue de la cavalerie noire, & j'ordonnai à deux ou trois cavaliers, qui n'étoient pas encore bien guéris de leurs blessures, de rester au camp. Ensuite je me rendis dans la tente du roi. Ce prince n'étoit pas encore levé. Mais la première timballe du ras ayant battu, le monarque parut. Bientôt après une seconde timballe donna aux soldats le signal du déjeuner. J'allai baiser la main du roi & prendre ses ordres. Il me dit : " On va promptement déjeuner. " — Je lui répondis que j'y allois aussi, & que j'étois invité chez Ozoro-Esther. — " Dépêchez-vous donc, reprit-il ; car j'ai résolu d'être aujourd'hui sur le champ de bataille avant le roi Théodore. Je suis plus âgé que lui, & je dois lui montrer l'exemple. " — Il sembloit être, en disant cela, encore plus gai & plus animé qu'à l'ordinaire.

J'eus bientôt achevé de déjeûner, & je pris congé d'Ozoro-Esther, qui me renouvela les témoignages de sa reconnaissance & de son amitié. Tecla-Mariam, qui n'avoit pas manqué de se trouver au rendez-vous, ne m'éparqua pas non plus ses tendres expressions. La journée étoit très-belle, le soleil faisoit sentir sa chaleur, & l'armée descendit dans la plaine dans le même ordre, & avec le même courage que la veille. Guebra-Mascal, à la tête de sa mousqueterie, s'empara de la longue colline qui est au milieu de la vallée, & se rangea à côté de notre aile gauche, de manière que nous n'étions séparés de lui que par la rivière Mariam & ses bords élevés. Le ro~~l~~ alla prendre son poste par le chemin en zigzag dont j'ai parlé, qui monte du gué de la rivière dans la grande plaine. Guebra-Mascal ayant gagné l'extrémité sud de la colline, entra rapidement dans le sentier qui étoit vis-à-vis, & s'avança environ deux cent pas en faisant mettre ses soldats ventre à terre, dans les joncs & dans les bruyères qui bordoient la colline du côté de la plaine, de sorte qu'on ne pouvoit absolument pas le voir. Sa ligne formoit un angle droit avec notre front; ainsi son feu pouvoit enfler tout le front de notre ligne.

Il n'est peut-être pas très-utile, mais il est du moins curieux de connoître les dispositions d'une armée barbare prête à combattre en bataille rangée. Kefla-Yafous, qui commandoit l'aile gauche sous le roi, aligna sa cavalerie à l'entrée du chemin qui descendoit dans la vallée. Les fusiliers & les gens armés de lances & de boucliers étoient tous régulièrement entremêlés. A une certaine distance de ceux-ci, & en avant de la cavalerie, mais près d'elle, étoit un autre corps de lances & de mousqueterie, formant plusieurs lignes, ou plutôt se tenant en groupe & sans aucun ordre. Ensuite il y avoit une autre ligne de cavalerie, avec des fantassins entremêlés, comme dans la première, & ayant devant elle un autre groupe de lanciers & de fusiliers. Le même ordre continuoit ainsi jusqu'à la fin de la division.

J'ignore qu'elle étoit la disposition du reste de l'armée, j'ignore même comment étoit le terrain où il combattit; pour le nôtre il étoit aussi plane que celui qu'on choisit en Angleterre pour la course des chevaux. Il y a apparence qu'il étoit partout ailleurs de même, mais qu'il avoit pourtant un peu plus de pente vers le lac Tzana.

L'infanterie du roi fut rangée en ligne, & on mit comme ailleurs un fusilier entre deux lanciers ; au centre étoit la cavalerie noire. Les cavaliers Maures du Ras-el-Feel, revêtus de leurs libds, étoient partagés sur les flancs de cette troupe. Le roi se tenoit derrière la cavalerie noire, & avoit autour de lui un corps considérable de noblesse & plusieurs officiers de l'état : sur les deux flancs de la ligne, mais un peu en-arrière, étoit le reste de la cavalerie du roi, divisée en deux corps nombreux. Guebra-Mascal, caché comme je l'ai déjà dit à notre gauche, formoit un angle droit avec notre ligne, & avoit un feu libre pour sa mousqueterie. On comprendra ceci plus aisément si l'on veut bien consulter le plan où HH, GG, F & I, représentent les dispositions telles que je viens de les décrire.

Il y avoit au moins demi-heure que le roi étoit rangé en bataille, quand les troupes du Begemder commencèrent à se mettre en mouvement. Le ras les vit le premier du haut de la montagne, & il en donna le signal en faisant battre ses timballes & sonner ses trompettes. Aussitôt toutes les trompettes & les timballes de notre aile gauche lui répondî-

rent, & en une minute nous vîmes, du côté de Korreva, un nuage de poussière, semblable à la fumée qui s'éleveroit d'une grande ville en feu. Ce nuage étoit produit par les pieds des chevaux au moment qu'on les montoit dans un terrain continuellement foulé par une multitude immense ; & bientôt emporté par une brise modérée mais constante, il s'accrut, il s'épaissit, il prit différentes formes, de tours, de crénaux, de tout ce que l'imagination pouvoit lui prêter. Bientôt nous commençâmes à découvrir indistinctement, à travers cette poussière, une partie de la cavalerie ; puis nous en apperçûmes davantage, & enfin nous vîmes clairement les hommes & les chevaux qui s'avancoient superbement vers nous. Cependant ils nous étoient encore quelquefois dérobés par de nouveaux tourbillons qui s'élevoient sous leurs pas, & cet ensemble formoit une perspective singulière & pittoresque.

Je fus si frappé de la beauté de ce spectacle, que je ne pus m'empêcher de dire au Billetana-Gueta-Ammonios, qui commandoit sous mes ordres la cavalerie noire : " Ne trouvez - vous pas cela admirable, Ammonios ?

Quel

Quel roi, en le voyant, pourroit ne pas aimer la guerre ? „ — “ David maudit cependant ceux qui font leurs délices de la guerre, répondit Ammonios. „ — “ Il faut donc, repris-je, que la guerre offre des plaisirs; car personne ne voudroit s'exposer à commettre un péché qui n'auroit aucun charme. „ — “ Fort bien, dit Ammonios. Mais ce n'est pas l'instant d'argumenter. Songez plutôt au spectacle glorieux que nous offrirons tous avant le coucher du soleil. „

L'on pouvoit alors contempler aisément toute l'armée de Powussen; sa cavalerie galoppoit tantôt en avant tantôt en arrière, & sembloit plutôt se divertir que marcher à la rencontre d'un ennemi aussi redoutable que celui qui l'attendoit. Elle paroissoit former deux ailes & un centre à-peu-près égaux en nombre, & qui, autant que j'ai pu les bien observer, sont représentés avec exactitude dans mon plan, aux lettres LL. Cependant l'armée entière n'offroit quelquefois qu'un seul groupe, & ses mouvemens étoient si continuels, si variés, qu'il étoit impossible de lui assigner une forme précise.

Quatre hommes, montés sur des chevaux fougueux, & qu'ils sembloient ne pouvoir contenir, galoppoient en-avant parlant ensemble, comme s'ils observoient notre arrangement. L'armée étoit alors à six cent pas de nous, mais ce n'étoit pas le moment de pouvoir faire des calculs exacts. Elle s'arrêta, & commença à étendre le flanc gauche de sa ligne du côté du couchant, comme je l'ai marqué sur le plan aux lettres MM. J'imagine qu'on avoit aussi besoin de laisser un peu souffler les chevaux après les avoir si inutilement fatigués.

Dans le milieu de la cavalerie ennemie, ou plutôt un peu sur sa droite, & conséquemment sur la gauche du roi Tecla-Haimanout, on éleva un grand étendard rouge qui fut aussitôt salué par toutes les timballes & les trompettes de l'armée rebelle. Un accident failloit alors à faire découvrir nos dispositions secrètes, détruire l'espoir que nous avions de la victoire, & mettre en péril notre armée entière. Quand les troupes du Begemder déployèrent leur étendard rouge, on tira deux coups de mousquet du poste en face de la colline, où Guebra-Mascal étoit en embus-

cade; heureusement qu'au même instant toutes les timballes & les trompettes du roi résonnoient, par une espèce de mocquerie, & à l'imitation des farceurs des places; car on vouloit ridiculiser le roi Théodore & son étendard flottant devant nous.

Cependant, comme si ce bruit avoit été le signal de la bataille, toute l'armée du Begemder prit le galop pour charger, comme on le voit aux lettres NN, & elle étoit encore à cent pas de nous qu'elle reçut en plein dans son centre une volée de la mousqueterie de Guebra-Mascal. Au même instant la mousqueterie, qui étoit dans la ligne du roi, fit feu; & cette décharge mit les ennemis dans une telle confusion, qu'une partie vint en chancelant sur nous, & l'autre tourna à gauche. Ils ésembloient avoir perdu la tramontane, car ils présentoient à nos coups leur droite, c'est-à-dire le côté qu'ils ne couvrent point de leur bouclier. Le feu de Guebra-Mascal fut pour nous le signal de la charge, & alors notre cavalerie, pêsamment armée, tomba avec ses longues lances sur les ennemis qu'elle rompit aisément. La ligne entremêlée de cavalerie & d'infanterie s'approcha au même instant; &

quand elle eut fait son feu, elle se recula pour recharger. Une partie de la gauche des ennemis ne prit point part à l'action, mais s'étant retournée, elle s'enfuit vers le midi à travers la plaine.

Tandis que l'armée du Begemder étoit ainsi divisée en deux troupes, l'une & l'autre fort en désordre, le roi avec son corps de réserve fondit avec fureur sur les ennemis, & suivi aussitôt de la cavalerie, il poussa au loin dans la plaine la droite où combattoit Powussen en personne, & qui tout en reculant se défendoit avec opiniâtreté, & se rallioit souvent.

Kefla-Yafous vit soudain le danger où étoit exposé le roi en poursuivant les troupes du Begemder si loin de son infanterie. Il vit qu'elles ne tarderoient pas à se retourner, à l'envelopper, à l'accabler de leur nombre. Ainsi il s'empressa avec une présence d'esprit admirable à assurer la retraite de ce prince intrépide. Il rangea en ordre la cavalerie pêsamment armée, qui ne pouvoit point galopper, les Maures du Ras-el-Feel, & l'infanterie qui étoit en-arrière, & qui avoit recharge ses mousquets; & il ordonna à Guebra-Mascal d'aller

reprendre son poste. Puis, d'une voix terrible, il cria deux fois aux soldats : " Le salut du roi dépend de vous. Soyez inébranlables, ou tout est perdu ! "

Alors, avec un peu de cavalerie qui lui restoit, il prit le galop pour aller joindre le roi qui étoit très-engagé à une très-grande distance. Les fantassins, qui avoient poursuivi les fuyards, ou qui s'étoient dispersés, revinrent par pelotons de dix ou douze à-la-fois, & se ralièrent auprès de la cavalerie noire ; de sorte que nous recommençâmes à faire bonne contenance. Parmi ceux qui rejoignirent alors étoit un simple soldat de la maison du roi, qui, en suivant l'infâme coutume de mutiler les morts, avoit trouvé à terre l'étendard du roi Théodore. Il me le remit à condition que je le récompenserois, & je le donnai à un de mes gens pour le garder jusqu'après la bataille.

En cet instant Guebra-Mascal vint dans la plaine, en fautant & faisant par-dessus sa tête de grands mouvemens avec son fusil. Il s'arreta devant mon cheval, & me crio : " Yagoubé, maintenant restez ferme, si vous êtes

un homme. „ — Regarde-moi, lâche ivrogne, lui dis-je, & songe qu'armé ou non armé, je ne crois point me vanter en disant que je vaux dix fois mieux que toi. Va rentrer dans le trou où tu te caches, & si tu aimes la vie ne te présente jamais devant moi. Fuis ! tu n'es pas aujourd'hui près du roi, comme l'autre jour. „ — Plein d'impatience, il s'écria encore : “ Pardieu ! vous ne savez pas ce que je veux dire. Mais voilà qu'on revient. Soyez fermes si vous êtes des hommes. „ — Aussitôt il prit sa course pour retourner à son poste, où il se remit en tenant sa mèche allumée d'une main, & son fusil de l'autre, & tout fut prêt.

Il est nécessaire, pour conserver l'ordre des choses, de rapporter ici une anecdote qui arriva au roi, quand il poursuivit, à une très-grande distance, la cavalerie du Begemder. Il étoit alors dans l'endroit de la plaine, marqué sur le plan SS. L'armée entière des rebelles n'avoit point chargé; & voyant la résistance opiniâtre de Powussen, elle s'avança pour l'aider: la division du Begemder qui avoit pris à gauche, se rallia & revint sur ses pas, & toutes ensemble enveloppant le roi à RR, le poussèrent

jusques à l'endroit où les bords de la rivière Mariam sont les plus profonds & les plus escarpés. Kefla-Yafous arrivant alors, combattant avec une valeur étonnante, & s'exposant comme le moindre des soldats, soutint un peu le roi: mais comme il vint des renforts nouveaux aux rebelles, il n'y a pas de doute que le roi n'eût été tué ou fait prisonnier, si Sertza-Denghel (1), jeune guerrier de l'Amhara, & parent du Gusho, n'avoit mis pied à terre & offert au roi de conduire son cheval pour le faire descendre par le précipice qui étoit devant eux. Le monarque le refusa d'un ton ferme: "Je puis mourir ici, dit-il, mais tant qu'il me restera un soldat, je ne fuirai point devant les rebelles. „ — Cependant, Sertza-Denghel voyant qu'il n'y avoit pas un instant à perdre, prit par force la bride du cheval du roi, dans l'endroit marqué T sur le plan, & le fit heureusement descendre en travers jusques au bas de la rivière. Le roi le menaça alors de toute sa colère. Il promit de le faire mourir. Il le frappa même du gros bout de sa lance sur la bouche & lui cassa les dents de devant: mais ce

(1) Il occupoit une petite place dans le palais du roi.

sut en vain. Il y avoit dans la rivière Mariam un banc de gravier qui formoit une espèce de pont entre deux bassins profonds, mais qui pourtant étoit plein de sable & de vase en quelques endroits. Ce fut-là que le monarque acheva de gagner la vallée.

Tous les fantassins qui avoient suivi le roi, descendirent au-bas de la rivière, où la cavalerie du Begemder ne pouvoit les poursuivre; & rejoignant le monarque dans la vallée, ils se hâtèrent de gagner l'extrémité sud de la longue & basse colline, où Guebra - Mascal étoit en embuscade. Le ras Michaël qui vit le péril du roi & la manière dont il se sauvoit, & qui avoit gardé Ayto-Engedan auprès de lui, le fit soudain partir à la tête d'un corps considérable de cavalerie, pour joindre le roi & couvrir sa retraite. Il détacha également un grand nombre de fusiliers, à qui il donna des mulets pour qu'ils fissent plus de diligence, avec l'ordre de se poster à l'extrémité sud de la colline ronde, au-dessous du chemin en zig-zag, tandis qu'un autre parti s'empara de quelques rochers sur le côté sud de la vallée,

Ces ordres furent aussitôt exécutés que donnés. Ayto-Engedan joignit le roi qui avoit perdu toutes ses timballes , à l'exception d'une feule qu'on battoit alors devant lui. En arrivant à l'entrée de la vallée , dans l'endroit marqué V , le roi se retourna vers l'ennemi. Il avoit la mousqueterie , nouvellement venue du camp , à droite & à gauche , c'est-à-dire , à X & à Y.

Kefla-Yasous eut bientôt appris que le roi étoit sauvé ; & sentant la nécessité de lui donner du temps , il attaqua de nouveau la cavalerie du Begemder & la repoussa pour la seconde fois. Powussen , dont le seul désir étoit de faire le roi prisonnier & d'arracher ce prince , & conséquemment toute l'autorité des mains du ras Michaël , fut non moins fâché que surpris de la manière dont il venoit de s'échapper. Ce général suspendit un instant le combat pour tenir conseil. Puis partageant ses troupes , il résolut de descendre avec une division par le chemin en zig-zag , & de faire gagner la vallée à l'autre par l'endroit où les deux rivières se joignent , afin de surprendre le roi & de lui couper la retraite vers son camp. Il faisoit prendre ce chemin à sa seconde

division, en cas que quelqu'obstacle l'arrêtât dans le chemin en zig-zag. Kefla-Yafous profita de cet intervalle de repos pour rejoindre la cavalerie noire & la ligne entière que ce général avoit rangée auprès d'elle & qui demeuroit fixement à son poste.

La première personne que nous vîmes revenir à nous fut ce même Kefla-Yafous. Il marchoit à la tête de sa cavalerie, étendant sa main & ayant le visage couvert de fang; car il avoit reçu une blessure à la tête; & il nous cria de toute sa force: "Tenez-vous fermes. Le roi est en sûreté dans la vallée. „ A peine eut-il joint notre ligne, & fut-il à son poste, que l'ennemi s'approcha au grand galop. La cavalerie du Begemder étoit plus serrée que de coutume, & formoit un escadron plus profond que large. Cet escadron ressemblloit à un carré long, si tant est pourtant qu'il ressemblât à quelque chose; & dans le fait, cette troupe désordonnée changeoit de forme à tout moment. La droite de son front, qui n'étoit point égale au nôtre, fut enfin placée du côté du chemin en zig-zag, & conséquemment près du poste de Guebra-Mascal, dont la troupe étoit devenue bien plus nombreuse par

les renforts que le ras lui avoit envoyés. L'ennemi reçut donc de toute cette mousqueterie une décharge en deux volées, tirées de si près, que je suis sûr qu'il n'y eut pas un seul coup qui ne portât. Au même instant, un grand cri, parti du bord de la rivière, augmenta beaucoup la terreur de l'ennemi. Les troupes du roi répondirent à ce cri, & chargèrent les fuyards comme la première fois, au moment qu'ils tournoient à gauche. Ils furent poursuivis à quelque distance par des troupes qui n'avoient pas combattu dès le matin; & il étoit aisé de voir qu'ils étoient véritablement en déroute, & qu'ils ne pourroient plus se rallier. Powussen fut légèrement blessé par cette dernière décharge, & on distinguoit ses gens qui l'emmenoient hors du combat. Quand les rebelles tournèrent le dos, Kefla-Yasous donna ordre à toutes ses troupes de défiler dans la vallée, par - derrière la cavalerie pêsamment armée, qui pendant ce temps - là garda son poste devant le chemin tortueux.

Pour moi, je crus que l'action étoit finie, quand je vis que nous descendions aussi avec nos pesans chevaux à la suite des autres. Nous trouvâmes Guebra-Mascal, dont l'activité étoit au-

dessus de tout éloge, rangé en bataille à notre droite, au pied de l'écore de la rivière. Il avoit en front un grand bassin formé par la rivière & la vallée en flanc. Le roi, posté dans l'endroit le plus étroit de la vallée, commençoit à engager le combat avec les troupes du Lafta & du Begemder, qui étoient allées faire le tour du côté de la jonction des deux rivières : mais qui, comme nous l'apprimés par la suite, avoient perdu beaucoup de temps en donnant à boire à leurs chevaux. Cependant, bien rafraîchies à leur arrivée, elles passèrent malgré le feu de la mousqueterie qui étoit sur la colline ronde, & de celle qui étoit sur les rochers de l'autre côté de la vallée, & elles repoussèrent le roi & Engedan. Ce dernier fut même alors blessé à la cuisse.

En ce moment arriva la cavalerie noire & les Maures de Yafine. Cette troupe avoit eu, comme je l'ai dit, la garde du chemin tortueux, par où l'armée avoit descendu, & elle se trouvoit séparée de l'armée qui combattoit de l'autre côté de la colline. Kefla - Yafous, après être arrivé au-bas du chemin tortueux, donna ordre à Guebra - Mascal de passer le bassin de la rivière & de venir au pied du

chemin, de peur que l'ennemi ne pénétrât dans la vallée à la droite du roi, & ne s'opposât à notre retraite.

Guebra-Mascal occupoit donc ce poste, quand Yafine & ensuite notre cavalerie noire arriva en-bas. Il m'avoit adressé quelques paroles pendant qu'il étoit de l'autre côté du bassin, mais je ne l'avois pas entendu. Alors il me parla de nouveau : " Où allez - vous, me dit - il, Yagoubé ? " — " Mourir, lui répondis-je sèchement. C'est ce que nous avons à faire aujourd'hui. " — Alors il ajouta : " Kefla-Yafous a traversé la rivière après le bacha Hezekias, & est allé joindre l'arrière-garde du roi. — " Vous favez bien, lui dis-je, que notre devoir, à nous, c'est d'être devant lui. " — " Eh bien ! suivez-moi donc, cria Guebra-Mascal ; car pardieu, vous ne ferez pas un pas aujourd'hui que je n'en aie fait cinq en-avant de vous. " — En disant ces mots, il s'avança précipitamment ; & quand il vit les étendards du Begemder reculant devant le roi, il leur lâcha une volée, qui quoique tirée de très-loin, les fit redoubler de vitesse.

Nous allâmes nous ranger au-devant de la

cavalerie du Soha, précisément dans le même endroit que nous avoins occupé le matin. Quoique la fuite de l'ennemi fût très - réelle, Kefla-Yafous ne voulut point permettre qu'on les poursuivît dans la plaine. Il marcha lui-même au-devant de nous, & commença à ranger ses troupes. La mousqueterie fut placée de chaque côté de la vallée, & à une hauteur où la cavalerie ne pouvoit pas atteindre. Le reste de l'infanterie fu rangé dans la plaine. Le bacha Hezekias étoit sur la colline ronde, précisément derrière le centre où s'étoit mis le roi; & Guebra-Mascal occupoit à-peu-près la même place que le matin.

L'armée formoit alors un grand fragment d'amphithéâtre. J'observai que le roi avoit ôté son diadème, car il étoit très-décidé à renouveler le combat. Les troupes du Begemder se rangeoient aussi en bataille, à un demi-mille au - dessous de nous. Elles paroissoient avoir beaucoup d'ardeur, & il leur arrivoit de temps en temps des renforts. Le roi voulant faire connoître à l'ennemi qu'il étoit prêt, donna ordre de battre les timballes & de sonner les trompettes. Mais l'ennemi ne s'avança point, & ne répondit pas même à ce signal.

Il étoit alors près de trois heures. Le soleil se couvrit, le froid commença à se faire sentir, & les troupes du Begemder battirent la retraite. Le roi ne tarda pas à en faire de même, & rentra dans son camp. Au moment que l'armée s'en retournoit & passoit au-dessous d'un rocher qui s'avance dans la vallée, une multitude de paysans de Mariam-Ohha firent pleuvoir, tant à coups de frondes qu'avec les mains, une volée de pierres qui blessèrent plusieurs personnes. Le roi ordonna qu'on les fusillât. On étoit trop loin d'eux, & on ne les attrapa point. Mais Guebra-Mascal fit grimper rapidement au-haut de la montagne une cinquantaine d'hommes qui environnèrent le rocher, & qui avec deux décharges de leurs mousquets, tuèrent ou blessèrent plusieurs de ces paysans & dispersèrent les autres.

Je crains que mes lecteurs ne soient trop fatigués des détails de cette seconde bataille de Serbraxos: mais comme c'est un des incidens de ma vie les plus remarquables, je n'ai pu omettre ici ce que j'en ai vu, ni supprimer rien de ce qui a pu servir à en rendre la description plus claire. Peut-être même ne l'est-elle pas encore assez.

Je crois devoir ajouter brièvement ce qui se passa dans le reste de l'armée. Gusho & Guebra - Christos, commandant au centre des deux armées, n'eurent point d'engagement général ; le kasmati Tesfos du Siré, second commandant pour le roi dans cette division, fut blessé & fait prisonnier. Guebra-Christos, oncle du roi, fut tué d'un coup de fusil, tiré par ses propres soldats ; c'est du moins ce qu'on dit. Peu d'autres officiers perdirent la vie dans cette division. Le centre de l'armée royale se retira sous la montagne de Serbraxos, où étoit Michaël. Gusho poursuivit les fuyards, mais il ne renouvela pas son attaque.

Le Billetana-Gueta-Tecla & Welleta-Michaël, qui commandoient l'aile droite, combattirent avec beaucoup d'opiniâtreté ; malgré cela, ils furent battus par le kasmati Ayabdar, qui les força de passer le Mogetch, au-delà duquel s'étant ralliés & postés avec avantage, l'ennemi n'osa pas les relancer. Ils s'en revinrent au camp peu de temps après le roi : mais ils s'enj revinrent avec beaucoup de perte.

Quoique cette bataille pût être plutôt regardée comme gagnée que comme perdue, elle eut

eut des fuites très-funestes pour le roi. Dès ce moment, il n'y eut pas un homme sage qui ne prévit que les affaires de ce prince iroient en décadence. L'armée royale perdit dans cette journée près de trois mille hommes, dont la plus grande partie fut tuée à l'aile gauche; & parmi ce nombre, on compoit 180 jeunes gens de la plus belle espérance & des premières familles du royaume. Guebra-Christos fut à tous égards une grande perte pour l'Abyssinie. Kefla - Yasous reçut deux blessures, mais peu dangereuses. Plusieurs officiers furent blessés. Ayto-Engedan le fut, comme je l'ai déjà dit, mais il ne tarda pas à guérir, & on le renvoya à Gondar, auprès de son cousin Ayto - Confu. Un fils de Likha - Netcho, & un fils du Nebrit - Tecla, furent aussi tués de notre côté. La Providence sembla vouloir commencer à venger le sang du roi Joas, en faisant couler celui des deux principaux auteurs de son meurtre. Dans le nombre des morts étoient le barnagash & son fils, que je comptois tous deux au nombre des amis. Ils périrent en combattant vaillamment sous les yeux du roi, quand ce prince se sauva du haut du précipice dans la vallée.

Mais ce qui consola le roi des pertes qu'il venoit de faire, ce furent les pertes bien plus considérables des ennemis. De leur propre aveu cette journée leur coûta neuf mille hommes, dont sept mille étoient des troupes du Begemder & du Laſta, les mêmes contre lesquelles le roi avoit combattu en personne. Pour moi je crois que les pertes furent exagérées des deux côtés. Cependant le grand nombre de ceux qui moururent de leurs blessures dut augmenter beaucoup la perte des rebelles ; car toutes les blessures qui proviennent des coups de fusil occasionnent la gangrène & sont mortelles, surtout si quelqu'os est cassé.

Parmi ceux qui furent tués dans l'armée du Begemder, étoient deux chefs du Laſta, tous deux parens de Powussen, c'est-à-dire un de ses beaux-frères, & le fils de ce beau-frère, lesquels portoient ensemble la bannière du roi Théodore. L'indigne Confu, frère de Guebra-Mehedin, & neveu de l'iteghé, ce Confu dont j'ai si souvent parlé, & si différent de l'autre Confu, fils d'Ozoro-Esther, échappa à la mort, quoique le kasmati Ayabdar l'eût mis sous bonne garde pour qu'on le fit combattre, & qu'il pût être tué parmi les rebelles du Begemder.

Le roi avoit eu le temps de se laver, de changer de vêtemens & de dîner, quand il reçut un présent de fruit du ras Michaël, avec mille onces d'or. Ensuite commença la plus sale des cérémonies qui puissent déshonorer une nation qui ose s'appeler chrétienne; cérémonie qu'on ne peut décrire en termes assez décents pour des oreilles chastes, à moins qu'on n'emprunte le langage de l'Ecriture, qui, lorsqu'elle a besoin de traiter des sujets grossiers, fait toujours choix des expressions les plus simples & les plus innocentes.

Tous les possesseurs des fiefs de l'empire, tant les femmes que les hommes, sont obligés de fournir au roi un certain nombre de cavaliers & de gens de pied. On exigeoit autrefois rarement que les dames vîssent elles-mêmes à l'armée, mais le ras Michaël établit cet usage, afin qu'Ozoro-Esther, qu'il accompagnoit lui-même, pût toujours avoir une cour. Le soir d'un jour de bataille chaque chef s'affied à la porte de sa tente, & ceux de ses soldats qui ont tué des ennemis se présentent devant lui l'un après l'autre, armés comme à l'instant du combat, & portant sur leur poignet de la main droite le prépuce sanguin

de l'ennemi qu'ils ont immolé. Le premier qui s'avance brandit en même temps sa lance vers son maître ou sa maîtresse, comme s'il étoit prêt à frapper, & il répète avec une sorte de rage des paroles extravagantes dont la formule ne varie jamais: " — Je suis Jean, fils de George, fils de Guillaume, fils de Thomas. Je suis le cavalier qui monte le cheval brun. J'ai sauvé la vie à votre père dans telle bataille. Où en seriez-vous si je n'avois pas combattu aujourd'hui pour vous? Vous ne m'encouragez point. Vous ne me donnez point d'habits, point d'argent. Vous ne méritez pas un serviteur tel que moi. " — En achevant ces mots, il jette aux pieds du maître les dépouilles sanguinolentes qu'il tient sur son poignet. — Celui qui vient ensuite répète les mêmes gestes & les mêmes paroles. Tous les vainqueurs arrivent ainsi à la file; & si quelques-uns d'entre eux ait tué plusieurs ennemis, il revient tout autant de fois qu'il a remporté de dépouilles. — Je suis sûr que le jour de la bataille de Serbraxos, on n'entassa pas moins de quatre cent de ces dépouilles dégoûtantes aux pieds d'Osoro-Esther. Il étoit horrible de voir la

jeune & belle Tecla - Mariam , assise sur un tabouret à la porte de sa tente , présider à une si infâme cérémonie . Tel est pourtant l'empire d'une coutume , que cette jeune personne fut extrêmement surprise de ce que je ne venois pas lui payer ma part du tribut , & bien plus encore , de ce qu'en cette occasion je ne voulus pas être témoin de son triomphe .

Les chefs se tiennent alors la tête couverte , comme étant devant leurs vassaux . Leur bouche est couverte également , & on ne peut voir que leurs yeux : mais ce n'est point un effet de leur modestie , c'est seulement une marque de supériorité ; car dans ces contrées on attache une grande importance à l'usage de couvrir ou de découvrir sa tête .

Quand les vainqueurs ont achevé leur cérémonie , chacun vient reprendre la dépouille qu'il a posée aux pieds du maître , & il l'emporte pour l'arranger avec le même soin que les sauvages arrangeant les péricrânes qu'ils ont enlevés à leurs ennemis . Ensuite , quand on est de retour à Gondar , le roi passe l'armée en revue , chaque soldat jette les dépouilles qu'il a aux pieds du monarque , & on les laisse

en tas aux portes du palais. C'est l'odeur de ces dépouilles & des cadavres des criminels auxquels on refuse la sépulture, qui attire tant d'hyènes dans la ville, que quelque bien armé qu'on soit, il est dangereux de marcher dans les rues dès qu'il fait nuit.

Cependant le soin de panser les blessés fut la première chose dont on s'occupa, dès que l'armée fut rentrée dans le camp; & quand on eut rempli ce devoir, & que la cérémonie dont je viens de parler fut achevée, le roi reçut tous les grands qui s'étoient distingués ce jour-là par leur valeur. Sa tente étoit remplie de monde, & le monarque étoit très-content du grand carnage qui avoit eu lieu; car dans ces sortes d'occasions il ne pouvoit jamais dissimuler son cruel plaisir. Il parla avec une sorte de satisfaction de la mort de Guebra-Christos, parce qu'il présumoit que puis qu'un tel homme avoit été tué dans son armée, les ennemis devoient avoir perdu un bien plus grand nombre de guerriers illustres par leur naissance & par leur mérite. Des villages, des emplois, de l'or, des promesses, des bienfaits de toute espèce, furent prodigues à tous ceux qui avoient droit à quelque récom-

pense. Le ras venoit de donner au roi les moyens d'exercer sa munificence ; & ce prince cédant à l'inclination naturelle qui le portoit à donner, surtout aux guerriers, se hâta de profiter de ces moyens, & le fit même, je crois, avec beaucoup d'impartialité. Guebra-Mascal n'avoit point paru. Occupé de ses propres intérêts, sur lesquels un Abyssinien ne ferme jamais les yeux, il se tenoit auprès du ras, son oncle & son général, & lui offroit les sanglantes dépouilles qu'il avoit remportées.

Pour moi, je m'étois absenté aussi, mais par un autre motif. J'avois été porter mes secours à mon ami Engedan. Comme il souffroit beaucoup de sa blessure, j'avois fait mettre mon lit auprès du sien, & j'avois même obtenu du ras de faire transporter ma tente à côté de celle de mon ami, & de laisser la cavalerie noire sous le commandement de Laéca-Mariam, ancien serviteur, en qui le roi avoit beaucoup de confiance.

Comme les hommes qui composent la cavalerie noire servent dans l'intérieur du palais du roi, environ un quart d'entre eux étoit demeuré à Gondar, avec ses chevaux, & d'ailleurs ils

ne s'élevaient guère plus qu'au nombre de cent ou cent-vingt, au lieu de deux cent ou deux cent quatre qu'ils avoient été auparavant. Mais la cession du commandement de ces troupes, da difficulté d'aborder le ras qui étoit alors au milieu de tous ses Tigréens, les soins que je commençai par donner à Engedan, tout cela enfin fut cause que je ne pus me rendre dans la tente du roi avant huit heures du soir. Ce prince avoit envoyé plusieurs personnes à la recherche de Sertza-Denghel, qu'on n'avoit pas pu trouver. Ce jeune homme avoit pourtant été vu combattant bravement à côté d'Engedan, lorsque celui-ci avoit été blessé à l'entrée de la vallée, & il s'étoit retiré avec lui du champ de bataille : mais on ignoroit ce qu'il étoit devenu depuis, & le roi témoignoit, par ses demandes réitérées, plus d'inquiétude du soupçon seul de sa perte, que lui avoit causé la mort de son oncle Guebra Christos, & de tous les autres braves guerriers qui avoient mordu la poussière ce jour-là.

Cependant je vis Sertza-Denghel assis derrière le lit d'Engedan, dans le coin le plus obscur de la tente. Les lèvres, le nez & le menton de ce jeune homme étoient fendus,

ses dents de devant cassées, & ses joues enflées & meurtries des coups qu'il avoit reçus du roi. Je lui donnai tous les secours qui dépendoient de moi; ses blessures n'étoient pas dangereuses: mais l'affront d'avoir été battu par le monarque, quand il faisoit l'action la plus noble & la plus digne de récompense, quand il préservoit ce prince de la mort, ou de la captivité, fit une telle impression sur son ame grande & sensible, que dès le moment qu'il entra dans la tente d'Engedan, il fit couper ses cheveux, prit un capuchon blanc, comme en portent les moines en Abyssinie, & se voua à la vie monastique. En vain, par la suite, le roi employa les bienfaits, les caresses, les menaces pour le faire changer de résolution: en vain il engagea l'abuna à le menacer de l'excommunication s'il persistoit. Sertza-Denghel fut inébranlable. Je le menai moi-même, à l'instigation du roi, dans le camp de Gusho, qui joignit ses prières aux nôtres pour le déterminer à renoncer à son vœu. Mais Gusho ne réussit pas mieux que les autres. Sertza-Denghel se retira dans un village qui lui appartenoit, où il vécut en religieux. Il reparut souvent à la cour, mais jamais il ne but ni mangea dans le palais; & quand on l'y invi-

toit, il s'excusoit, en disant qu'il n'avoit point de dents. Dans ses différens voyages Sertza-Denghel logeoit toujours dans ma maison; & quelquefois, mais rarement, il faisoit diversion à sa profonde mélancolie. C'étoit un jeune homme de beaucoup d'esprit, & aimant beaucoup l'étude de la religion. Connoissant parfaitement les livres que possèdent les Abyssiniens, il avoit un grand désir de connoître aussi les nôtres. Il méprisoit souverainement les prêtres de son pays; & s'il l'avoit pu, il seroit parti avec moi pour aller finir ses jours à Jérusalem.

CHAPITRE VIII.

Le roi d'Abyssinie donne des récompenses à tous ses officiers après la bataille de Serbraxos. — M. Bruce est de nouveau insulté par Guebra-Mascal.

Grand déplaisir du roi. — Guebra-Mascal & M. Bruce se réconcilient & reçoivent des présents du ras & du roi. — Troisième bataille de Serbraxos.

LORSQU'APRÈS la seconde bataille l'armée fut rentrée dans le camp, tout le monde eut accès dans la tente du roi; je ne voulus point traverser la foule, mais j'allai par la chambre à

coucher du monarque, & je vins me placer derrière son siége. Aussitôt qu'il m'apperçut, il me dit avec un air de bienveillance : " Je ne vous ai point fait chercher, ni je n'ai demandé de vos nouvelles, parce que j'ai pensé que vous étiez occupé auprès de ceux de vos amis qui ont été blessés dans le combat. D'ailleurs, vous avez été blessé vous-même. Comment vous trouvez - vous ? " — " Sire, lui répondis-je, je n'ai reçu aucune blessure. Quoique souvent en péril, j'ai eu le bonheur de n'avoir d'autre mal qu'une excessive fatigue, occasionnée par la chaleur & par le poids de ma cotte de maille, ni d'autre perte que celle d'un de mes chevaux tué sous mon lieutenant Ammonios. "

Prenant alors l'étandard rouge, qu'un de mes domestiques tenoit plié derrière moi, je m'avançai & le posai sur le tapis étendu aux pieds du monarque, en lui disant : " Puissent tomber tous les ennemis de votre majesté, comme le rebelle qui portoit cet étandard est tombé aujourd'hui ! " — A la vue de cet étandard tout le monde se mit à parler confusément, & le roi s'écria avec l'air de la plus grande impatience : " Est-il tombé dans vos

mains, Yagoubé ? L'avez-vous trouvé entre les mains d'un autre ? ou avez-vous tué celui qui le portoit ? „ — “ Siré, répondis-je, je n'ai point eu le bonheur de rencontrer celui à qui appartenoit cet étendard, & je ne l'ai point tué. Je ne suis point un régicide ; &, Dieu merci, c'est un crime dont mes ancêtres ont été toujours exempts. Cependant si la Providence m'avoit fait rencontrer en chemin un roi, comme le maître de l'étendard, je crois que j'aurois vaincu mes scrupules. Je pense qu'il a été tué par la mousqueterie de Guebra-Mascal, placée dans le flanc de notre ligne. Un soldat a ramassé l'étendard sur le champ de bataille, & il est venu me le remettre, sous promesse de récompense, tandis que vous étiez engagé avec les troupes du Begemder. Mais, je le répète, c'est à Guebra-Mascal qu'est dû l'honneur d'avoir immolé celui à qui il appartenoit. Je lui rends cette justice ; & je suis d'autant plus jaloux de la lui rendre, que c'est dans votre armée le seul homme qui avoit de la malveillance pour moi, & qui s'est toujours montré mon ennemi sans que je sache pour quelles raisons. Mais à Dieu ne plaît que ce soit pour moi un motif de ne pas rendre hommage à la vérité ! Aujourd'hui le fort

a voulu que je fusse continuellement près de Guebra-Mascal, & je puis dire avec certitude que c'est à sa valeur & à son activité que tous ceux qui combattoient à votre aile gauche ont dû leur salut, la liberté, ou la vie. „ — Le secrétaire du roi Tecla-Mariam, qui se tenoit debout du côté du monarque, dit alors : „ C'est un malheur & une honte pour sa famille, si après le témoignage que vous venez de lui rendre, Guebra-Mascal est encore votre ennemi. „ — „ Cela ne peut être, interrompit l'aumônier du roi (1); car ce qu'Yagoubé a dit, doit expier le malheur qu'il a eu de tuer le frère de Guebra-Mascal. „

Pendant cette conversation un bruit extraordinaire se faisoit entendre dans la foule, & poussé par son génie inquiet, Guebra-Mascal parut devant le trône, avec sa peau de chèvre sur les épaules, & tout couvert de sueur & de poussière comme à l'instant du combat. Apprenant que j'étois allé dans la tente du roi, & que je portois l'étendard rouge du Begemder, il ne douta pas je ne voulusse me plaindre de lui ou me louer à ses dépens, &

(1) Le Küs-Hatzé, le prêtre du roi.

il accoufut soudain sans se donner le temps de s'informer de ce que je venois de dire. Il se jeta le visage contre terre, se releva précipitamment, & prononça ou mugit ces mots, avec la plus grande violence : " Yagoubé vient de raconter un mensonge, il ne dit point la vérité ; je n'ai point aujourd'hui votüli lui faire du mal, mais du bien ; il n'entend point mon langage : je ne dis point que Yagoubé ne soit pas un aussi brave homme que plusieurs d'entre nous, mais, encore une fois, il vient de mentir, & je le prouverai. "

Un silence profond suivit cette extravagance. Le roi, étonné, répondit avec beaucoup de gravité : " Si ce que Yagoubé a dit est un mensonge, j'en suis fâché par rapport à vous ; pour moi j'avois déjà le tort de le croire vrai. " Guebra - Mascal alloit encore empirer le mal par quelque nouvelle absurdité, quand le secrétaire du roi, & un ou deux de ses amis, le conduisirent derrière le trône, & le firent entrer, non sans beaucoup de résistance, dans un autre appartement ; car tout le monde pensoit qu'il étoit ivre, & quelques personnes le disoient même hautement. Le roi gardoit le silence & paroissoit excessivement mécontent :

Je me prosternai alors devant lui, ce qui est d'usage quand on demande à être entendu pour quelque cause particulière ; puis me relevant : " Sire, dis-je, permettez-moi de vous dire que je ne pense point que Guebra - Maschal soit ivre, comme quelques personnes viennent de le dire mal-à-propos : nous avons tous mangé, bu & changé de vêtement, depuis que nous sommes revenus du combat ; Guebra - Maschal seul, qui a été sur pied depuis cinq heures du matin, & qui a combattu tout le jour, n'a peut-être encore mangé ni bu ; certainement il ne s'est point ôté la poussière, il n'a point changé d'habit, mais il a pris soin de ses blessés, & il s'est présenté devant vous comme il étoit en sortant du champ de bataille, plein de l'injuste soupçon que je voulois lui nuire. "

Je racontai alors ce qui s'étoit passé au bord de la rivière quand le roi poursuivoit les troupes du Begemder. — " Maintenant, dit le roi, je comprehends ses intentions, mais il a toujours tort, & ce n'est pas le premier exemple que j'ai eu de son insolence, quoiqu'il n'y eût pas alors comme à présent un mal-entendu. " En ce moment on vint me prier de passer dans l'appartement voisin.

Le roi devinant la raison pour laquelle on m'appeloit, dit: "non il n'ira point trouver Guebra-Mascal, je ne le souffrirai pas. Allez, & chargez un de ses esclaves qui sont auprès du ras, de lui dire de faire appeler Guebra-Mascal, & qu'il lui demande ce que signifient ses brutalités ? J'ai déjà eu deux exemples de l'imprudence de Guebra-Mascal, & je souhaite de ne pas être témoin d'une troisième. ,

En cet instant entra Kefla-Yafous, avec la main gauche en écharpe, & une grande feuille, semblable à une feuille de platane appliquée sur le front. Après qu'il se fut prosterné devant le trône, & que le roi eut fait quelques plaisanteries sur ce que ce général avoit été blessé, je lui demandai, à mon tour, s'il vouloit sortir pour que je pansasse sa blessure : il y consentit, & le roi lui dit: "Oui: allez, & demandez à Guebra-Mascal pourquoi il cherche querelle à ses meilleurs amis, & pourquoi il m'empêche lui-même de le récompenser. , Je sortis avec Kefla-Yafous, désirant de tout mon cœur que l'affaire ne parvînt pas aux oreilles du ras. Nous trouvâmes Guebra-Mascal plongé dans la douleur & le désespoir.

Toute

Toute l'histoire fut racontée à Kefla-Yafous, qui se conduisit alors de la manière la plus judicieuse. Il dit: "qu'il avoit été long-temps détenu dans sa tente, mais qu'il venoit d'entrer chez le roi pour donner à Guebra-Mascal les justes louanges qu'il méritoit pour la manière dont il s'étoit conduit dans cette journée, mais que Guebra-Mascal étoit plus heureux que moi, qui avois continuellement été à portée de le voir, & qui étois un étranger & un homme impartial, quoiqu'il pût être assez injuste pour douter de mon impartialité, je lui eusse rendu justice d'une manière si noble & si généreuse. " En même temps il ajouta: "qu'il ne pouvoit pourtant s'empêcher de dire que la querelle avec Yagoubé dans le palais, les propos insultans tenus depuis en présence du monarque, ceux qu'il m'avoit tenus ensuite sur le champ de bataille, & enfin la manière imprudente avec laquelle Guebra-Mascal étoit venu interrompre une conversation tenue devant le roi, & contredire lui-même les éloges qu'on lui donnoit, montroit un esprit dérangé & qui se conduissoit par des motifs indignes, qui, s'ils étoient connus, le perdroient inévitablement & auprès du roi & auprès du ras, comme il avoit déjà couru le risque d'être perdu.

Guebra-Mascal, pleurant alors comme un enfant, avoua, " que les deux premières fois qu'il m'avoit cherché querelle, il y avoit été porté par sa malice; il jura en même temps, que sur le champ de bataille il n'avoit eu d'autre intention que de me sauver, si l'occasion s'en étoit présentée; que c'étoit pour cela seulement qu'il m'avoit crié de me tenir ferme, parce que les troupes du Begemder venoient sur nous, mais que je ne l'avois pas compris.,"

— " Guebra-Mascal ne dit rien que de très-vrai, dis-je alors en m'adressant à Kefla-Yasous, je n'ai pas bien compris ce qu'il me disoit sur le champ de bataille, parce qu'il me parloit dans la langue du Tigré, & parce qu'il bégayé beaucoup. Je n'ai pas non plus compris ces paroles qu'il m'adressoit tandis que j'étois d'un côté de la rive & lui de l'autre, & par les raisons qui m'avoient empêché de le comprendre la première fois, & par rapport à la confusion & au bruit qui régnoient autour de nous. Cependant j'avoue que c'est à lui que je dois l'obligation d'avoir joint le roi. Je suis un étranger, je puis errer; mais c'est pour cela même que j'ai droit à l'indulgence & à la protection de vous tous: je suis en outre l'étranger du roi, & à ce titre je mérite encore mieux de

vous tant que je me conduirai bien envers tout le monde. Je n'ai jamais parlé de Guebra-Mascal que pour le louer, & en cela, je n'ai fait que lui rendre justice. Son impatience à nui au bien que je lui faisois, mais la vérité, telle que je l'ai dite, est restée dans les oreilles du roi, ainsi que de ceux qui nous écoittoient, & c'est à eux que j'en appelle.

Alors tout alla comme je pouvois le désirer. Guebra - Mascal & moi nous nous vouâmes l'un & l'autre une immortelle amitié, dont Kefla - Yasous se rendit le garant. Pendant ce temps-là, je pansois les blessures de ce général, & quand j'eus bandé sa tête il retourna dans la salle du trône. Pour moi, ayant le corps fatigué, l'esprit abattu, & maudissant l'heure où j'avois mis le pied dans ces barbares contrées, je regrettois presque de n'avoir pas fini mes jours sur le champ de bataille de Serbraxos. J'allai me couchet dans la tente d'Engedan au lieu de me rendre chez Ozoro-Esther qui m'avoit envoyé chercher. Je ne pouvois m'empêcher de m'affliger, en songeant combien s'étoient vérifiés les pressentimens que j'avois au soupé de la veille, sur ces convives qui désiroient la journée du lendemain avec

tant d'ardeur, & dont quelques-uns n'en devoient pas voir la fin. Quatre d'entre eux, tous jeunes, tous d'une grande espérance, avoient mordu la poussière, & restoient mutilés sur le champ de bataille. Deux autres, sans compter Engedan, avoient été blessés. Cependant, au milieu de ces tristes réflexions, je m'endormis profondément; mais sans ce sommeil rafraîchissant, je suis certain que le désespoir eût égaré mon esprit, tant étoit grande l'horreur que m'inspiroit alors ma propre situation.

Le 21 on fit monter Engedan dans une litière, & on le transporta à Gondar. Ce même jour il vint de bonne heure au camp un officier de Powussen, avec trois ou quatre prêtres. L'officier rapportoit vingt ou trente timballes appartenantes au roi, & il ramenoit les mulets sur lesquels on les avoit prises, ainsi que ceux des timballiers qui n'avoient point été tués. Powussen faisoit faire en même temps des propositions de paix, seulement pour la forme, & suivant sa coutume; il n'épargnoit pas au roi les protestations de fidélité. Comme l'attaque de Powussen avoit eu quelque chose de très-singulier, & que l'histoire de Théodore n'étoit fondée que sur la supposition que le

roi devoit être tué dans la bataille, on répondit peu de chose à son envoyé; on se contenta de lui rendre l'étendard rouge, en lui disant, que peut-être, d'après le bonheur qui suivoit cet étendard, Powussen désiroit de le conserver pour le nouveau roi Théodore; mais l'étendard ne reparut plus, & l'on n'en entendit plus parler.

Gusho & Ayabdar envoyèrent aussi une espèce d'ambassade pour s'informer de l'état du roi. Ils le firent supplier, dans les termes les plus respectueux, de ne pas s'exposer dorénavant, comme il l'avoit fait dans la dernière bataille. Ils disoient que s'il vouloit commander encore son armée en personne, il devoit se distinguer par la couleur de son cheval ou par ses vêtemens, comme l'avoient toujours fait les rois ses prédecesseurs; & enfin, ils reprochoient durement à Michaël de ne pas veiller assez attentivement à la sûreté de son prince. On renvoya à ces deux généraux des messagers très-gracieux, & leurs émissaires furent congédiés avec les présens d'usage, c'est-à-dire, avec de l'argent & des habits.

Vers les onze heures du matin, le ras m'en-

voya chercher; & comme je crus que c'étoit pour l'affaire de Guebra-Mascal, je n'allai le trouver qu'avec répugnance. Je vis bien que je ne m'étois point trompé, dès que j'aperçus Guebra-Mascal lui-même, qui attendoit devant la tente, avec plusieurs de ses amis. L'on nous fit entrer tous les deux. Le ras s'entretenoit tout bas avec deux prêtres, qui par leur habillement sembloient annoncer qu'ils arrivoient de Gondar. Il ne fit pas beaucoup de cérémonies avec nous. Il se contenta de faire un signe de tête & de nous demander, dans la langue du Tigré, comment nous nous portions? Cependant trois ou quatre esclaves apportèrent des vêtemens neufs, d'une très-belle toile de coton, & ils nous en revêtirent. Puis le ras faisant un nouveau signe de tête, plusieurs officiers, plusieurs prêtres & beaucoup d'autres personnes, nous menèrent chez le roi. Le ras ne nous avoit presque pas parlé, & je ne favois trop comment tout cela finiroit.

Après un moment d'attente, nous fûmes introduits. Les Likaontes ou juges, quelques prêtres & mon ami le secrétaire du roi, enfonnoient le prince qui étoit assis dans le milieu de sa tente, sur le même siège où nous avions

vu se mettre. Guangoul. Le secrétaire tenoit quelque chose sur ses genoux; & dès que Guebra-Mascal s'agenouilla pour se prosterner, il lui noua autour de sa tête un bandeau blanc, de la largeur d'un ruban ordinaire, sur lequel étoit écrit avec de l'encre noire & de l'encre rouge: — " Mo anbassa am Nizelet Salomon am Negadé Judé, — c'est-à-dire, le lion de la tribu de Juda & de la race de Salomon a triomphé. „ — Alors le secrétaire déclara que le roi lui avoit donné en fief, & pour toujours, trois grands villages du Dembea, dont il dit les noms; & ensuite son investiture fut proclamée au son des timballes devant la tente du monarque. Le roi donna également à Guebra-Mascal, un couteau à manche d'or. Après quoi cet officier baisa la terre & se leva.

C'étoit alors mon tour de me prosterner devant le roi. Soit qu'il y eût quelque chose d'extraordinaire en moi, soit qu'il lui passât quelque idée singulière par la tête, quand ses yeux rencontrèrent les miens, ce prince put à peine s'empêcher de rire. Il tenoit une grande chaîne d'or à gros chainons, & la mettant en double, il me l'attacha lui-même autour du cou, tandis que le secrétaire prononçoit ces

paroles : " Yagoubé , le roi vous fait cet honneur pour que vous le regardiez , non comme un prix des services que vous lui avez rendus , mais comme un garant qu'il vous récompensera , si vous lui en fournissez l'occasion . " — Alors je baisai la terre , & Guebra-Mascal & moi fûmes reconduits chez le ras , avec les marques de distinction dont nous étions décorés . Nous nous prosternâmes devant le ras , puis nous baisâmes ses mains & nous nous retirâmes . Michaël paroissoit très-occupé avec des gens qui venoient d'arriver . Il ne fit que lever les yeux sur nous ; il sourit & il nous dit : " Fort bien ! Etes-vous amis à présent ? " — Nous nous inclinâmes tous deux & nous sortîmes .

La chaîne que m'avoit donnée le roi , consistoit en 184 chainons , chacun du poids de 3 dawts & $\frac{1}{2}$ d'or très-fin . Ce fut avec une extrême répugnance qu'à mon retour d'Abyssinie , me trouvant manquer de tout dans le Sennaar , je vendis une partie de cette honorable marque de distinction . Le reste est encore en mes mains , & j'espère que mes héritiers ne se trouveront pas dans le même cas où je me suis trouvé pour le diminuer davantage .

Bientôt après ce que je viens de raconter, un spectacle d'un tout autre intérêt frappa les yeux de tout le camp. Ayto-Tesfos, gouverneur du Samen, dès le temps du roi Joas, n'avoit jamais posé les armes, ni voulu reconnoître le roi, père de Tecla-Haimanout, ni Tecla-Haimanout lui-même. Il traitoit au contraire ces princes d'usurpateurs, & le ras Michaël de rebelle & de parricide. Lié d'amitié avec Fasil, il n'avoit pourtant jamais voulu joindre ses troupes à celles de ce général, pas même lorsqu'il étoit venu remplir la place de ras à Gondar. Cet Ayto-Tesfos vivoit sur un mont inaccessible, appelé *le Roc Juif*, & l'un des plus hauts du Samen. Là, il avoit un grand nombre de soldats, avec lesquels il tenoit tout le pays voisin dans la crainte & dans la soumission, & il faisoit des irruptions fréquentes dans le Tigré. Quoiqu'implacable ennemi du ras Michaël, Ayto-Tesfos n'osa pourtant pas hasarder de marcher contre lui, tant qu'il vit que les affaires du roi n'étoient pas désespérées.

J'ai déjà dit qu'une des premières choses que Michaël avoit faites à son retour à Gondar, avoit été d'envoyer Kefla-Yafous, le bâcha Hezekias & Welleta-Michaël, pour tâcher de

chasser Ayto-Tesfos de sa forteresse naturelle : mais que ces trois généraux n'avoient pu en venir à bout. Cependant, quand le rebelle vit qu'il n'y avoit pas d'apparence que Michaël pût se retirer dans le Tigré, il vint se joindre à Gusho ; mais il se contenta d'emmener mille soldats, & il laissa les autres pour défendre ses postes en cas de surprise, & pour barrer le passage aux recrues qui pourroient venir du Tigré. Rien de ce qui s'étoit passé jusqu'alors n'avoit autant découragé les soldats de Michaël, que la seule vue de Tessos. Il n'étoit pas encore midi, quand sa petite armée parut, & que des montagnes au-dessus de nous, elle descendit dans la vallée & passa à deux portées de fusil de notre camp.

Quoique le Samen soit à l'occident du Tazzé, & par conséquent dans la division de l'Abyssinie comprise sous le nom d'Amhara, le voisinage du Tigré fait que le langage, & la plupart des coutumes de cette province, régnent dans le Samen. Les troupes du Tigré ont une marche particulière ; & quand les tambours d'Ayto-Tesfos passèrent en battant cette marche, les Tigréens parurent plus consternés que si dix mille soldats de l'Amhara étoient

venus joindre les rebelles. La journée étoit très-belle ; & les soldats de Tesfos, répandus sur la colline, non-seulement sembloient étre plus nombreux qu'ils n'étoient en effet, mais ils témoignoient bien plus de sécurité que de prudence, en s'approchant d'une armée telle que la nôtre.

Tesfos ayant avec lui environ trois cent fusiliers, s'empara d'un poste qui paroifsoit devoir nous gêner beaucoup. Il s'arrêta avec sa cavalerie & son infanterie dans le milieu de la vallée, & il plaça une partie de sa moufqueterie sur le bord de la montagne du Belesfen, & l'autre sur la colline longue & basse qui sépare la vallée de la rivière Mariam. Au-dessus de son camp étoit le rocher qui, faisant une projection dans la vallée, ressemble à une citadelle, & du haut duquel les paysans de Mariam-Ohha firent voler tant de pierres sur l'armée royale, quand elle revint de la seconde bataille de Setbraxos. Tesfos plaça sur ce roc une foule de femmes & d'esclaves, qui commencèrent aussitôt à construire des hutes de paille pour se loger, comme si elles avoient compté s'établir là pour long - temps. On voyoit aussi beaucoup d'autres femmes

dans le camp qui étoit au-dessous; & je ne me souviens même pas d'avoir vu dans aucune armée, même dans celle où j'étois alors, un aussi grand nombre de femmes, à proportion du nombre d'hommes.

Si Tesfos avoit été long-temps à venir, il paroifsoit qu'il vouloit réparer les momens perdus; car il s'étoit posté à moins d'un mille & demi de notre camp, & il pouvoit aisément voir boire nos chevaux soit dans Deg-Ohha, soit dans la rivière Mariam. Ce même jour sa cavalerie, attaquant ceux des nôtres qui puisoient de l'eau, tua quelques esclaves & enleva plusieurs chevaux; ce qui fut regardé non-seulement comme une insulte pour l'armée en général, mais comme un défi particulier fait à Kefla-Yafous.

Kefla - Yafous étoit sans contredit l'homme le plus chéri de toute l'armée. Les soldats le regardoient comme leur père. Le ras l'avoit nommé au gouvernement du Samen: mais, comme je l'ai déjà dit, il n'avoit pas pu en déposséder Ayto - Tesfos, dont la marche désordonnée au milieu du jour, & proche de notre armée, la manière dont il avoit fait bat-

tre à ses timballes la marche du Tigré, & la hardiesse avec laquelle il se campoit dans notre voisinage, méritoient d'être punis. Cependant, quoique Kefla-Yafous fût très-sensible à ces bravades, il garda le silence à cause de la situation où étoit notre armée: mais tous ses amis lui proposèrent de réprimer un peu l'audace de Tesfos, quand ce ne seroit que pour ranimer un peu le courage des troupes du Tigré. En conséquence on donna ordre à quatre cent hommes de cavalerie, & à cinq cent fantassins, armés de lances & de boucliers, de se tenir prêts à marcher dès qu'il feroit nuit; c'est-à-dire entre sept & huit heures. On ne vouloit point de mousqueterie, pour ne pas donner l'alarme.

Tesfos ayant vu arriver son bagage, & arranger son petit camp à sa fantaisie, monta à cheval un peu avant le soleil couché, & on le vit avec trois cent cavaliers, prendre la route du camp de Gusho & de Powussen. En ce même moment Kefla-Yafous faisoit distribuer à ses soldats une forte ration de viande. Vers les huit heures du soir ils descendirent la montagne sans être apperçus, même d'une partie de notre armée. Kefla-Yafous étoit gouverneur

du Temben, province au sud-ouest du Tigre, & limitrophe au Samen, avec laquelle elle a un dialecte commun. Les fantassins eurent ordre de marcher en avant & écartés les uns des autres, afin de ne pas inspirer de la méfiance; & la cavalerie passa par le derrière de la longue colline, & alla se ranger de l'autre côté de la vallée, au bord de la rivière Mariam, afin de couper à l'ennemi toute retraite dans la plaine. Une grande partie des soldats du Samen étoient déjà endormis, pendant qu'un grand nombre de mulets, qui avoient porté le bagage, étoient dispersés çà & là autour du camp. Cependant les soldats du Temben avoient déjà pénétré au milieu des tentes, & surtout de celles qui étoient sur le penchant de la colline.

La première chose qui fut apperçue du camp de Tesfos fut la cavalerie. Mais, au lieu de croire voir un parti ennemi, on s'imagina que c'étoit Tesfos lui-même qui revenoit du camp de Powussen. Kefla-Yafous donna aussitôt le signal de la charge, en faisant retentir ses timballes; & chaque soldat tomba sur l'ennemi, dont il étoit déjà le plus près. Il est impossible de décrire la confusion qui se répandit

dans le camp. Il n'étoit pas aisé de distinguer les amis des ennemis, surtout pour nous qui étions à cheval ; aussi tous ceux qui fuyoient étoient regardés comme ennemis. Le plus grand mal que fit la cavalerie fut en brisant les jarres de miel, de beurre, de bierre, de vin & de farine, & en rassemblant le plus de mulets qu'il fut possible pour les pousser devant elle. Peu de fuyards tentèrent de passer du côté où nous étions pour se sauver dans la plaine. La plupart gagnèrent les montagnes. En un moment les huttes de paille placées sur le rocher furent en feu ; & Kefla - Yasous ordonna de s'attacher plutôt à détruire les provisions que les hommes, puisque ces malheureux ne faisoient aucune résistance.

Je passai près d'une grande tente, que je jugeai être celle de Tesfos. Nos gens la déchirèrent au même instant : mais au lieu d'un officier de distinction, nous vîmes trois ou quatre hommes & femmes nuds comme la main, accablés de boisson & de sommeil, & étendus par terre, sans savoir rien de ce qui se passoit autour d'eux. Il y avoit sur un banc, à côté de ces misérables, un plat d'étain dans lequel étoit une grande corne, qui paroissoit avoir

été remplie d'eau-de-vie, mais qui restoit parfaitement vide. Cette corne n'étoit pas une des plus grandes que j'eusse vu, mais bien une des plus belles, tant pour la forme que pour la couleur. Je la pris pour moi, & ce fut tout le butin que je remportai cette nuit. A mon retour en Angleterre, elle me fut demandée par Sir Thomas Dundas de Carle, pour en faire un cor pour le régiment de Fauconberg, à quoi elle convenoit parfaitement. Ce régiment ayant été réformé peu après, j'ignore ce qu'est devenue la corne. Elle est probablement dans quelque collection d'histoire naturelle, ou du moins elle mérite d'y être.

Le feu augmentant sur la montagne, & plusieurs coups de fusil ayant été entendus, il n'étoit pas douteux que les ennemis ne prissent l'alarme dans tous les camps, & plus nous demeurions, plus nous courions de risques. Kefla-Yafous battit donc la retraite, envoyant la cavalerie de tous côtés pour forcer l'infanterie à reprendre le chemin de ses tentes, & ordonnant qu'on coupât les jarrets à tous les mulets qu'on avoit pris pour emmener, & qu'on les laissât, afin qu'ils ne retardassent pas notre marche. Nous entendions en même temps les

les trompettes & les tambours de notre camp, qui nous avertissoient de nous en revenir, parce qu'on craignoit que le danger ne fût près de nous. En effet, à peine arrivâmes-nous sur les limites de notre camp, que nous entendîmes le bruit de la cavalerie dans la vallée.

Michaël, toujours attentif à prévoir les événemens, n'avoit pas plutôt vu les huttes en feu sur la colline, qu'il avoit ordonné à Guebra-Mascal de placer un corps de mousqueterie à moitié chemin de la descente, & aussi près qu'il seroit possible du gué de la rivière Mariam; car il ne doutoit pas que les ennemis n'entraissent par les deux côtés de la colline, afin de pouvoir exterminer ceux qui attaqueroient leur camp. Le ras ne se trompa point; l'ennemi prit en effet ce double chemin, & fondant, par le côté d'en-bas, sur ceux de nos gens qui s'étoient amusés à boire, il les tua sans miséricorde. Mais aussi ceux des ennemis qui passèrent par le gué d'en-haut nous fournirent occasion de prendre notre revanche. Guebra-Mascal les ayant entendus passer entre lui & la rivière, devina heureusement leur position, quoique la nuit fût très-obscurue, & il fit une décharge qui les atteignit.

gnit si bien, que tous ceux qui ne tombèrent pas sous le coup, s'en retournèrent précipitamment, sans s'être approchés du camp d'Ayto-Tesfos, parce qu'ils craignirent de donner dans quelqu'autre piège.

Le lendemain matin (1), nous reconnûmes que les morts étoient des soldats du Begemder & du Lasta. Il y a apparence que quand Tesfos apperçut l'incendie des huttes, il étoit dans le camp de Powussen, & qu'on lui donna soudain un renfort pour l'aider à repousser Keffa-Yafous, avant que le projet de ce général n'eût réussi: mais ce fut en vain. Tesfos n'arriva pas à temps; & ses troupes furent égorgées ou dispersées, ses mulets tués, & ses provisions détruites.

Cependant une trentaine des fantassins de Keffa-Yafous furent tués pour s'être enivrés dans le camp ennemi, & avoir demeuré derrière; mais nous ne perdîmes pas un seul cavalier, nous n'eûmes pas même de blessés. Malheureusement je fus le seul blessé en cette occasion. Je courus un danger dont la Providence

(1) 22 Mai 1771.

avoit semblé vouloir m'avertir la veille. Quand à notre retour nous passâmes au dessus du rocher qui s'avance dans la vallée, le feu qui étoit au haut éclairoit au loin, & la multitude qui nous veilloit fit pleuvoir sur nous une grêle de flèches, de pierres, de morceaux de bois, de jarres cassées, & de tout ce qu'elle put trouver. Alors une pierre me fracassa rude-ment le bras gauche, & un tesson de jarre tomba sur la crête de mon casque, & me donna une telle commotion qu'elle me fit perdre connoissance pendant quelque temps, de sorte que quand je fus dans ma tente je n'entendis seulement pas le bruit que fit la décharge de la mousqueterie de Guebra-Mascal. Certes j'avois eu un pressentiment de ce qui devoit m'arri-
ver, car en passant près du rocher, avant d'en-trer dans le camp de Tesfos, j'avois prié Tecla d'envoyer à notre retour cinquante hommes par le haut de la colline, pour qu'ils taillaf-sent en pièces les gens qui s'étoient postés sur le rocher d'une manière si dangereuse pour nous ; mais Tecla n'avoit pas voulu y con-fentir, parce qu'il désiroit de regagner le camp sans perte de temps, & avant que l'ennemi ne pût nous couper la retraite.

Ayto-Tesfö, devenu plus humble, se retira à l'extrémité méridionale de la longue colline ; mais le lendemain (1), étant joint par ses voisins, Samuel Mammo du Tzegadé, & Héraclius du Walkayt, lesquels lui amenèrent de grandes forces, il se rapprocha de nous : il se mit pourtant alors à un demi-mille au-delà de la première position ; mais il étendit son camp de manière qu'il occupoit presque toute la longueur de la vallée, depuis le pied de la colline jusques à la rivière Mariam, plaçant son quartier-général sur le haut de la colline longue & applanie dont j'ai souvent parlé. Mammo & Héraclius avoient passé par Gondar, où se trouvant les plus fêts, ils avoient fait prisonniers, Sanuda, Confu & Engedan, & quoique ces deux derniers fussent blessés, ils les conduisirent tous trois au camp de Gusho.

Je ne veux point fatiguer mes lecteurs par le détail des attentions qu'on eut pour moi à l'occasion de mon accident. Tout ce qu'il y avoit de grand & de distingué à la cour, depuis le monarque jusqu'aux sujets, me témoigna non moins d'intérêt que si je lui avoïs appartenu par les liens du sang. Le ras sur-

(1) Le 23 Mai.

tout parut très-touché, & je dois avouer que Guebra-Mascal me donna des marques d'une amitié sincère. Ozoro-Esther daigna venir le lendemain plusieurs fois dans ma tente & elle fut dans toutes ces visites accompagnée de la belle Tecla-Mariam, dont la tendre sensibilité étoit bien digne de compenser un plus grand malheur que le mien. Je prévins l'inflammation qui pouvoit porter à mes yeux, & par ce moyen ma blessure n'eut presque point de suite.

Il vint ce jour-là des envoyés de tous les camps ennemis pour porter des propositions de paix, qui se réduisirent ouvertement à rien, quoique tout le monde s'apperçût bien qu'il y avoit quelque traité, non-seulement entamé, mais même très-avancé. Le soir un parti de quatre cent hommes de cavalerie de l'armée royale, qui alloit au fourrage dans le Dembéa, fut surpris par Coque-Abou-Baréa, & taillé en pièces. Après cette action, Coque-Abou-Baréa vint avec environ trois mille hommes joindre le camp de Gusho.

L'on commençoit à sentir dans notre camp la rareté des subsistances, & on prévoyoit

qu'elles deviendroient chaque jour plus rares. Ce qu'il y avoit de pire en ce moment, c'est que le Deg-Ohha, qui avoit long-temps formé plusieurs bassins remplis d'eau, étoit devenu presqu'à sec, & comme il avoit constamment servi d'abreuvoir aux chevaux & aux mulets de l'armée, l'eau avoit fini par contracter une odeur & un goût insupportables; & toutes les fois qu'on vouloit tenter d'aller puiser de l'eau dans la rivière Mariam, il falloit en venir aux mains dans la vallée avec la cavalerie de Tes-fos. D'un autre côté une fièvre épidémique désoloit l'armée des rebelles, & faisoit surtout de grands ravages dans le camp de Gusho, & dans celui d'Ayabdar. En outre la saison des pluies s'avançoit & une affaire décisive devenoit nécessaire pour tout le monde.

Le 24, au matin, un envoyé de Gusho vint prier le roi de permettre que je portasse du secours à toute sa famille, qui étoit attaquée de la fièvre. Le roi repondit que j'avois reçu une blessure à la tête, que j'étois malade, & qu'il ne croyoit pas que je pusse y aller; mais que si je le pouvois, il me feroit partir dans la matinée.

Un peu avant midi les timballes retentirent dans la plaine, & donnèrent le signal de prendre les armes. Héraclius-Mammo, & Tesfos, & Coque-Abou-Baréa, & Woodage-Afahel, avoient obtenu de Gusho & de Powussen la permission de donner l'assaut à notre camp avec leurs forces particulières. Les premiers vouloient nous attaquer du côté de la vallée, & les autres du côté de la plaine; & leurs intentions étoient d'accélérer par ce moyen la fin de la campagne. Pendant long-temps, sans doute, une pareille entreprise eût été imprudente, même pour des hommes plus redoutables que ceux qui osoient s'en charger; mais notre courage avoit déchu, le nombre de nos soldats avoit diminué, & l'indiscipline, la désertion, qui en est la fuite ordinaire, s'étoient emparées de nos troupes à un point très-alarmant. Tout ce désordre étoit dû, dit-on, au découragement que l'arrivée de Tesfos avoit inspiré aux Tigréens: mais il ne falloit pas être bien clairvoyant pour s'apercevoir que tout ce qui composoit l'armée étoit fatigué de combattre sans cesse pour l'injuste motif de maintenir Michaël dans une place, où gouvernant en despote, il répandoit la terreur

dans toutes les provinces, & ruinoit la constitution de l'empire.

Quand nous commençâmes à camper sur la montagne de Serbraxos, le terrain étoit escarpé, inégal, rempli d'acacias & d'autres mauvais arbres rabougris, dont plusieurs avoient été brisés par les vents ou renversés par les torrens. Les soldats en faisant rôtir les misérables rations d'orge, auxquelles ils étoient réduits pour toute nourriture, eurent bientôt achevé de consumer ces arbres; & les pas des gens qui alloient & venoient sans cesse, rendirent le terrain uni & glissant; de sorte que notre camp ne paroissait ni si élevé, ni si inaccessible qu'il l'étoit réellement. Le ras Michæl avoit ordonné aux soldats de ramasser toutes les pierres qui étoient sur la montagne & de les ranger de manière qu'elles formoient de petites murailles en zig-zag, derrière lesquelles les soldats se tenoient cachés, & avec leurs fusils protégeoient les mulets qu'on menoit boire. Ainsi, au moment qu'on prévit l'attaque, toutes ces petites fortifications se trouvèrent garnies de mousquets, depuis le pied de la montagne jusques à la porte de la tente du ras.

Vers midi, la montagne fut assaillie par tous les côtés où l'on pouvoit avoir accès, & le premier courage des soldats parut revivre à l'instant où ils virent paroître l'ennemi. Sans le secours d'aucune mousqueterie, l'infanterie du roi combattit Coque-Abou-Baréa, & le repoussa au loin dans la plaine, sans beaucoup de résistance. On n'eut pas plus de peine contre Mammo & Héraclius. Ils furent obligés de se retirer avec perte. Mais bientôt, un renfort du camp des alliés arrivant à leur secours, ils forcèrent les troupes du roi à regagner la montagne, tandis que Tesfos s'étant logé avec sa mousqueterie au bas d'une de ces murailles sèches que Michaël avoit construites pour sa propre défense, y combattoit avec tant de succès, qu'il repoussa les nôtres au sommet de la montagne, & jusques à côté de la tente du ras.

Au même instant parut Woodage-Afahel, à la tête d'un corps nombreux de cavalerie & d'un grand nombre de gens de pied. C'étoit le côté de la montagne dont l'accès étoit le plus facile, & la marche de Woodage étoit couverte par le feu de Tesfos. Cette troupe escaladoit la montagne avec l'air de la plus

grande intrépidité, tandis que nos soldats les attendoient de pied ferme en tenant leurs armes à une hauteur convenable. Il est bon d'observer ici que les fusiliers Abyssiniens portent un bâton d'environ quatre pieds de long, lequel est garni d'un bout à l'autre & des deux côtés, de crochets de fer. Quand ils veulent faire une décharge, ils plantent ce bâton devant eux, & ils s'en servent pour appuyer le bout de leurs mousquets, qu'ils font porter sur le crochet qui se trouve à la hauteur de l'objet qu'ils visent. C'est par là qu'on voit combien les armes à feu inspirent une terreur déplacée aux troupes pour qui elles sont étrangères; car, dès qu'elles vont à l'ennemi, & qu'elles entendent le bruit que font les bâtons dont je viens de parler, quand on les plante, ce qui ressemble assez à celui qu'on fait en bandant un fusil, elles s'arrêtent & fournissent à l'ennemi le moyen de les ajuster comme il veut. Puis après avoir reçu la volée qu'on vient de leur tirer, elles se mettent en désordre, prennent la fuite, & laissent à l'ennemi tout le temps de recharger. Ainsi elles agissent précisément comme si elles cherchoient volontairement à se faire exterminer, tandis que si, dès qu'elle entend planter les bâtons, ou bien sitôt

qu'elle a reçu le premier feu, la cavalerie fondaït, au grand galop, sur ces fusiliers qui n'ont point de bayonnettes, elle les tailleroit en pièces avec la plus grande facilité. Mais cela n'arrive jamais.

Woodage-Afahel n'étoit plus qu'à trente pas de la mousqueterie qui l'attendoit, quand, malheureusement pour lui, la montée se trouva plus rapide; & Tesfos, qui l'avoit protégé de son feu, cessa tout-à-coup de tirer, par une raison qu'on ne devina pas alors. Le roi étoit près du sommet de la montagne: mais il ne voulut pas reculer plus loin, & ce fut en vain qu'on l'en pria. J'étois peu éloigné de ce prince, & je ne doutois pas de voir incessamment les ennemis exterminés par le feu de la mousqueterie. Woodage - Afahel étoit facile à reconnoître à un bandeau rouge qu'il portoit autour de la tête, & dont les bouts pendoient des deux côtés. On le voyoit faire signe de la main aux troupes qui étoient en-bas, pour qu'elles montassent promptement, afin de soutenir celles qui étoient le plus près de lui, & qui se trouvoient gênées dans leur escalade par la dureté & l'inégalité du terrain. Au même instant, les troupes du roi firent feu, & je crus

voir ceux sur qui elles tiroient, joncher le flanc de la montagne. Nous les vîmes en effet tout-à-coup reculer, mais en gens pleins de vie, courant & galoppiant dans la descente, de manière à nous faire rire malgré nous. Woodage-Afahel, seul avec deux de ses gens, gagna le sommet de la montagne, passa devant la tente du roi, tira son bandeau rouge pour saluer cette tente; & traversant tout notre camp au galop, alla descendre du côté gauche, où Coque-Abou-Baréa avoit été repoussé. Cependant, le grec Sebastos, vieillard âgé de soixante - quinze ans, & cuisinier du roi, le même dont j'ai parlé dans le récit de la campagne du Maitsha, se tenoit derrière une grosse pierre, avec un fusil à la main; & à l'instant que Woodage passa, il lui lâcha son coup & lui mit une balle dans le côté gauche du ventre. On vit aussitôt Woodage penché sur le devant de sa selle & soutenu par quelques soldats qui étoient auprès de lui, & qui l'emportèrent dans sa tente. Il mourut dans la soirée, & on ne peut le nier, il méritoit un meilleur sort par la manière dont il combattit ce jour-là. Sebastos raconta au roi ce qu'il venoit de faire: mais on ne le crut pas d'abord. Ce ne fut que le soir que le malheur de Woodage

fut confirmé & que le vieux Grec fut habillé magnifiquement & reçut un présent du monarque.

Tesfos avoit cessé de faire tirer sa mousqueterie depuis le moment que Woodage avoit commencé à escalader la partie la plus roide de la montagne, & nous croyions que c'étoit parce qu'il craignoit de blesser ses alliés: mais on fut bientôt qu'il avoit un autre raison. Kefla-Yafous avoit donné ordre à deux de ses neveux de se mettre à la tête d'un corps de fantassins, armés seulement de lances & de boucliers, de passer, sans se laisser voir, derrière la tente du ras Michaël, & d'aller descendre au niveau de la muraille, derrière laquelle Tesfos étoit retranché. Fiers du premier commandement dont ils étoient honorés, ces deux jeunes guerriers exécutèrent avec la plus grande ardeur l'ordre de leur oncle. Il leur avoit dit de veiller l'instant où Tesfos auroit fait sa décharge, pour fondre tout-à-coup sur lui: mais dédaignant cette précaution, ils renversèrent la rangée de pierres, derrière laquelle l'ennemi se tenoit; ils l'attaquèrent avec fureur & le délogèrent de son poste, au moment qu'il comptoit pouvoir le mieux soutenir Woodage. Tesfos reçut même deux blessures en cette

occasion, & ne se fauva qu'avec beaucoup de difficulté. On lui enleva soixante-dix mousquets à mèche, qu'on rapporta au camp. Ses vainqueurs firent alors prisonnier un homme d'une des premières familles du Samen, lequel étoit parent ou ami de Kessa-Yasous. Cet homme ayant été paré d'habillemens neufs, & réglé le mieux qu'il étoit possible, dans un camp où la disette se faisoit sentir, fut renvoyé la nuit à Tesfos, avec ce court message : " Tesfos feroit mieux de s'en retourner sur son rocher, puisque mes enfans peuvent le battre dans la vallée en plein midi. "

Coque-Abou-Barea tenta plusieurs fois d'escalader la montagne, mais il fut toujours repoussé avec vigueur. L'armée royale ne perdit qu'onze hommes en cette occasion. On parla diversement des pertes de l'ennemi. Quoique nos gens eussent tiré au moins mille coups de mousquet, il ne resta couché sur le flanc de la montagne que soixante-trois hommes & plusieurs chevaux du détachement de Woodage-Afahel ; tant l'arme la plus terrible devient sans effet dans des mains timides & ignorantes !

Cette nuit, tout le corps des fusiliers de la

maison du roi, désigné sous le nom *du Lafta*, & composé d'environ trois cent hommes, déserta tout entier. Une des suites les plus funestes de cette journée, c'est que quand l'ennemi s'empara du pied de la montagne, il jeta un grand nombre d'hommes & d'animaux tués dans le Dég-Ohha, où par ce moyen nos troupes ne purent plus puiser de l'eau. Pour remédier à cet inconvénient, le ras Michaël fit avancer, le même soir, deux mille hommes à l'extrémité de la longue colline, & immédiatement au-dessous de lui. Dès-lors, ce poste ne fut plus insulté, & nos animaux purent boire plus à leur aise & avec plus de sécurité, que tandis qu'ils étoient moins éloignés de l'abreuvoir.

Au-dessous du côté nord-ouest, où la montagne forme un précipice, on s'aperçut qu'il y avoit trois ou quatre bassins dont l'eau avoit conservé toute sa pureté, & étoit dans le lit d'un torrent qui contournoit le côté nord de la montagne, hors de la portée de l'ennemi. La descente étoit si fort à pic, qu'il étoit difficile d'y conduire des animaux : mais les hommes pouvoient y passer aisément, & j'allai m'y baigner plusieurs fois. J'y plongeais surtout

ma tête ; & cette eau fraîche fortifia singulièrement mes yeux, que le coup que j'avois reçu à la tête avoit beaucoup affectés.

C H A P I T R E I X.

Entrevue de M. Bruce avec Gusho. — Ce général apprend des choses intéressantes à M. Bruce. — Ce dernier retourne au camp du roi. L'armée reprend le chemin de Gondar. — Désordre de cette marche nocturne.

LE 25 Mai 1771, je me rendis de bonne heure au camp de Gusho. En arrivant près de sa tente, je descendis de dessus ma mule ; &, d'après ce que le roi m'avoit recommandé, je me découvris jusqu'au-dessous de la poitrine, ce qui annonçoit que je portois des ordres du monarque. Quatre hommes vinrent alors au-devant de moi, & me prenant deux par chaque bras, ils me conduisirent dans la tente & me présentèrent à Gusho. Ce général étoit assis sur une espèce de lit couvert d'un tapis d'écarlate, garni d'une crête en or. Dès que je fus près de lui, je lui dis : " Ecoutez ce que le roi vous dit. " — A l'instant il se leva,

leva, & se débouillant jusqu'à la ceinture, il baissa son front sur le tapis, qui couvroit le lit; mais il ne se prosterna point la face contre le tapis de Perse, qui étoit à terre. Il resta ensuite debout comme son devoir l'exigeoit. Son orgueil & la nouvelle indépendance qu'il s'étoit arrogée, furent cause qu'il se dispensa de ces formalités, auxquelles il avoit été pourtant accoutumé dès son enfance.

Voyant qu'il m'écoutoit attentivement, je continuai: "Le roi m'a chargé de vous dire, & je vous déclare, d'après mes connaissances en médecine, que la fièvre qui attaque votre camp deviendra bientôt mortelle. Comme les pluies augmentent, vous mourrez. Ainsi, dans l'état de rébellion où vous êtes, Dieu fait ce qui vous arrivera après votre mort. Mais le roi souhaite que, pour conserver votre santé, vous vous en retourniez dans l'Amhara, emmenant avec vous Powussen, avec tous les autres qui sont avec vous, & qui sont déjà malades. Le plus tôt sera le mieux, car il lui tarde d'être délivré de vous, sans que vous laissiez aucun de vos amis derrière. ,,"

J'avoue que j'eus beaucoup de peine à con-

Tome X.

Y

server ma gravité durant le cours de ma harangue. Gusho étoit comme moi; & dès que je cessai de parler, il lui échappa un grand éclat de rire. " — Ah! ah! Yagoubé, dit-il, je vois que vous êtes encore le vieux homme: mais dites de ma part au roi, que si je faisois ce que vous me demandez, c'est alors que j'aurois peur de mourir, & que je ferois rebelle à mon devoir. Assurez le roi que je veux lui rendre un meilleur service. Si je me retirois chez moi, & que je laissasse Michaël tranquillement auprès du monarque, moi, qui ne suis pas médecin, je déclare que le ras montreroit bientôt qu'il feroit pour ce prince un fléau plus funeste que toutes les fièvres du Dembéa. "

Je présentai alors à Gusho son parent Sertza-Denghel, qui étoit debout derrière moi, & qui étant affublé de son habillement de moine, n'avoit pas été reconnu. Ce général favoit pourtant bien que Sertza-Denghel avoit sauvé le roi, & que le roi l'avoit battu dans le premier mouvement de sa colère. Il loua beaucoup ce jeune homme, & l'action glorieuse qu'il avoit exécutée; & il dit que l'honneur de sauver les rois sembloit étre un avantage que la Providence réservoit aux habitans de

l'Amhara. Il fit alors venir des habillemens neufs, & en revêtit Sertza-Denghel. Celui - ci ne vouloit point ôter son capuchon ; mais Gusho le lui arracha lui-même, & l'ayant jeté à terre & foulé sous ses pieds, il le jeta derrière son sopha. Avant notre départ, ce général donna encore à Sertza-Denghel cinq onces d'or ; ce qui étoit un présent considérable de la part d'un homme qui aimoit autant l'or que lui. Il recommanda à son jeune parent de retourner à son devoir & à sa profession guerrière, me priant de le ramener au roi, & de le faire réinstaller dans l'emploi qu'il occupoit dans le palais.

Je demandai à Gusho la permission de visiter ses malades, & de laisser à Antonio, Grec attaché à sa personne, de l'ipécacuanha & du quinquina, avec des instructions sur la manière de l'administrer. Ayto - Aderesson, neveu de Gusho, & le même qui avoit perdu le cheval dans le combat de Woodage contre Confû, étoit attaqué de la petite-vérole. Quand je vis cela, j'ayertis sérieusement le général du danger auquel il exposoit son armée, si cette maladie faisoit des progrès dans son camp ; & je lui conseillai d'envoyer soudain son neveu

dans l'église de Mariam, où il seroit soigné par les prêtres. Il l'y envoia en effet.

Gusho faisant sortir tout le monde de sa tente, & y restant seul avec moi, me demanda si j'avois vu la jeune Welleta-Selassé, au moment de sa mort, & si elle s'étoit empoisonnée elle-même, ou si le poison qu'elle avoit pris lui avoit été donné par le ras Michaël ou par Ozoro-Esther? Je lui dis, " que ses amis m'avoient envoyé chercher au camp ; qu'ils ne m'y avoient pas trouvé, parce que j'étois à Koscam avec Ayto-Confu, alors blessé ; mais que je n'aurois pas pu lui être d'une grande utilité quand j'y aurois été plutôt ; qu'à mon arrivée elle ne donnoit plus que quelques signes de vie, & qu'elle avoit expiré presqu'au même instant ; qu'elle avoit confessé avoir pris de l'arsénic, & l'avoir acheté d'un nègre Mahométan qui la servoit ; enfin, que le motif qui l'avoit forcée à s'emprisonner, c'est parce qu'elle craignoit qu'à son retour à Gondar le ras Michaël, son grand-père, qu'elle regardoit comme le meurtrier de son père, ne la forçât à faire la brutalité de ses désirs. " Gusho parut extrêmement attentif à ce récit, & il garda le silence environ deux minutes après que j'eus achevé de parler.

L'on servit alors un très-grand déjeuner, auquel Gusho avoit fait inviter plusieurs de ses officiers. J'y vis aussi quelques personnes de Gondar, qui s'étoient retirées auprès de Fasil, à la nouvelle du retour de Michaël dans la capitale. Gusho me pria de le saigner avant de m'en aller; mais je lui dis que je me garderois bien de le faire, parce que je voyois qu'il se portoit bien; qu'une saignée pourroit déranger sa santé, & qu'ensuite s'il mourroit, le blâme en retomberoit sur moi, & il m'en arriveroit du désagrément. „ — “ Non, non, dit-il, je sais que je puis me fier à vous, & certainement aucun de ceux qui m'appartiennent ne vous soupçonne d'un mauvais dessein; mais j'aime à voir que vous vous intéressiez à ma vie par la raison que je vous expliquerai par la suite. „ Je m'inclinai, & il me pria de lui raconter ce qui s'étoit passé dans la visite que j'avois rendue à Fasil, ce que je fis sans lui rien déguiser. Tous les convives rirent beaucoup, mais Gusho rit plus qu'aucun autre, en disant seulement: “ Fasil, Fasil, tu es né Galla, & Galla tu mourras! „

Quand on eut fini de déjeuner, tout le monde sortit de la tente, & nous restâmes

seuls Gusho & moi. Ce général prit alors un air extrêmement sérieux. « Vous savez, me dit-il, que nous sommes anciennes connoissances. Je vous vis chez Michaël après la bataille de Fagitta : je vis les présents que vous apportâtes ; j'entendis lire les lettres de Metical-Aga, & celles d'Ali-Bey. Tous les Grecs qui occupent ici des postes considérables, & qui sont naturellement assez orgueilleux, ont déclaré plusieurs fois, comme António me le disoit encore hier au soir, que les mieux nés d'entr'eux n'étoient pas, dans leur patrie, d'un rang supérieur à celui de vos domestiques, & que tous ceux qui étoient venus jusqu'à présent dans ces contrées, n'avoient pas mieux. Nous savons donc, & le roi en est persuadé comme nous, que dans votre pays vous êtes l'égal de nous tous, peut-être même supérieur à nous ; aussi vous avez été traité comme tel, même dans ces temps de trouble & de désordre. Vous avez donc tort de vous exposer comme un simple soldat. Vous avez prouvé que vous étiez meilleur cavalier que nous, & que vous connoissiez bien mieux les armes à feu que nous ne pouvons les connoître : votre fusil porte plus loin, parce que vous vous servez de balles de plomb. Jusques-

là c'est très-bien ; mais vous devriez vous servir de vos avantages, sans jamais agir seul & par des motifs qui ont l'air trop particuliers. (1) „

“ Seigneur , lui répondis-je, vous vous rappelez que quand j'arrivai dans ce pays - ei , Ayto - Aylo , l'homme le plus paisible & le sage de ceux qui l'habitent, le ras , & vous-même , je crois , ainsi que beaucoup d'autres hommes distingués , qui daignent me servir de patrons , me conseillèrent d'entrer dans la maison du roi , parce que c'étoit le seul moyen de me mettre à l'abri du pillage & de l'insulte . Vous me dites qu'un instant après que le roi auroit quitté Gondar , je ne pouvois y demeurer tranquille si je n'y étois qu'un simple particulier à qui l'on supposeroit de l'argent ; qu'ainsi je devois me lier avec les jeunes gens de la cour , & avec les principaux officiers , parce que leur considération & leur amitié tiendroient en respect les gens mal intentionnés . Le roi voyant que j'avois une grande facilité à manier un cheval & des armes , faci-

(1) Gusho faisoit allusion aux instigations d'Ozore-
Esther.

lité supérieure à tout ce qu'il avoit vu jus-
qu'alors, me plaça auprès de sa personne,
dans le palais & à l'armée, tant pour le plai-
sir qu'il goûte à voir mes exercices, que pour
son instruction, j'ose dire, & même pour ma
sureté; enfin j'ai éprouvé que cette place m'é-
toit si salutaire que je n'ai jamais été en péril
que lorsque je me suis tenu éloigné de ce
prince. La première fois que je voulus aller
voir la cataracte, Guebڑa-Méhédin se prépara
à m'arrêter & à m'assassiner. Quand le roi étoit
en Tigré, Woodage-Asahel me destinoit la
même faveur, & il envoya en conséquence à
ma poursuite des Gallas, qu'il fit partir de
Samseen, tandis que Coque-Abou-Baréa, animé
par le même désir, envoyoit déjà Degawassa,
Welleta-Selassé. Ma sureté dépend d'une rési-
dence constante auprès du roi. Je m'y tiens
comme on me l'avoit conseillé, & c'est-là ce
qui m'a indispensablement conduit à Serbraxos.
Vous ne deyez pas penser que ce soit par
goût qu'un homme blanc, comme moi, vienne
dans une querelle qui lui est absolument étran-
gère, courir le risque de se faire tuer ou de
perdre quelque membre, si loin de sa patrie,
& dans un pays où l'on a si peu d'habileté
pour panser les blessures. „

“ Ne vous y trompez pas , Yagoubé , reprit Gusho , la manière dont vous vous êtes conduit à Serbraxos vous fait honneur , sans qu'elle puisse jamais vous attirer aucun ennemi , & Kefla-Yafous a le même avantage que vous . L'homme à qui vous devez vous attacher de préférence est Kefla - Yafous . Tout ce que je voulois vous observer , c'est que Woodage - Asahel seroit revenu sain & sauf de l'assaut du camp si vous ne lui ayiez pas donné un coup de fusil , car on fait que c'est vous seul qui avez tiré sur lui . Cela peut vous nuire , étranger comme vous l'êtes ; car Woodage étoit le chef des Edjows - Gallas , gardes du roi Joas , & si les Edjows retournent à Gondar , ils vous regarderont comme un ennemi , & n'oublieront jamais qu'on a trouvé dans le corps de Woodage - Asahel une balle de plomb partie de votre fusil . ”

“ Seigneur , lui dis-je , il est rare que dans ces sortes d'occasions un homme ait le pouvoir de se justifier & de faire connaître la vérité , mais heureusement je le puis : tous les Grecs qui sont dans l'armée du roi , leurs fils , leurs parens , tous les Mahométans qui ont été en Arabie , dans l'Inde & en Egypte ,

se servent de balles de plomb ; l'homme qui a tiré un coup de fusil à Woodage-Asahel vous est bien connu ; c'est le vieux cuisinier du roi, le grec Sebastos, vieillard de soixante-quinze ans passés, homme qui ne seroit pas en état de tuer un mouton si quelqu'un n'avoit pas commencé par lui lier les jambes. Il a lui-même appris son action au roi, suivant la coutume, il en fournit des témoins pour pouvoir obtenir la récompense à laquelle il avoit droit. L'on a débité aussi que c'étoit moi qui avois tué à la bataille de Serbraxos l'homme qui portoit l'étendard rouge du roi Théodore, quoiqu'on n'ait point probablement trouvé de balles de plomb dans son corps : un soldat ramassa cet étendard sur le champ de bataille, & me le présenta : je lui donnai une récompense ; & quand j'offris l'étendard au roi, je lui dis ce que j'avois vu, je lui dis que celui qui le portoit avoit été tué par la mousqueterie de Guebra-Mascal. Je n'ai point touché de fusil le jour de la bataille de Serbraxos, je n'en avois pas non plus le jour que Woodage-Asahel fut tué ; je le vis passer à dix pas de l'endroit où j'étois derrière le roi. Il étoit suivi par deux des siens, & il paroissoit bien plein de vigueur & de santé ; mais j'étois si

loin de chercher à lui tirer un coup de fusil que je désirois au fond du cœur qu'il pût sortir du camp avec autant de bonheur qu'il avoit montré de courage & de témérité en y pénétrant. »

« Dans ma patrie, les officiers n'ont point coutume de s'occuper à trier ainsi des ennemis distingués pour les tuer, lorsqu'ils ont sur eux un si grand avantage. Une pareille chose seroit presque regardée comme un véritable assassinat, & on ne pourroit conséquemment en retirer aucune gloire. Mais quand on a des raisons pressantes de tenir les chefs des ennemis à l'écart, on y emploie de simples soldats, à qui cela ne produit aucun honneur. Je veux cependant vous avouer une chose, c'est que quand on conduit les chevaux du roi ou les miens à l'abreuvoir de Deg-Ohha, mais alors seulement, je m'assieds sur le rocher qui est au-dessus, & je veille à leur sûreté & à celle des gens qui les mènent. Je cherche à épouvanter ceux qui voudroient venir les inquiéter, par l'appareil d'une rangée formidable de fusils. Lejourt de l'arrivée d'Ayto-Tesfos, quelques-uns de ses gens emmenoient plusieurs mulots, parmi lesquels il y en avoit

deux des miens. Je courus aussitôt, & du haut du rocher, je tirai, je l'avoue, sur les ennemis, & j'en tuai quatre ; ce qui engagea bientôt les autres à s'écartier. Mais quant à Woodage-Afahel, je le répète, je n'avois point d'armes dans mes mains, lorsqu'il entra dans le camp, & je ne quittai pas le roi d'un instant jusqu'au soir. „ Alléz à la chasse, „ dit-il, „ et je vous envoi une partie de la chasse. „ A présent, voilà qui est fort bien, dit Gusho. Quiconque a tué Théodore & les gens de Tesfos, ne sera l'objet d'aucune recherche. Le Deg-Ohha est en-dedans des lignes du roi, & ceux qui veulent le priver de ce qui est en sa possession, ne peuvent le faire qu'au péril de leur vie. Si Ayto-Tesfos lui-même avoit voulu vous empêcher de prendre de l'eau, & que vous eussiez tué d'un coup de fusil, il n'y auroit pas, dans tout l'Amhara, un seul homme qui pût vous en blâmer. Mais que vous venez de me dire à l'égard de Woodage-Afahel, me fait grand plaisir. Le petit homme jaune qui a déjeuné avec vous, & qui est un de mes amis, accompagnoit Woodage-Afahel au moment qu'il reçut le coup de fusil. Il vint nous rapporter que ce brave Galla avoit été tué par un franc,

& la balle de plomb, trouvée dans son corps; nous fit croire que le coup étoit parti de votre main. »

L'homme dont Gusho venoit de me parler, fut soudain rappelé dans la tente. Il se nommoit *Goul*, c'est-à-dire, géant, & on lui avoit donné ce nom par une sorte de dérision; car il étoit très-petit & très-mince. — "Est-ce là l'homme qui a tué Woodage-Asahel sur la montagne ? lui dit Gusho. " — Oh ! point du tout, répondit Goul. Celui qui l'a tué est un vieillard qui a une longue barbe blanche, & qui porte une pièce d'étoffe blanche autour de sa tête. Pour celui-ci, je le connois bien. Je l'ai vu au camp de Fasil. C'est Yagoubé, l'ami du roi. Il n'est point capable d'avoir fait le mal qu'on lui impute. " — " Non certainement, dit Gusho, il n'en est point capable. Ainsi, souvenez-vous de dire cela aux amis de Woodage-Asahel. "

Aussitôt Goul sortit. " Laissons-là cette affaire, dit Gusho. Je me charge du reste. Parlons d'autre chose. Nous avons en ce moment dans le camp, un homme que Métical-Aga a envoyé, à la sollicitation des amis & des

compatriotes (1) que vous avez à Jidda, pour savoir si vous étiez mort ou en vie. Cet homme est aussi porteur d'un message pour le roi. Peut-être le lui enverrai-je demain dans son camp : mais il est pourtant plus probable que j'attendrai à le lui présenter, jusqu'à ce que je le voie moi-même à Gondar. Rappelez vous cependant ce que je vous ai dit. Tenez-vous toujours très-près du roi, & vous n'aurez point à craindre d'accident au milieu de la confusion qui ne peut manquer d'avoir bientôt lieu. — Je remerciai ce général du conseil que son amitié me donnoit, & je lui promis de le suivre. Je lui demandai ensuite à voir Ayto-Engedan & Ayto-Confu, ainsi que l'envoyé de Metical-Aga : mais il me répondit qu'en ce moment cela n'étoit pas possible.

Il tenoit alors dans sa main un morceau de ce papier de soie, dans lequel les Abyssiniens ont coutume d'envelopper leurs lingots d'or, & il se préparoit à me le glisser, de la même manière qu'on glisse à un médecin ses honoraires dans notre Europe. — " Vous

(1) Le capitaine Thomas Price, commandant le vaisseau le Lion, de Bombay.

oubliez donc, lui dis-je, ce que vous avez dit ce matin. Vous oubliez que je ne suis pas un homme abandonné, un Grec, un Arménien comme les autres que vous voyez ici, mais peut-être d'un rang égal au vôtre. Si j'avois besoin d'argent, l'envoyé de Métical-Aga m'en procureroit à ma première réquisition. Les personnes malades que j'ai vues chez vous sont votre femme & vos deux filles. Quand par la suite vous viendrez à Gondar prendre en main les rênes du gouvernement, je les chargerai de vous demander elles-mêmes les services que votre amitié pourra me rendre; & j'espère que vous me les accordez. » — « Vous êtes un heureux prophète, Yagoubé, me dit-il, & je le suis aussi. Souvenez-vous donc de mon avis. Je fais que vous êtes l'ami d'Ozoro-Esther: mais sa protection vous deviendra inutile. Il en sera tout autrement d'Ozoro-Altash. (1) Mais la meilleure chose que vous ayez à faire, c'est de vous tenir près du roi, pour empêcher que personne ne vous inquiète en vous rendant à Gondar; & laissez-moi le soin du reste. »

(1) La fille d'Ozoro-Altash avoit épousé Powussen.

Gusho chargea alors un de ses officiers de me reconduire à travers la plaine, & il me fit suivre par plusieurs esclaves, chargés de fruit & de poisson. A peine étois-je à cent pas de la tente, qu'un homme enveloppé dans ses habilemens jusques par-dessus le menton, vint à ma rencontre. C'étoit un esclave d'Engedan.

— " Votre armée va se débander, me dit-il tout bas. Ayez soin de ne pas abandonner le roi, ou bien attachez-vous à Aylö, frère de mon maître, & il vous mènera ici. " — A ces mots, l'esclave me quitta. Nous continuâmes à traverser la plaine, & nous vîmes plusieurs petits partis de cavalerie qui battoient l'estrade, mais aucun d'eux ne s'approcha de nous. Mon conducteur me dit que c'étoient des Gallas qui cherchôient quelqu'occasion de faire du mal. Il m'apprit en même temps qu'Ozoro Welleta Israël & son fils Aylö avoient joint ce jour-là l'armée des confédérés, avec dix mille hommes des troupes du Gojam, " & cela, ajouta-t-il, dans la seule intention de ruiner le pays. Mais Fléghé, votre amie, ne peut pas voir tomber Michaël ; sans lui donner une poussée, quoiqu'elle ait pourtant attendu jusqu'au dernier moment de sa chute, de peur de quelqu'accident. " — Les gens de Gusho

Gusho remirent le poisson & le fruit à la première garde de notre camp, & ils s'en retournèrent avec leur guide, pendant que je m'avançois vers la tente du roi, réfléchissant à tout ce que signifioit ce que je venois d'entendre, cherchant quelle puissance alloit nous conduire à Gondar, disperser notre armée, déposer Michaël & ne faire aucun mal au roi.

J'appris en arrivant que le roi s'étoit trouvé indisposé, & avoit pris de l'eau chaude pour essayer de vomir. C'étoit une chose dont je lui avois fait faire usage quelquefois, au lieu de lui donner des médecines à tout propos. Il étoit alors assez tranquille. Je me rendis chez le ras Michaël, que je trouvai seul dans sa tente & avec un air chagrin. Il m'interrogea avec soin sur tout ce qui s'étoit passé dans mon entrevue avec Gusho. Je lui racontai ce qu'on m'avoit dit au sujet de la mort de Woodage-Afahel, ainsi que ce qui avoit rapport à Fasil. Je lui parlai des personnes malades que j'avois vues, de l'or qu'on m'avoit voulu offrir, du fruit & du poisson qu'on m'avoit donné. Puis je retournai chez le roi, à qui je répétais la même chose: mais je me gardai bien

de dire un seul mot de la rencontre qui devoit avoir lieu à Gondar.

Cependant, voyant que le roi se plaignoit d'avoir un peu de mal de tête, je lui conseillai de ne recevoir personne ce soir-là, de se coucher pour tâcher de prendre du repos, & de me permettre de demeurer jusqu'à ce qu'il se réveillât, dans l'appartement de son secrétaire. Il suivit mon avis avec d'autant plus de plaisir, qu'il avoit eu la nuit précédente une très-longue visite d'Ozoro-Esther; & je ne crois pas que les affaires d'état fussent pour beaucoup dans leur entretien.

Quand le roi fut couché, je sortis & je trouvai l'Azage-Kyrillos, avec la jeune & belle Tecla-Mariam qui venoit de se parer pour se rendre chez Ozoro-Esther. Elle me dit qu'elle vouloit m'amener avec elle, ou bien rester avec moi, & qu'alors le roi nous enverroit à souper chez son père. Mais je la priai de me dispenser de l'un & l'autre, parce que le roi étoit malade & que j'avois des affaires avec son père. Celui-ci vit bien en effet par ma contenance que j'avois quelque chose d'important à lui communiquer. Il envoya sa fille faire sa visite, & nous restâmes seuls.

Comme Tecla-Mariam étoit un homme avec lequel je vivois dans la plus intime amitié, & que je favoisois qu'il étoit également dans l'intimité du roi, je crus devoir lui rapporter mot pour mot tout ce qui m'avoit été dit par Gusho & par l'esclave d'Engedan. Il me répondit, sans paroître étonné: " Eh ! quoi ! c'en est donc fait de nous ! Rapportez tout cela au roi. " — Bientôt après, un esclave qui servoit le roi dans la chambre à coucher, vint dire au secrétaire que ce prince se trouvoit bien & qu'il demandoit ce qu'il devoit boire. Je lui dis qu'il falloit qu'il bût de l'eau avec un mélange de tamarin bien mûr, boisson qu'il avoit coutume de prendre quand il faisoit diète. " Voyez-le & donnez - lui vous-même vos avis, me dit le secrétaire. " — J'entrai donc dans l'appartement du monarque, à qui je révélai tout ce que je favoisois. Il parut très - agité durant tout ce récit, & il répéta fréquemment: " O Dieu ! ô Dieu ! ô Guebra-Menfus-Kedus ! (1) " .

" Qui est ce Guebra-Menfus-Kedus ? demandai-je ensuite à Tecla-Mariam. " — " Quoi !

(1) Serviteur du Saint - Esprit.

me répondit-il gravement, c'est un grand saint qui vécut sans boire ni manger, depuis le ventre de sa mère. Il alloit dire la messe tous les jours à Jérusalem, & il revenoit chez lui le soir, sous la forme d'une cincogne. „ — “ Il suivoit un bien mauvais régime, dis-je, pour un homme qui faisoit un si violent exercice. „ — “ Ce n'est pas tout, reprit Tecla-Mariam, il combattit un jour en Tigré contre le diable; il le jeta en-bas du roc Amba-Salam, & le tua. „ — “ Je vous souhaite bien de la joie, lui dis-je, c'est une bonne nouvelle que vous me donnez là. „ Toute cette conversation se passa à demi-voix; le roi étoit tranquille, mais entendant les derniers mots que je venois de prononcer, il se mit sur son siège et s'écria: “ Quelle joie! quelle bonne nouvelle, Yagoubé! „ — “ Ecoutez, lui répondis-je, sire, Tecla-Mariam vient de m'apprendre que le diable étoit mort, ce qui est une bonne nouvelle, au moins pour moi, qui crains sans cesse de tomber entre ses griffes. „ — “ Ah! dit le roi, les moines racontent cela. La chose est, dit-on, arrivée depuis long-temps; mais ce qu'il y a de certain, c'est que Guebra-Mensu-Kedus étoit un saint homme. „

Lorsque je rendis compte au roi des conseils de Gusho & de l'esclave d'Engedan, il parut, comme je l'ai dit, très-agité, mais il ne me dit point s'il favoit ou s'il ne favoit pas ce que ces conseils signifiaient. Il m'ordonna seulement de me rendre chez moi, en me disant: " Si vous faites cas de votre vie, n'ouvrez la bouche sur ce que vous venez de me dire, ni à aucun homme, ni à aucune femme, ne paroissez pas même plus préoccupé qu'à l'ordinaire, & ayez confiance dans la Vierge-Marie & en Guebra-Mensus-Kedus. "

J'étois en vérité assez disposé à me retirer dans ma tente, sans que j'eusse besoin qu'on m'en priât. En y arrivant je me mis au lit; j'avois un rayon d'espoir qui sembloit m'annoncer que la Providence commençoit à vouloir me dépêtrer de l'embarras où j'étois, & qu'elle m'en retireroit plutôt que je ne l'avois cru jusqu'alors. Je m'abandonnai au sommeil, comptant bien qu'on ne manqueroit pas de m'appeler si le roi se trouvoit plus incommodé. Les feux étoient éteints, & excepté le cri des gardes qui faisoient la ronde, on ne faisoit presque pas de bruit dans le camp, vu la quantité d'hommes qu'il renfermoit.

Tandis que je dormois profondément, Francisco, l'un des Grecs attachés au ras, & qui étoit brave & éprouvé, mais qui aimoit à boire, vint dans ma tente en criant: " c'est une folie de dormir à présent. " — " Je suis sûr, au contraire, lui dis-je tranquillement, que je serois fou si je ne dormois pas; mais quand voulez-vous donc que je répose? qu'est-ce qu'il y a de nouveau? " — " Levez-vous promptement, me dit-il, car nous allons être taillés en pièces dans une minute. " — " En ce cas-là, lui répondis-je, je veux qu'on me pende si je me lève. Puisqu'il ne me reste plus de temps à vivre, il ne vaut pas la peine de m'habiller. " — " Fasil, dit Francisco, vient de surprendre le camp & ne fait point de quartier. " — " Fasil! m'écriai-je, c'est impossible! mais allez trouver Laéca-Mariam, qui commande la garde du roi, & s'il y a un cheval sellé, emmenez-le moi.

Aussitot Francisco s'arma d'une lance & d'un bouclier, & prit sa course; la minute d'après il revint sur ses pas pour me demander le mot de l'ordre: " Googué (1), lui dis-je, est le

(1) Ce mot signifie chouette.

mot. „ — “ Maudit soit son père , s'écria Francisco , en faisant allusion au père de la chouette , & maudits soient les pères de ceux qui ont choisi un nom aussi funeste pour le mot de l'ordre ; d'après cela je ne suis pas surpris des malheurs qui nous arrivent . „ En même temps il reprit le chemin de la garde commandée par Laéca-Mariam. Je portai alors un œil observateur sur le camp , & je ne pus m'empêcher de douter que les allarmes de Francisco fussent fondées. Il n'y avoit pas le moindre mouvement du côté de la tente de Kefla-Yafous , à peine même y appercevoit-on un reste de lumière ; mais , d'un autre côté , la tente du ras étoit bien éclairée , & on y entendoit plusieurs personnes qui alloient & venoient , tandis que la tranquillité régnoit tout autour dans les postes des gardes du Tigré , que je favois pourtant bien être attentifs au seul mouvement d'une souris .

Cependant il y avoit plus de mouvement & de bruit que de coutume à l'extrémité nord-est du camp. Francisco revint de la tente du roi , & sans me donner le temps de l'interroger , il me dit encore animé par la colère : “ ces nègres sont tous devenus fous , vous ne

les tenez dans aucune espèce d'ordre. „ — “ Laéca-Mariam m'a-t-il fait apprêter un cheval, lui dis-je? où est-il? ” — “ Quand je lui ai fait part de vos ordres, me répondit Francisco, il m'a dit qu'il y avoit là cinquante chevaux, mais qu'il ne comptoit pas que vous voulussiez galopper dans la nuit. Je lui ai annoncé que Fasil étoit dans le camp; il s'est mis à rire & m'a répondu que j'étois ivre; puis il a paru étonné que vous m'eussiez donné le mot de l'ordre. Maudit soit son père! C'est une belle acquisition que ce mot-là, en vérité il m'enrichira beaucoup. ” — “ Certes lui dis-je, ami, j'ai bien peur que Laéca-Mariam n'ait raison; je n'ai jamais entendu dire, du moins, qu'une armée se laissât tailler en pièces aussi tranquillement que la nôtre. ”

Tandis que j'achevois ces mots, les flambeaux de la tente du ras parurent tous allumés; la même chose eut lieu dans la tente de Kefla-Yafous, dans celles des autres officiers-généraux, & enfin dans celle du roi. Ces flambeaux sont de la même espèce que les torches dont se servent les Agas des janissaires du Caire & de Constantinople, lorsqu'ils font leur ronde. Quoiqu'ils soient allumés, ils ne répandent

aucune clarté que lorsqu'on les secoue deux ou trois fois en l'air, mais alors ils s'enflamment & donnent beaucoup de lumière. Depuis que le Guragué avoit attenté à la vie de Michaël, ce général avoit toujours seize de ces flambeaux pour la garde de sa tente. Tout le camp parut éclairé en un instant, tout le monde fut réveillé; & comme personne n'en favoit la raison, le tumulte s'accrut davantage.

Francisco ne vit pas plutôt les flambeaux qu'il s'écria, avec une espèce de transport: "voyez à présent qui est ivre? Où sont donc vos plaisanteries? ce sera une belle nuit. Personne n'est armé." — "Francisco, lui dis-je, vous avez vu armés Laéca-Mariam & les gens de son poste; tous les autres soldats de garde le sont comme de coutume, & vous devez remercier Dieu de ce que vous avez trouvé une lance & un bouclier de mes domestiques, car vous voilà armé. Je veux prendre du café, quoique je craigne bien qu'il n'y ait quelque chose de désagréable, dont peut-être vous êtes en partie la cause; cependant rendez-vous à la tente du ras, & demandez-lui s'il n'a pas quelqu'ordre à me donner,"

Enfin nous apprîmes bientôt que tout ce trouble n'étoit occasionné que par quelques soldats de Tesfos, lesquels étoient venus par le derrière du camp pour tâcher de reprendre les mulêts qu'on leur avoit enlevés : mais à l'instant qu'ils s'en retournoient avec leur proie, ils furent découverts, on les poursuivit, & on leur reprit une partie des mulêts. A la vue des soldats armés, qui courroient ça & là sur les flancs de la montagne, l'allarme se répandit, & on n'apprit la véritable cause de tout ce trouble que le lendemain matin que le ras fit donner la bastonade au gardien des mulêts.

Le 26 nous fûmes informés que les Edjows-Gallas, & quelques autres partis de cavalerie, avoient massacré tous les voyageurs qu'ils avoient rencontrés sur le chemin de Gondar, & qu'un corps de troupes étoit entré dans cette ville, & avoit menacé d'y mettre le feu, si l'on continuoit d'envoyer des provisions au camp.

Nous manquions de toute espèce de subsistances, même d'eau; on tint en conséquence un conseil où les principaux officiers de l'armée furent appelés, & le résultat fut qu'il

falloit décamper dans la nuit du 28, & se rendre à Gondar le 29 au matin. On envoya en présent, au ras Michaël, des provisions fraîches, avec un panier rempli de torches. Gusho lui fit aussi parvenir un message conçu en ces termes : " que comme il savoit que le ras se proposoit de voyager la nuit, il lui avoit fait remettre une provision de torches, de peur qu'ayant brûlé toutes les siennes, à l'occasion de l'allarme que lui avoit causée la nuit précédente, il ne se trompât de route en voulant se rendre à Gondar. " Gusho fit en même temps déclarer, au nom de tous les confédérés : " que leur intention étoit de ne point troubler le ras dans sa marche, que tout l'empire étoit d'accord avec eux pour éviter une effusion de sang devenue absolument inutile, & qu'ils iroient le joindre à Gondar pour y traiter avec lui. "

A la réception des torches, & du message, le ras s'abandonna aux transports de la plus violente colère. Il fit venir Kefla-Yafous & Guebra-Mascal, & il leur reprocha amèrement de l'avoir trahi, en découvrant ses intentions à ses ennemis. Il donna ordre de faire rafraîchir ses troupes, parce qu'il étoit résolu de

tenter encore la fortune des armes ; mais tous les officiers-généraux répondirent : que l'armée étoit dans la disette, qu'il étoit impossible de la faire rafraîchir, & plus impossible encore de combattre ; que Gushé avoit mandé au roi & à l'abuna qu'il consentoit que toute son armée fût excommuniée solennellement, s'il les attaquoit ni eux ni leur bagage, pendant qu'ils marcheroient directement à Gondar, comme ils en étoient convenus ; que toute l'armée royale avoit donc résolu de s'en retourner, & que si le ras n'y consentoit pas, il y avoit beaucoup à craindre que les troupes ne se débandassent la nuit, & ne le laissent tout seul au pouvoir de ses ennemis. „

Le ras fut donc obligé de faire de nécessité vertu, & l'on donna ordre que l'armée fût prête à décamper à huit heures du soir, mais que personne n'abattît sa tente avant huit heures sous peine de mort. Ce vieux général frémissoit de hante & de colère d'être obligé de fuir, pour la première fois, devant ses ennemis.

Cependant il étoit aisé de lire sur le visage de tous ceux qui composoient l'armée, com-

bien cette résolution leur étoit agréable. Pour moi, j'avoue que je regardois cette retraite comme très-dangereuse-en songeant à tout le sang que l'armée royale avoit répandu, & aux préjugés adoptés dans ces contrées sur le droit du talion, dont chaque homme croit pouvoir toujours user. Avant d'abattre ma tente je fis venir Yafine, à qui je dis qu'Ayto - Confu étant blessé, moi nécessairement obligé de suivre le roi, & le succès de notre retraite nocturne demeurant incertain, je croyois qu'il n'étoit d'aucune utilité, ni pour lui ni pour moi, qu'il demeurât plus long-temps avec nous; qu'ainsi, pendant que le chemin d'Azazo restoit libre, il falloit qu'il traversât la province de Dembâa, qu'il tournât à droite derrière les montagnes de Koscam, & qu'il gagnât promptément le Ras-el-Feel; qu'il feroit bien de maintenir l'ordre dans son gouvernement, & surtout d'être attentif aux intrigues d'Ab-el-Jelleel, son beau-père & son prédecesseur, dont je tâcherois de détruire les menées à la cour, si le roi restoit sur le trône, ou si je conservois quelque crédit, deux choses dont je doutois également. J'ajoutai pourtant une condition à ces promesses; je me réservai que, de son côté, Yafine ne négligeroit rien pour connoître la

voie la plus sûre & la plus commode que je devois suivre pour me rendre dans le Sennaar; je lui recommandai surtout de s'expliquer bien clairement dans les avis qu'il me feroit passer à Gondar; de m'écrire toujours en arabe, & de m'envoyer ses lettres directement par mon nègre Soliman, que je laissai avec lui, & à qui je le chargeai de dire que je le joindrois le plutôt possible.

Yafine, les larmes aux yeux, protesta qu'il ne m'abandonneroit pas au milieu des dangers de cette nuit tumultueuse. Il me dit que nous serions probablement taillés en pièces aussitôt que nous serions dans la plaine, & qu'il n'y avoit pas un seul de ses cavaliers arabes qui n'aimât mieux mourir que de m'exposer, en s'éloignant de moi, à être massacré par ces chiens d'infidèles chrétiens, qu'aucune promesse ni aucun serment ne lioit. Il observa que puisque ses gens étoient sous mes ordres, il feroit bien plus sûr pour moi de me mettre à leur tête, & de marcher droit au Ras-el-Feel, où, une fois arrivé, j'aurois les troupes d'Ayto-Confu derrière moi à Tcher-kin, c'est-à-dire entre moi & Gondar, & je pourrois tout à mon aise solliciter un passeport pour le Sennaar.

Ce projet, je l'avoue, me parut d'abord très-praticable: mais je me rappelai bientôt que j'avois solemnellement promis au roi de ne pas quitter Gondar sans sa permission; que Gusho m'avoit dit que je ferois en 'sureté auprès de ce prince; que ce seroit une déloyauté de laisser mon domestique Grec dépourvu de tout à Gondar, & qu'enfin le manque d'instrumens que j'abandonnerois aussi forcément, rendroit imparfait mon voyage à travers le désert. Je refusai de consentir à la proposition de Yasine, & je me séparai de lui en lui renouvellant l'ordre de se conformer à mes instructions.

Le roi conservoit son maintien & son air ordinaire, & il ne me dit pas de toute la journée un seul mot qui m'annonçât s'il retourneroit ou ne retourneroit pas à Gondar.

Comme personne ne savoit quelles étoient les conditions du traité, ou même s'il y avoit eu un traité, la peur tint lieu d'obéissance, & l'armée resta tranquille jusqu'à la nuit. Alors on commença par faire défiler les femmes, qui étoient en grand nombre, & toutes pesamment chargées de munitions, de jarres, & de divers

autres fardeaux. Bientôt après les soldats furent en mouvement, & les tentes du roi & du ras furent abattues. Les ténèbres empêchoient qu'on pût faire exécuter les ordres, & il s'ensuivit une confusion qu'il n'est aussi impossible de décrire que d'oublier. Chacun se hâtoit de gagner le bas de la montagné. Pour moi j'eus soin, en partant, de marcher à côté du roi: mais j'en fus bientôt séparé, & il m'eût été impossible de conserver ma place à moins d'écraser sous les pieds de mon cheval une multitude de gens. Je montais alors, pour la première fois, un des chevaux dont le roi m'avait donné le choix parmi ceux qui étoient nouvellement arrivés du Sennaar. Il étoit noir, plein de vigueur, impatient, ombrageux, de sorte qu'il étoit impossible de le contenir au milieu de la multitude d'hommes & d'animaux qui nous pressioient. La descente de la montagne étoit très - glissante, & les hommes, les chevaux, les mulots fouloyent pèle mêle les uns sur les autres.

Je résolus de chercher un chemin où il y eût moins de folie. Je m'avantçai du côté par où Woodage Asahel descendoit lorsqu'il fut tué par Sébastos: mais le terrain y étoit plus raboteux,

raboteux, & il n'y avoit pas moins de monde que dans l'endroit que je venois de quitter. Je traversai donc le camp droit à l'est, où le ras avoit eu sa tente, & où les deux neveux de Kefla-Yafous avoient passé pour repousser Ayto-Tesfos. J'y trouvai une foule moins nombreuse & composée presqu'entièrement de femmes. Alors j'essayai de descendre. J'entrai dans un sentier profond, que j'espérai devoir me conduire dans le lit du torrent qui étoit au bas : mais à peine fus-je à moitié côté que je m'apperçus que j'étois dans un précipice creusé par les eaux des pluies, & tant de chaque côté qu'au-dessous de ce creux, la montagne me parut être taillée à pic, du moins jusqu'à la distance bornée où ma vue pouvoit s'étendre.

En Abyssinie, les fours dont on se fert dans les armées pour faire cuire le pain, ont la forme de deux boles évasées & adossées l'une à l'autre, & ont un peu moins de trois pieds de diamètre. Ils sont d'une très-belle espèce de poterie, qui d'abord rouge, noircit bientôt quand elle a été chauffée & imprégnée de beurre. Lorsqu'on veut se servir d'un four, on le pose à terre, on allume du charbon dans

la partie qui est en - bas , & la pâte battue comme une omelette est mise dans la partie d'en-haut , qu'on recouvre avec un couvercle qui a à - peu - près la même forme . Ces fours sont ordinairement charriés sur le dos des femmes , qui viennent faire le pain à l'armée . Or il arriva qu'à l'instant où je réfléchissois pour savoir si je devoisachever de descendre par le même chemin , ou bien m'en retourner , une femme faisoit exprès , ou par mégarde , rouler un de ces fours du haut en-bas de la montagne . Il passa devant mon cheval , & je ne fais s'il le toucha ou non ; mais il n'en fallut pas davantage pour qu'il devînt tout-à-fait indocile aux volontés de son cayalier . Du premier saut il faillit me jeter par-dessus sa tête . Il me feroit impossible de dire tout ce qu'il fit ensuite : mais en revenant à moi je me trouvai au pied de la montagne encore tout stupéfait , & heureusement sans aucun mal , quoique mon cheval eût fait des efforts si violents que sa selle étoit venue jusques sur son cou .

Bientôt après je vis un feu allumé sur le sommet de la montagne où avoit été la tente du ras , & je ne doutai point que ce ne fût un signal donné par quelques traîtres aux re-

belles, pour les avertir que nous étions dans la plaine suyant avec le plus grand désordre. Je me hâtai donc, le plus qu'il me fut possible, de contourner la montagne pour aller joindre le roi. Je traversai le Deg-Ohha, qui étoit rempli de cadavres d'hommes & d'animaux, exhalant, ainsi que tout le bas de la montagne, une puanteur si horrible, qu'elle nous auroit forcés d'abandonner notre camp, quand bien même nous n'aurions pas eu d'autre motif que celui-là. Un peu plus loin, c'est-à-dire à l'entrée de la rivière Mariam, je me trouvai au milieu d'une vingtaine de personnes. Trois ou quatre étoient sur des mules, & avoient des vêtemens blancs qui annonçoient leurs intentions pacifiques. Les autres avoient l'air de simples soldats. Cependant je passois sans reconnoître personne, quand Aylo, frère d'Engedan, me crio: "Et d'où venez-vous, Yagoubé? Ce n'est pas cette nuit qu'un homme blanc comme vous peut voyager seul. Venez avec moi, & je vous mènerai auprès de votre ami Engedan." — "Mon cheval s'est ouvert un nouveau chemin pour descendre la montagne, répliquai-je, & je vous assure que j'aimerois beaucoup mieux être seul qu'avec aussi nombreuse compagnie. Nous ne paroîtrons

sont pas être d'une couleur différente dans l'obscurité de la nuit. — Rappelez-moi à Engedan. — Je vais tâcher de joindre le roi. ,

Peu après je me retrouvai au milieu de la foule. Nous étions dans la plaine : mais nous rangions , autant qu'il étoit possible , le pied de la montagne , de peur d'être attaqués par la cavalerie ennemie. Je pousois mon cheval autant qu'il pouvoit aller ; & j'avoue que je ne ménageois point autant ceux qui m'embarrassoient dans la plaine , que je les avois ménagés sur la montagne. Parmi la multitude , qui n'avoit pointachevé de gagner la plaine , j'entendis l'un des suivans de l'abuna se plaindre d'avoir perdu ses mulets de charge , & lancer des excommunications sur ceux qui les avoient dérobés. Je ne pus m'empêcher de rire de la stupidité de ce prêtre , qui s'imaginoit que des Abyssiniens feroient attention à ses anathèmes dans un pareil moment. Je ne tardai pas à joindre l'abuna lui-même. Il étoit avec Ozoro-Altash , & il me demanda en arabe , d'un ton très-piteux , si je favois où nous allions ? Je lui répondis dans la même langue : " Mon père , priez pour eux , car ils ne savent ce qu'ils font. ,

Ozoro-Altash me dit alors que le roi étoit fort loin devant nous avec le ras Michaël, & elle me conseilla de demeurer avec elle. Comme elle me parloit d'un air de confiance, & que ce qu'elle disoit étoit assez d'accord avec les avis que m'avoit donnés Gusho, je restai un moment à penser à ce que j'avois à faire; mais au milieu de mon indécision, nous entendîmes un grand bruit d'hommes & de chevaux, & aussitôt l'abuna & l'Ozoro furent environnés par une foule de gens qui parloient un langage dont je n'entendois pas un mot, & que je crus être celui des Gallas. Comme mon cheval étoit encore plein de vigueur, & que je me trouvois seul, & sans aucun bagage, j'aimai mieux m'éloigner que de me confier à des gens que je ne connoissois pas; je piquai des deux, & j'arrivai bientôt au milieu d'un gros de cavalerie où étoit le roi.

Le coup que j'avois reçu au retour de l'attaque du camp de Tesfos, m'avoit obligé de me faire raser le devant de la tête, & de porter un turban blanc; dans le temps que j'ôtois ce turban pour me présenter devant le roi, j'entendis une voix qui crioit: " Ozoro-Esther est prisonnière. " — " Cela est impossible, ré-

pondit le ras , Ozoro-Esther est ici. , — “ C'est Ozoro - Altash qui vient d'être prise avec l'abuna , dis-je alors , je viens de les quitter. , — “ Par qui ont - ils été pris ? demanda le roi ; , — “ par les Gallas , répliquai - je ; ou du moins je le crois , car je n'ai pas compris leur langage , qu'à la vérité je ne me suis pas trop amusé à écouter , mais j'imagine qu'ils vont être ici dans l'instant. , — “ Ici ! s'écria le ras , & que feroient-ils ici ? Non , c'est sans doute Powussen qui est venu avec les troupes du Lafta , pour reprendre sa belle-mère , afin qu'elle ne vienne pas à Gondar , & c'est le langage des Tcheratz - Agows , que Yagoubé à pris pour celui des Gallas. , — “ Oui , c'est cela même , dit un autre cavalier , les Lastiens ont emmené Ozoro-Altash , sans faire du mal à personne. , Je pris cela pour un bon signe . Je jugeai que les Lastiens devoient avoir reçu des ordres bien sûrs , car il n'y avoit point dans toute l'armée , sans en excepter même les Gallas , de troupe plus sanguinaire & plus barbare que la leur ; & ils avoient , ainsi qu'ils le méritoient , considérablement souffert dans le cours de cette rapide campagne.

Le terrain sur lequel nous marchions étoit

aussi uni qu'un tapis : cependant tout-à-coup la mule du ras Michaël s'abattit, & le jeta tout-à-plat dans une flaue d'eau : mais il ne se fit pas le moindre mal, & il fut bientôt relevé & remis sur sa mule. Nous traversâmes le Mogetch, & à environ deux cent pas du pont, la mule s'abattit de nouveau, & rejetta le ras dans la boue. Cette seconde chute fut suivie d'un long murmure, qui se fit entendre autour de Michaël, car tous les spectateurs croyoient que c'étoit un présage certain que ce général alloit perdre pour jamais sa puissance & sa fortune. On lui mena tout de suite un autre mule, mais il refusa de la monter. Nous passâmes la ville Maure, & nous gagnâmes par Aylo-Meidan la hauteur où étoit bâtie la maison de Confu.

Je ne pus m'empêcher de réfléchir alors à la justice avec laquelle le ras étoit puni de la mort des malheureux chanteurs qu'il avoit fait tailler en pièces dans ce lieu même. Le roi se rendit droit au palais. Le ras se retira chez lui, & d'après le conseil du secrétaire, Tecla-Mariam, je m'en allai avec lui dans la maison de l'abuna où je laissai, sous la garde de mon domestique Grec, ma chaîne d'or, mes

instrumens, & quelques bagatelles que je dé-sirois de conserver. Je me revêtis d'un habit de paix, & je marchai vers le palais, où, fidelle aux avis de Gusho, je résolus d'atten-dre mon destin auprès du roi. Ce prince voyant que j'avois le devant de la tête rafé, & se rap-pelant du coup qui en étoit la cause, m'or-donna de me couvrir, faveur distinguée, & qu'on n'accorde jamais à aucun officier de la maison du roi.

Les esclaves du roi m'apportèrent un cuir pour me coucher; & quoique dans plusieurs occasions bien moins dangereuses le sommeil m'eût fui pendant des nuits entières, cette fois-ci je m'endormis profondément jusqu'à l'instant que je fus réveillé par les claquemens de fouet du Serach - Massery. Il étoit alors cinq heures du matin, & cet officier, faisant plus de bruit qu'un postillon françois, qui avertit de loin qu'on tienne des relais prêts, donnoit le signal du lever du roi. Toutefois ce signal étoit alors bien inutile. Il n'y avoit plus de cour. Il ne se présentoit plus de causes à juger. Les esclaves même du roi craignant tous, tant hommes que femmes, d'être emmenés dans le

Begemder, ou dans l'Amhara, avoient été se cacher parmi les moines, & dans les maisons de leurs amis; de sorte que le roi n'avoit que très-peu de monde auprès de sa personne.

Fin du dixième Volume.

T A B L E 5 AP 66 DES CHAPITRES

Contenus dans le dixième Volume.

LIVRE SEPTIEME.

CHAPITRE PREMIER.

<i>Retour des sources du Nil par le Maitsha. —</i>	
<i>Arrivée chez Welled-Amlac. — Passage du Nil</i>	
<i>à Delakus. Arrivée à Gondar. . . .</i>	pag. 5
CHAP. II. Conduite incidente de Fasil. — Arrivée	
<i>de M. Bruce à Gondar. — Le roi passe le Tacazzé.</i>	
<i>L'Iteghé & Socinios s'enfuient de Gondar. . .</i>	54
CHAP. III. M. Bruce joint l'armée royale à Mariam-	
<i>Ohha. — Aucueil qu'il y reçoit. — Terreur</i>	
<i>universelle que répand dans Gondar l'approche de</i>	
<i>l'armée. — Plusieurs rebelles sont pris & exécutés. — Inflexibilité du roi.</i>	94
CHAP. IV. Le roi d'Abyssinie promet à M. Bruce	
<i>de le laisser partir. — Il arrive un renfort de</i>	
<i>troupes du Shoa. — Conduite généreuse d'Amha-</i>	
<i>Yasous, prince du Shoa. — Contraste frappant</i>	
<i>entre cette conduite & celle d'un prince Galla. —</i>	
<i>Situation fâcheuse du roi.</i>	147

C H A P. V. *L'armée rebelle s'approche de Gondar.* —

Le roi sort de sa capitale. — Il va camper à Serbraxos. — Confu est blessé, & M. Bruce revient avec lui à Gondar. pag. 184

C H A P. VI. *Le ras Michaël tente d'entrer dans le Begemder.* — *Première bataille de Serbraxos.* —

Les rebelles présentent la bataille au roi dans la plaine. Une tempête affreuse sépare les deux armées. 229

C H A P. VII. *Le roi Tecla-Haimanout offre la bataille aux rebelles.* — *Description de la seconde bataille de Serbraxos.* — *Intrépidité du roi.* —

Danger que court ce prince. — Les deux armées conservent leurs postes. 262

C H A P. VIII. *Le roi d'Abyssinie donne des récompenses à tous ses officiers après la bataille de Serbraxos.* —

M. Bruce est de nouveau insulté par Guebra-Mascal. — *Grand déplaisir du roi.* — *Guebra-Mascal & M. Bruce se réconcilient & reçoivent des présens du ras & du roi.* — *Troisième bataille de Serbraxos.* 298

C H A P. XI. *Entrevue de M. Bruce avec Gusho.* —

Ce général apprend des choses intéressantes à M. Bruce. — *Ce dernier retourne au camp du roi.* — *L'armée reprend le chemin de Gondar.* — *Désordre de cette marche nocturne.* 336

Fin de la Table.

5 AP 66